



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

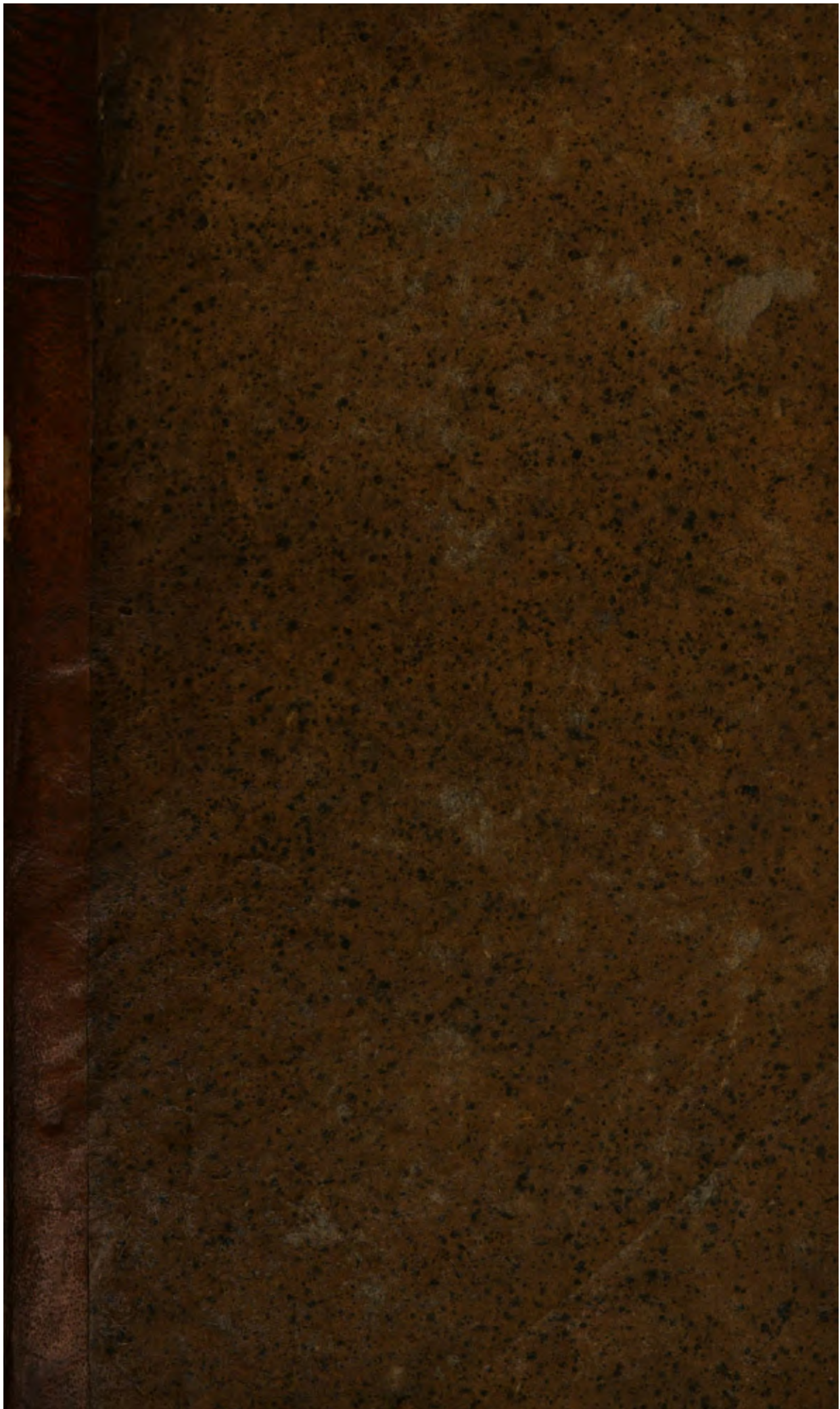
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

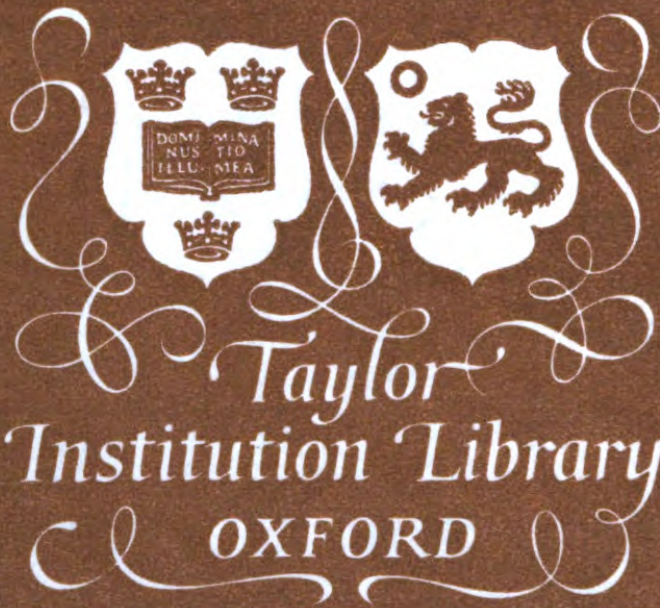
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





PRESENTED BY

Mrs. D. R. Sutherland

4 Bde.

Vet. Fr. II-B. 1215

RECUEIL
DE PIÈCES
GALANTES,

TOME PREMIER,



RECOGNITION

AND APPRECIATION

OF THE

MEMBERS

OF THE

RECUEIL
DE PIÈCES
GALANTES,
EN PROSE ET EN VERS,
DE MADAME LA COMTESSE
DE LA SUZE,
ET DE
MONSIEUR PELISSON.

Nouvelle Edition , à laquelle on a joint

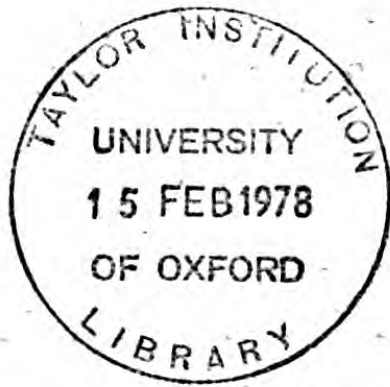
Le Voyage de BACHAUMONT & LA CHAPELLE.
Les Poësies du Ch^{cr}. D'ACEILLY OU DE CAILLY.
Les Visionnaires , Comédie de JEAN DESMARETS.
de l'Académie Françoisè.

TOME PREMIER.



A TREVoux,
PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. XLVIII.





PREFACE.

VOICI une nouvelle Edition des Poësies de Madame la COMTESSE DE LA SUZE, & de Monsieur PELLISSON. Le mérite de ce Recueil est assez connu, pour que l'on soit dispensé d'en faire l'éloge. Despreaux lui-même semble avouer que, pour ce qui regarde le genre Elegiaque, nous n'avons point d'autres Ouvrages à opposer aux anciens Grecs & Latins. Quoiqu'il en soit, il paroît que

Tome I.

à

ij P R E F A C E.

nos deux Auteurs se sont plus attachés à parler le langage de la Nature, qu'à mettre des traits brillans dans leurs Elegies. On n'y trouvera point ce badinage affecté que le cœur défavouë, ni ces expressions trop fleuries, qui ne peuvent naître dans une imagination libre, ni cette Métaphysique amoureuse, dans laquelle ont donné la plupart de nos autres Ecrivains. Les sentimens y sont délicats, les pensées vives & naturelles, les expressions simples & faciles, & le Dieu de l'Amour n'y a pas moins de part que celui de la Poësie.

Bien que nous n'ignorions

P R E F A C E. iij

pas que l'*Imitation du Pastor fi-*
do, & l'*Edit de l'Amour*, ont été
revendiqués par M. l'Abbé Ré-
gnier des Marais, & que plu-
sieurs autres Pièces depuis long-
tems insérées dans ce Recueil ;
ne sont ni de Madame de la
Suze, ni de Monsieur Pellisson ;
nous n'avons point voulu les
supprimer, de-peur que le Pu-
blic, accouûtumé à les trouver
ici, ne nous scût mauvais gré
de les avoir retranchées. Ainsi,
par le nombre des Pièces, &
par leur arrangement, notre
Edition représente fidèlement
celles qui ont précédé : seule-
ment, nous n'avons rien ou-
blié pour qu'elle fût plus belle

iv P R E F A C E.

& plus correcte , & nous y avons ajouté les Vies abrégées de M. Pellisson & de Madame de la Suze , & une Table des Pièces qui sont dans ce Recueil : ce qui manque à toutes les Editions qui ont paru jusqu'à présent.

PAUL PELLISSON FONTANIER nâquit en 1624. à Beziers , selon quelques Auteurs , & selon d'autres à Castres , d'où est sortie sa famille , qui a produit plusieurs personnes illustres. Il eut pour pere Jean-Jacques Pellisson , Conseiller dans la même ville de Castres , lequel joignoit à une profonde science du Droit ,

P R E F A C E. ♡

une probité digne des tems héroïques. Sa mere étoit fille & héritiere de François Fontanier, Secrétaire du Roi. Celle-ci, qui étoit demeurée veuve fort jeune, éleva ses enfans dans les principes de la réformation que leur Ayeul paternel avoit embrassée, lorsqu'il étoit en Allemagne. Elle aima tendrement *Paul* dont nous parlons, & sa prédilection alla jusqu'à le faire son héritier, au préjudice de *Georges* qui étoit l'aîné, & à qui elle ne laissa qu'une pension viagere.

Pellisson n'avoit que douze ans, lorsqu'il fut envoyé à

vj P R E F A C E.

Montauban , pour y faire son cours de Philosophie. Ensuite il passa à Toulouse , où il étudia en Droit , & apprit ses exercices. Comme il étoit né avec beaucoup d'esprit , & d'heureuses dispositions pour les Lettres , il y fit des progrès éclatans & rapides. Il suivit d'abord le Barreau à Castres , & laissa bien tôt derrière lui tous ceux qui couroient dans la même carrière. Cependant , il fit plusieurs voyages à Paris , où le fixerent enfin les illustres amis qu'il s'y étoit faits.

Il prit en 1652. une Charge de Secrétaire du Roi ; & s'attachant au Sceau , il y acquit

P R E F A C E. vij

une grande connoissance des affaires du Conseil. La même année, il lut à l'Académie Française l'Histoire qu'il avoit faite de cette Compagnie ; & dès-lors elle lui destina la première place qui vaqueroit , & lui permit d'assister aux Assemblées , & d'y opiner comme Académicien : honneur privilégié , & qui par une clause expresse , ne peut plus être accordé , pour quelque considération que ce soit. Le remerciement qu'il en fit à l'Académie , justifia pleinement tout ce qu'elle venoit de faire pour lui.

M. Fouquet , alors Surintendant des Finances , crut de-

viiij *P R E F A C E.*

voir s'attacher un homme d'un aussi rare mérite que Pellisson. Il le fit son premier Commis en 1657. Dans ce nouvel emploi, bien-loin de négliger le culte des Muses, Pellisson conserva tout l'amour qu'il avoit pour elles, & composa différens Ouvrages qui lui méritèrent, avec des Lettres de Conseiller d'Etat, la haute réputation dont il jouïit encore. Il avoit eu trop de part à la confiance du Surintendant, pour n'en avoir point à sa disgrâce; aussi fut-il arrêté & conduit à la Bastille en 1661. & il n'en sortit qu'environ cinq ans après. Il employa le tems

de sa captivité à lire les Peres , & la plûpart des Livres de controverse ; ce qui le disposa à entrer dans le sein de l'Eglise , comme il fit lorsqu'il eut recouvré sa liberté Il abjura donc le Calvinisme dans l'Eglise de St. Denys de la Chartre (*a*), entre les mains de Gilbert de Choiseul , Evêque de Comminges. Tous les ans il célébroit sa sortie de la Bastille par la délivrance de quelques prisonniers ; & son entrée dans l'Eglise Romaine par différentes œuvres de piété. Depuis ce tems , il consacra sa plume à la défense de la Religion qu'il avoit eu le

(*a*) selon M. Perrault, à Chartres.

x P R E F A C E.

bonheur d'embrasser ; & à la composition de l'Histoire du Roi qui l'avoit comblé de bienfaits. Il ne fut ingrat ni envers le Prince , dont il fit ce beau panégyrique que l'on a traduit en tant de Langues , ni envers la Religion , qu'il défendit par ses Ecrits avec tant d'éloquence & tant de succès. Il travailloit actuellement à un Traité sur l'Eucharistie , quand il fut surpris de la mort le 7. Février 1693. selon M. Perrault , ou dans le mois de May de la même année , si l'on en croit le Journal des Sçavans & le Mercure. Il ne reçut point les Sacre-

P R E F A C E. xj

mens , non qu'il ait refusé de les recevoir , comme ses ennemis le publièrent faussement ; mais parceque la fluxion dont il étoit attaqué , le suffoqua avant que le Confesseur qu'il avoit mandé fût venu.

Lettre de M. de Meaux à Mademoiselle de Scudery.

La physionomie de Pellifon ne rendoit nul témoignage en sa faveur : il étoit même d'une laideur si peu commune , qu'une Dame ne put s'empêcher de lui dire , qu'il *abusoit de la permission que les hommes ont d'être laids* ; cependant on lui passoit cette difformité à cause de son mérite , ou plutôt son mérite en arrêtoit l'impression. Il étoit désintéressé , constant

Vigneul Marvil.

Comment. sur Boileau.

La Bruyere.

xij P R E F A C E.

dans ses attachemens , fidèle à ses amis , & généreux envers les Gens de Lettres. Le Févre de Saumur entr'autres, & Scarron ressentirent les effets de sa libéralité. Au-reste , il possédoit les Langues Grecque , Latine , Espagnole & Italienne , & ce qui est très-rare dans un même sujet, il ne fut pas moins excellent Critique qu'excellent Ecrivain.

Mademoiselle de Scudery.

Il aimoit tendrement Sapho , & n'en fut pas moins aimé , comme il paroît par l'Epitaphe suivante , que dès l'an 1659. Menage lui avoit fait sous le nom d'Achante.

P R E F A C E. xiiij

Ici git le fameux Achante,
L'honneur des Rivages François.
Il tiroit après lui les rochers & les bois
Par les sons amoureux de sa Lyre char-
mante,
Passant, ne pleure point son sort :
De l'illustre *Sapho*, que respecta l'envie,
Il fut aimé pendant sa vie ;
Il en est plaint après sa mort.

Ses principaux Ouvrages
sont : une Paraphrase du pre-
mier Livre des Institutes de
Justinien, publiée en 1674.

L'Histoire de l'Académie
Françoise, tant de fois réim-
primée.

Son remerciement à la même
Académie.

La Préface qui est à la tête
des Oeuvres de Sarrafin.

xiv P R E F A C E.

Le Panégyrique du Roi ,
traduit en diverses Langues.

Relation Latine de l'état de
la Religion , publiée en 1682.

Courtes prieres pour réciter
pendant la Messe.

Réflexions sur les différends
de Religion , 4. vol. in 12.

Différentes Pièces d'Eloquen-
ce & de Poësies , imprimées en
divers Recueils , & dans le Pro-
cès de M. Fouquet.

HENRIETTE DE COLIGNY,
si connuë sous le nom de Com-
tesse de la Suze , étoit fille de
Gaspard de Coligny , Seigneur
de Châtillon , Maréchal de
France , mort en 1646. Elle

épouſa en premières nôces par
Contrat du 8. Août 1643.

Thomas Hamilton, Comte de Hift. des
Grands
Offic. Hadington; & en ſecondes nô-
ces, Gaspard de Champagne,
Comte de la Suze, élevé com-
me elle dans les principes de la
Réformation.

Livrée ſucceſſivement à ces
deux Epoux, elle n'eut pour eux
que de l'aversion & de l'hor-
reur: ſoit qu'elle fût inconf-
tante dans ſes affections, ou
qu'elle eut un penchant naturel
pour la galanterie: dumoins
eſt-il certain que ſes Elegies ne
reſpirent que la paſſion.

Quoiqu'il en ſoit, le Comte
de la Suze devenu jaloux, prit

xvj P R E F A C E.

la résolution d'emmener son épouse dans une de ses Terres. Il n'en fallut pas davantage pour inspirer à celle-ci le dessein d'une séparation entière. Pour y mieux réussir, elle abjura l'Hérésie le vingt Juillet 1653. ce qu'elle fit, dit la Reine de Suede, afin de ne se trouver avec son mari, ni dans ce monde, ni dans l'autre. Elle conçut encore le dessein de rompre son mariage; & pour avoir le consentement de M. de la Suze, elle lui fit offrir vingt cinq mille écus. La somme fut acceptée, & le mariage cassé par Arrêt du Parlement, après plusieurs Jugemens ren-

P R E F A C E. xvij

du en différens Tribunaux. On dit alors que l'Ami qui s'étoit mêlé de cette affaire, avoit fait perdre à Madame de la Suze cinquante mille écus; parceque nonseulement elle auroit conservé les vingt cinq mille qu'elle avoit donnez à son mari; mais que son mari lui en auroit donné vingt cinq mille autres pour se défaire d'elle. Elle mourut à Paris le 10. Mars 1673. & fut enterrée dans l'Eglise de Saint Paul.

Malheureuse en amour, elle a dû tourner du côté de l'Élégie, ainsi qu'elle a fait, le talent qu'elle avoit reçu pour la Poësie. Si par ce même talent

xviii P R E F A C E.

Page
281.

elle effaça la réputation de Sapho , comme l'assure Maurier dans ses Mémoires , il faut avouer que Sapho l'emporte infiniment sur elle par le tour & par la beauté du vers. Quoique née avec un génie si puissant pour la Poësie , Madame de la Suze ne pût jamais enchaîner la rime. Elle digeroit ses pensées , elle les exprimoit poëtiquement ; mais pour les rimer , il falloit qu'elle employât un secours étranger. Elle s'adressa donc tantôt à M. de Monplaisir , l'objet de plusieurs de ses Elégies , & tantôt à M. de Subligny , à qui on attribue la vie de Henriette Silvie de Moliere.

P R E F A C E. xix

Dans Clelie , Hésiode en- Part. 4^e
tome 2.
dormi sur le Parnasse voit les
Muses en songe , & Calliope
lui montre les Poètes qui naî-
tront dans la suite des temps.
„ Regarde , lui dit Calliope , en
„ parlant de la Comtesse de la
„ Suze , regarde cette femme
„ qui t'apparoît. Elle a , comme
„ tu vois la taille de Pallas ; & sa
„ beauté a je ne ne sçai quoi de
„ doux , de languissant & de
„ passionné , qui ressemble af-
„ sez à cet air charmant que
„ les Peintres donnent à Venus.
„ Cette illustre personne se-
„ ra d'une si grande naissance ,
„ qu'elle ne verra presque que
„ les maisons Royales au-dessus

xx P R E F A C E.

„ de la sienne ; mais pour ne
„ te parler que d'elle , sçache
„ quelle naîtra encore avec
„ plus d'esprit que de beauté ,
„ quoiqu'elle doive , comme
„ tu vois posséder mille char-
„ mes. Elle aura même une
„ bonté généreuse qui la ren-
„ dra digne de toutes les loüan-
„ ges : sans te parler de tant
„ d'autres admirables qualitez
„ que le Ciel lui prodiguera ;
„ apprens seulement qu'elle
„ fera des Elégies si belles , si
„ pleines de passion , & si pré-
„ cisément du caractere qu'el-
„ les doivent avoir pour être
„ parfaites , qu'elle surpassera
„ tous ceux qui l'auront précé-

P R E F A C E. xxj

„ dée , & tous ceux qui la vou-
„ dront suivre.

Cette partie de la prédiction
qui lui promet tant de loüan-
ges , a eu son entier accom-
plissement. On peut dire que
jamais personne ne fut plus
louée que la Comtesse de la
Suze. C'étoit , disent ses Pané-
gyristes , c'étoit l'Amour même
qui lui avoit appris à écrire
avec tendresse : seule elle avoit
tout l'esprit des neuf doctes
Sœurs. Ses vers étoient les dé-
lices du Louvre , & la gloire du
Parnasse ; & rien que le tems
seulement ne la faisoit aller
après Sapho. Je défierois , dit
Gueret , dans sa Carte de la

Stances
de Char-
leval.

P R E F A C E. xxij

Cour , je défierois le Dieu des vers, d'entendre mieux qu'elle la galanterie ; il pouvoit aussi défier la Déesse de Cithere , si je ne sçavois parfaitement qu'ils sont aussi galans l'un que l'autre ; mais j'ose dire à la honte du Dieu d'Amour , qu'il a fait moins de conquêtes illustres avec ses flèches , qu'elle en a fait jusqu'ici avec ses vers.

Enfin c'est pour elle que furent faits ces quatre vers attribués à M. de Fieubet.

*Qua Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno ? an Pallas ? num Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias , Juno ; si scripta , Minerva ;
Si spectes oculos , Mater Amoris erit.*

IMITATION



IMITATION

D U

PASTOR FIDO.



UNIQUE sujet de ma flâme ;
Mirtil si tu pouvois sçavoir
Ce qui se passe dans mon ame,
Sans doute onte verroit avoir

Pour cette Amarillis, que tu nomme cruelle,
Cette même pitié que tu demandes d'elle.

Quoique tous deux Amans, quoique tous deux
aimez,

Et d'un même feu consumez,

De notre amour pourtant le malheur est extrême :

Car enfin, aimable Berger,

De quoi me sert-il que je t'aime

Si je ne te puis soulager ?

Ou de quoi me sert-il qu'un Amant si fidelle

Brûle aujourd'hui pour moi d'une flâme si belle ?

Destin pour nous trop rigoureux,

Par quel ordre injuste & barbare,

Faut-il que le Ciel nous sépare,

Si l'amour nous unit tous deux des mêmes
nœuds ?

Ou, par quel étrange caprice
Faut-il que le Ciel nous unisse,
Si l'amour, plus puissant, nous sépare tous deux ?

Que votre bonheur est extrême,
Cruels Lions, sauvages Ours,
Vous qui n'avez dans vos amours
D'autre règle que l'amour même !
Que j'envie un semblable sort,
Et que nous sommes malheureuses,
Nous de qui les loix rigoureuses
Punissent l'amour par la mort !

Si l'instinct & la loi, par des effets contraires,
Ont également attaché,
L'un, tant de douceur au péché,
L'autre des peines si severes :

Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi,
Qui nous donne un penchant que condamne
la loi,
Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,
Qui condamne un penchant que donne la na-
ture.

Mais que l'on aime peu quand on craint de
mourir !

Mirtille, plutôt au Ciel qu'une mort inhumaine,
Fût du péché la seule peine,
Je ferois gloire d'y courir.

DE PIÈCES GALANTES.

Seule règle des belles ames ,
Et le premier Dieu de mon cœur ,
Honneur, voi que je fais à ta sainte rigueur
Un sacrifice de ta flâme,
Et toi , cher & parfait Amant ,
Pardonne à cette malheureuse ,
Qui te maltraite apparemment ;
Mais qui t'aime effectivement ,
Et qui doit être rigoureuse
Par nécessité seulement.

Ha ! si tu veux tirer vengeance
De tes feux mal récompensez ,
Sçache que ma propre souffrance
Me punit & te venge assez :
Car enfin , s'il est véritable
Que tu sois mon ame & mon cœur ,
Comme tu l'es ; quelque rigueur
Qu'exerce contre toi le Ciel impitoyable ,
Toutes les fois que tes douleurs
Te font ou soupirer ou répandre des pleurs ,
Ces pleurs que tu répans , c'est mon sang que
tu verses :
Par ces cruels soupirs qui te sortent du sein ,
C'est mon propre sein que tu perces ;
Et ces peines enfin , ces cruautés diverses ,
Que l'amour & le sort te font souffrir pour moi ,
Je les ressens encor plus vivement que toi.

PREMIERE ELEGIE.

TRISTESSE, ennui, chagrin, langueur,
 mélancolie,
 Troublerez-vous toujours le repos de ma vie ?
 A toute heure, en tous lieux, sentirai-je vos
 coups,
 Et ne pourrai-je pas être un moment sans vous ?
 Je viens dans ces déserts chercher la solitude,
 Où seule, loin du bruit & de la multitude,
 Je puisse en liberté dire mes sentimens.
 Déserts, soyez témoins des peines que je sens :
 L'esprit tout agité de nouvelles alarmes,
 Je viens ici cacher mes soupirs & mes larmes ;
 Comme aux seuls confidens de toute ma dou-
 leur,
 Je viens vous découvrir les secrets de mon
 cœur :
 Le chagrin me dévore, & mon ame abatuë
 Sans force & sans secours, cède au coup qui
 la tuë :
 Je souffre sans sçavoir ce qui me fait souffrir,
 Je cherche, mais en vain, les moyens de guérir.
 Hélas ! tout m'est fatal, tout fait mon infor-
 tune,
 Tout ce qui me plaisoit, aujourd'hui m'impor-
 tune

Mon

Mon esprit accablé sous de rudes combats ,
 Considère sa peine , & ne la comprend pas.
 De mes yeux languissans un éloquent silence ,
 En dépit de moi-même , explique ma souffrance ;

Je n'ai point de repos ni la nuit , ni le jour.
 Hélas ! d'où vient mon mal ? N'est-ce point de
 l'amour ?

Je ne puis voir Tirsis que je ne sois émuë ,
 Je rougis de paroître interdite à sa vuë ;
 En sa mine , en son air , en chacun de ses traits ,
 Je trouve des appas inconnus & secrets.
 Le feu de ses regards par qui son cœur s'explique ,

Etincelle de joye , & me la communique :
 Quand je ne le vois plus , ô Dieu ! quel changement !

Il étoit mon plaisir , il devient mon tourment.
 Dans le trouble fâcheux que l'absence me cause ,

Ma raison incertaine à soi même s'oppose :
 L'objet que j'ai laissé , ne me sçauroit laisser ,
 Tous les autres objets ne le peuvent chasser.
 Incessamment , Tirsis occupe ma pensée :
 Sans le voir je le vois , & mon ame blessée
 Se trace nuit & jour ce phantôme plaisant ,
 Quoique loin de mes yeux , il m'est toujours présent :

Un transport tout de flâme éclate en son visage ,

Sa Majesté me plaît, & sa douceur m'engage,
 Et ce, je ne sçai quoi, qu'on ne peut exprimer,
 M'a plus de mille fois conseillé de l'aimer.

Je suis cette belle ombre, & je veux m'en dé-
 fendre,

Mais par-tout je la vois, par-tout je crois l'en-
 tendre.

Trop aimable Tirsis, pourquoi mal-à-propos
 Etaler tant d'appas, & troubler mon repos ?
 Veux-tu vaincre mon cœur autrefois invinci-
 ble ?

Veux-tu rendre mon cœur à tes larmes sensi-
 ble ?

Mais, que dis-je, peut-être en es-tu posses-
 seur,

Peut-être est-il vaincu, peut-être es-tu vain-
 queur.

Hélas ! je n'en sçai rien, j'ignore ma défaite,
 Peut-être en ce moment ta victoire est parfaite.

Vous vous êtes, mon cœur, révolté contre
 moi,

Et vous m'abandonnez pour suivre une autre
 loi :

Vous cédez aux ardeurs d'une flâme inconnüe,
 Rigoureuse fierté, qu'êtes-vous devenuë ?

Que deviens-je moi-même, & quel est le pou-
 voir

Qui me force à sortir des règles du devoir ?

Quoi !

Quoi ! ceder à l'amour ? Quoi ! manquer de
courage ?

Quitter ma liberté pour un rude esclavage ?
Souffrir qu'un fier tyran , sans avoir combattu ,
Triomphe malgré moi de toute ma vertu ?
Non , je me veux défendre & soutenir ma gloire,
Des mains de mon Vainqueur arracher la vic-
toire ,

La raison & l'honneur me l'ordonnent ainsi ,
Tout le veut, je le dois, & je le veux aussi.

Mais , que dis-je ? ô grands Dieux ! je parle en
insensée :

Foibles raisonnemens , sortez de ma pensée ,
Ma flâme vous dément , & mon cœur aujourd'
d'hui

Se soumet à l'amour , & ne connoît que lui.
Helas ! qu'il est changé , je le cherche en lui-
même ,

Mon cœur n'est plus mon cœur , il suit l'objet
qu'il aime ;

Pour lui seul il respire , il consent à ses vœux ,
Il soupire , il languit , il brûle de ses feux :

J'en rougis de dépit , ma vertu s'en offense.

Quoi ! toute ma raison se trouve sans puissan-
ce ?

Quoi ! ma noble fierté s'est soumise à son tour ?

Il falloit ou mourir , ou surmonter l'amour :

Il falloit constamment combattre pour ma
gloire,

Remporter sur soi-même une illustre victoire,
 Etouffer cette ardeur dont mon cœur est épris,
 Et pour tout dire enfin, résister à Tirsis.
 Résister à Tirsis ! Mais, Dieux ! est-il possible ?
 Pourrois-je vivre, hélas ! à ses vœux insens-
 ble ?

Ah ! cela ne se peut, il n'y faut plus penser,
 L'amour qu'il a pour moi, ne sçauroit m'of-
 fenser ;

Il m'aime avec respect, & je puis, sans foi-
 blese,

Ecouter ses soupirs, répondre à sa tendresse ;
 Il sçait que la vertu peut engager mon cœur,
 Il sçait l'art de fléchir ma sévère rigueur,
 Et ménage avec soin ce moment favorable
 Qui le peut faire aimer autant qu'il est aimable.
 Que ses charmes sont grands ! Que son transport
 est doux,

Quand il dit, je vous aime, & je n'aime que
 vous !

A ces mots il soupire, & ses yeux pleins de
 flâme

Brûlent du feu secret qui brûle dans son ame :
 Ils sont passionnez, ils ont de la douceur,
 Leurs regards, où l'on voit la joye & la lan-
 gueur,

Me disent, sans parler, qu'il craint & qu'il
 espère.

D'un

DE PIÈCES GALANTES. 9

D'un visage trop fier , & d'un air trop sévère
Je voulois éviter ce charmant entretien ,
Et feignois d'ignorer ce que je sçavois bien.
Ne parlez plus , Tirsis , de peine & de martyre,
Espérez , je vous aime , enfin je l'ose dire ;
Je reçois votre cœur , je reçois vos soupirs :
Unissons notre flâme , unissons nos desirs ,
Contentons notre ardeur , laissons parler l'envie,
Jouïssons des plaisirs les plus doux de la vie ;
Et pour me rendre heureuse & pour vous rendre
heureux ,

Aimons-nous , aimons nous , & cherissons nos
feux.

Tu l'emportes , Amour , je cede à ta puissance ,
Assez & trop long-temps je t'ai fait résistance ,
Par ta force invincible , & tes attraits puissans ,
Tu maîtrises enfin ma raison & mes sens.
Je fléchis sous les loix de ton aimable empire.
Puis qu'aimer est enfin tout ce que je désire ,
Viens triompher , amour , de mon cœur & de
moi ,

Esprit , honneur , vertu , tout se soumet à toi.



 II. E L E G I E.

ENFIN, cher Climadis, l'amour vous im-
portune;

Vous suivez le parti de l'aveugle fortune :

Les exemples fameux des révolutions

Qu'elle fait éprouver à tant de Nations,

Des Trônes renversez, des familles éteintes,

Qui troublent l'Univers par leurs trop justes
plaintes ;

La foule des Héros qu'elle traîne au cercueil,

N'ont pû vous garantir de ce superbe écueil :

Pour elle vous quittez notre innocente vie,

Qui de tant de douceurs avoit été suivie :

Pour elle vous quittez cet aimable séjour,

Où régne pour jamais l'innocence & l'a-
mour.

Le desir des grandeurs étouffe votre flâme,

La Cour, & ses appas me chassent de votre
ame,

Ma Cabane n'est plus digne de vous loger,

Vous êtes Courtisan, & n'êtes plus Berger.

Hé bien, cher Clidamis, suivez votre génie,

Acquerez, s'il se peut, une gloire infinie,

J'y consens, j'y consens, mes amoureux soupirs

Ne troubleront jamais vos somptueux plaisirs.

Qu'un éternel oubli soit le prix de mes peines,

Renoncez

DE PIÈCES GALANTES. II

Renoncez à mon cœur pour des charmes vaines,

A de lâches devoirs sacrifiez des jours,
Dont les mains de l'amour doivent filer le cours :

Malgré tant de sermens, soyez traître & parjure,

Je souffrirai mes maux sans plainte & sans murmure.

C'est un foible secours que des emportemens,
Et vous serez puni par vos propres tourmens.
Pour moi dans un désert, exempte de naufrage,

Je vous contemplerai dans le fort de l'orage,
Et peut-être qu'un jour, de ce tranquille port
Je vous verrai l'objet des caprices du sort.

De-là, je vous verrai sur la mouvante rouë,
Tantôt au firmament, & tantôt dans la bouë.

L'aveugle Dêité, dont vous suivez le char,
Sème indifféremment ses faveurs au hazard :
Son inconstante humeur ne peut-être arrêtée,
Je la connois, Berger, pour vous je l'ai quittée.

Je sçai quels sont les biens dont elle peut combler,

Et que c'est dans ses bras que l'on doit plus trembler.

Quand après cent projets renversez par les fuites,

Vous ferez reburé de vos vaines poursuites ,
Et que vous trouverez que cent malheurs nou-
veaux ,

Seront l'unique fruit de tous vos longs tra-
vaux :

Peut-être , Climadis , que mon triste hermi-
tage

Ne vous paroîtra plus un si méchant partage.

Vous trouverez alors , que nos prez & nos
bois

Sont un plus doux séjour que le Louvre des
Rois ;

Et rappelant enfin dedans notre mémoire ,

De nos plaisirs passez la bienheureuse histoire.

Je ne sçai si l'éclat dont vos yeux sont déçus ,

Pourra vous consoler de les avoir perdus.

Dans nos charmans hameaux , les lambris sont
des hêtres ,

On y vit sans Sujets , mais on y vit sans Maî-
tres :

C'est l'azile des biens qu'on bannit de la Cour ,

Et c'est de plus , Berger , le séjour de l'amour.

Oùi , vous quittez ce Dieu , quittant la soli-
tude ,

Il ne vous suivra pas dedans la multitude ;

Malgré tous vos attraits , en vain vous l'espé-
rez ,

La fortune & l'amour ont leurs droits séparés ,

Où l'une veut régner , il faut que l'autre cede :

Hé ,

DE PIÈCES GALANTES. 13

Hé, qu'elle est donc, hélas ! l'ardeur qui vous
possède ?

Pourquoi vouloir quitter ce Maître si char-
mant ,

Qui vous rendit heureux aussi-tôt comme
Amant ?

Ah ! revenez à moi , songez que je vous aime ,

Ou plutôt , Climadis , revenez à vous-même ;

De votre propre cœur écoutez mieux la voix ,

Consultez-le Berger , pour la dernière fois.

Son amoureuse ardeur étoit trop peu com-
mune ,

Pour céder aux appas de l'aveugle fortune :

Il est né pour avoir un plus illustre appui ,

Et le destin n'a point d'esclaves tels que lui.

J O U I S S A N C E .

S O N N E T .

A U J O U R D ' H U I dans tes bras j'ai demeuré
pâmée ,

Aujourd'hui , cher Tirsis , ton amoureuse ar-
deur

Triomphe impunément de toute ma pudeur ,

Et je cede aux transports dont mon ame est
charmée.

Ta flâme & ton respect m'ont enfin désarmée ;
 Dans nos embrassemens je mets tout mon bonheur,
 Et je ne connois plus de vertu ni d'honneur,
 Puisque j'aime Tirsis, & que j'en suis aimée.

O vous ! foibles esprits, qui ne connoissez pas
 Les plaisirs les plus doux que l'on goûte ici-
 bas,
 Apprenez les transports dont mon ame est ravie.

Une douce langueur m'ôte le sentiment,
 Je meurs entre les bras de mon fidèle Amant,
 Et c'est dans cette mort que je trouve la vie.

III. E L E G I E.

SUR UNE JALOUSIE.

PENSERS où l'on se plaît, espérances flat-
 tetuses,
 Douces émotions, langueurs délicieuses,
 Désirables transports, agréables soupirs
 Où l'ame s'abandonne avec tant de plaisirs,
 Qu'étes-vous devenus, charmes incompara-
 bles ?
 Comme vous étiez grands, que n'étiez-vous
 durables !

Belle

DE PIÈCES GALANTES. 15

Belle & secrète paix d'un Amant bienheureux,
Ne reviendrez-vous plus dans mon cœur amou-
reux ?

Le Dieu qui vous fit naître est toujours dans
mon ame ;

Mais s'il la brûle encore de sa première flâme,
Je ne l'y ressens plus par ces beaux mouve-
mens,

Qui l'élevoient sans cesse à des ravissmens.

Hélas ! qu'il est changé, le cruel que j'adore,
Son feu qui m'animoit, à présent me dévore :

Aussi je n'offre plus sur ces fameux Autels,
Que des larmes de sang & des soupirs mor-
tels ;

Il n'a plus les attraits qu'il avoit de coûtume,
Et toute sa douceur se change en amertume ;
Puisqu'il me persécute & la nuit & le jour,
Puisqu'il n'a plus d'appas, amour n'est plus
amour.

Ce Dieu doux & charmant qui fit toute ma
joye,

Devient un fier Démon à qui je suis en proye ;

Et bien que sa rigueur m'accable de malheurs,

Je chers tout de lui jusques à mes douleurs.

Mon cœur devoit sortir d'un si rude esclavage,

Mais ce foible captif n'en a pas le courage :

S'il songe à s'affranchir, il sent qu'il ne le peut ;

Il combat, il se rend, & ne sçait ce qu'il veut.

Ne vous irritez pas du tourment qui me presse,

J'en

J'en accuse mon Dieu, sans blâmer ma
Déesse,

Quoiqu'on tienne partout, objet brillant &
doux,

Que se plaindre de lui, c'est se plaindre de
vous :

Mais je ne puis vous faire une si grande offense,
Bien qu'avec lui vos yeux semblent d'intelli-
gence.

Non, je ne vous veux point reprocher mon
ennui,

Mais je m'adresse à vous pour me plaindre de
lui :

Ecoutez, belle Iris, la rigueur, l'injustice,

L'étrange cruauté, la gêne & le supplice,

Qu'exerce dessus moi ce jeune impérieux,

Et faites, s'il se peut, qu'il me traite un peu
mieux.

Il me fait ressentir les cruelles atteintes

De ce qu'ont de fâcheux les soupçons & les
craintes :

Il glisse dans mon cœur un horrible serpent

Dont le venin fatal dans le cœur se répand,

Traverse le repos & des sens & de l'ame,

Il y porte la glace au milieu de la flâme,

Et leur antipathie y cause des combats

Qui font languir ma vie, & ne l'achevent pas :

Par des fantômes vains qu'il me forme sans
cesse,

Il trouble ma raison, alarme ma tendresse ;
 Enfin ce fier vainqueur , après m'avoir soumis ,
 M'expose à la fureur de tous mes ennemis.
 Je devois vous cacher ce qu'il a de sévère ,
 Par l'intérêt que j'ai qu'il puisse un jour vous
 plaire ;

Vous celer ses défauts , & parler seulement
 De ce qu'il a de doux , d'aimable & de char-
 mant :

Mais déjà mon silence , ô beauté que j'ad-
 mire !

Vous en a plus appris que je ne sçaurois dire :
 Vous m'avez vû cent fois languissant & rêveur ,
 Pâle , triste , chagrin , & de bizarre humeur ,
 Observer vos regards , votre air , votre lan-
 gage ,

Et ne rien expliquer qu'à mon désavantage ,
 Sans mouvement , sans voix , ne faisant qu'écou-
 ter ,

Mécontent près de vous , sans pouvoir vous
 quitter ,

Faisant le satisfait au fort de ma tristesse ,
 Le désintéressé lorsque tout m'intéresse ;
 Et feignant bien souvent avoir de la froideur ,
 Au moment que je brûle avecque plus d'ar-
 deur.

Sont-ce pas les effets d'une douleur mortelle ?
 Devinez , belle Iris , comment cela s'appelle ?
 Sans doute vous direz que c'est être jaloux.

Il est vrai, je le suis, mais ce n'est pas de vous,
Ne vous en fâchez pas, trop aimable inhu-
maine,

Non, ce n'est pas de vous, ce n'est que de ma
peine :

Je sçai que vos captifs n'ont ni trêve, ni paix,
Que vous faites souffrir, & ne souffrez jamais :
Vos regards sont mortels, leurs coups sont re-
doutables,

En faisant des Amans, il font des misérables :
Je ne suis point jaloux du bien de mes Ri-
voux,

Mais je ne puis souffrir qu'ils ressentent mes
maux.

Je ne veux point qu'on m'aide à supporter mes
chaînes ;

Leur mal accroît mon mal, & leur gênes mes
gênes.

Hélas ! c'est bien assez de souffrir mon emui,
Sans être tourmenté par les malheurs d'autrui.

Beaux yeux de mon Iris, vives sources de flâ-
me,

Ne portez plus vos feux ailleurs que dans mon
âme,

Je consens de languir sous votre dure loi,
Mais ne faites de mal à personne qu'à moi.

Ah ! si pour l'intérêt & l'honneur de vos char-
mes,

Il faut que vos Autels soient arrosez de larmes ;

S'il

DE PIÈCES GALANTES. 19

S'il leur faut des respects, des soupirs & des vœux,

Si vous prenez plaisir que l'on souffre pour eux,

Je vous satisferai beaux yeux; car il me semble,

Que seul j'endure assez pour tout le monde ensemble.

Je suis marri de voir que d'autres moins touchent,

A votre divin Char venissent être attachés:

Les uns sont travaillés du desir de la gloire

De voir graver leur nom au Temple de Mémoire:

D'autres pour des trésors ont un aveugle amour,

Et d'autres aux neuf Sœurs font une aveugle Cour;

Je laisse à qui voudra cette peine importune,

Je méprise grandeurs, & richesse & fortune,

Et ne veux, belle Iris, que disputer à tous

L'honneur de soupirer & de mourir pour vous.

M. la C. de la Suze.

IV. E L E G I E.

BELLE & sage Daphné, merveille de nos jours,

Que

Que toutes les vertus accompagnent toujours,
 Et qui connois si bien leurs graces naturelles,
 Que tu ne prens jamais leurs phantômes pour
 elles !

Illustre & chere amie , à qui dans mes mal-
 heurs ,

J'ai toujours découvert mes secrettes dou-
 leurs :

Qui sçais ce qu'un mortel doit désirer ou crain-
 dre ,

Et qui ne blâmes pas ce qu'on ne doit que
 plaindre :

Ecoute mes ennuis, soulages-en le faix ,

J'ai bien plus à te dire aujourd'hui que jamais ;

Et tes prudens conseils tant de fois salutaires ,

Ne me sçauroient jamais être plus nécessaires :

Défends ma liberté , ma Daphné , je combats

Un Dieu dont j'ai souvent méprisé les appas ,

Qui lassé de me voir insensible à ses charmes ,

A pris pour m'asservir les plus puissantes ar-
 mes.

Ha ! que je l'appréhende avecque tant d'at-
 traits ;

C'est le jeune Tirsis qui lui fournit des traits ;

Tirsis en qui reluit tout ce qui rend aimable ;

Tirsis de tous les cœurs le charme inévitable ;

Et dont le Ciel prodigue à verser ses trésors ,

Ne forma que trop bien & l'esprit & le corps.

Ce mérite pourtant dont la force est si douce ,

N'est

N'est pas le seul sujet des soupirs que je pousse,
 Avec ses qualités je l'aurois estimé ;
 Mais je n'aimerois pas , s'il ne m'avoit aimé.
 Pour tout autre que lui je serois insensible ,
 Lui seul pouvoit m'ôter le titre d'invincible ,
 Et je n'avois pas crû l'amour contagieux ,
 Lorsque , sans y penser , je le vis dans ses yeux.
 D'un péril si charmant mon ame fut surprise,
 Et dès ce premier jour craignit pour sa fran-
 chise ;
 Mon courage orgueilleux alors se démentit ,
 Et mon cœur soupira des maux qu'il pressen-
 tit.
 Il a par mille efforts tâché de se défendre ,
 Mais je sens bien qu'enfin il est prêt à se ren-
 dre ;
 Et ma foible raison dans ce mortel danger ,
 Se trahit elle-même , & sert à m'engager.
 Si mon repos t'est cher , si ma gloire t'est che-
 re ,
 En l'état où je suis, dis-moi que dois-je faire ?
 Quand je verrai Tirsis plus fort que mon de-
 voir ,
 Me faudra-t-il résoudre à cesser de le voir ?
 Et par une fierté dont le penser me tuë ,
 Dois-je priver mes yeux d'une si chere vûë ?
 Mais, Daphné.....
 Je ne puis , ni ne veux l'arracher de mon
 cœur.

Hélas !

Hélas ! en tous endroits tu sçauras que sans
cesse

Cet aimable garçon me tourmente & me pré-
se,

Cent témoins diligens à servir mes désirs,

A toute heure, en tous lieux, m'apportent ses
soupirs,

M'expliquent ses désirs, ses transports & ses
craintes,

Et d'un air languissant me redisent ses plain-
tes;

Enfin, il suit partout la trace de mes pas,

Et je le trouve même où je ne le vois pas.

Quand il vouloit encor disposer de mon ame,

Souvent dans le désir de surmonter ma flâme,

J'évitois ses regards, comme un charme fatal;

Car on m'avoit bien dit qu'Amour étoit un
mal;

Mais, aimable Daphné, j'avois beau m'en dé-
fendre,

Ces subtils enchanteurs sçavoient bien me sur-
prendre;

Et c'est ainsi qu'Amour renversant mes projets,

Va réduire mon cœur au rang de ses Sujets.

Dans un si triste état qui me rend incertaine,

Ha ! que j'ai dit de fois en rêvant à ma peine :

Désirable repos, aimable liberté,

Unique fondement de ma félicité,

Sans qui l'on ne vit pas, pour qui chacun sou-
pire, Faut-il

Faut-il donc qu'un Tyran usurpe votre empire,
 Qu'il me fasse oublier les charmes les plus
 doux,

Et que les seuls tourmens me plaisent plus que
 vous ?

Faut-il que je m'expose à ces esprits sévères,
 Qui ne connoissent pas les amoureux mystères,
 Et répandent sur tout leur venin dangereux,
 Et ne sçauroient souffrir ce qu'on n'a pas pour
 eux ?

Et qui pis est, disois-je, hélas ! si je m'engage,
 Peut-être un jour Tircis infidelle & volage
 Fera dedans mon cœur naître autant de soupirs
 Que j'aurai pris de peine à flatter ses désirs.
 On sçait de cent beautés les tristes aventures,
 Et l'Empire amoureux est rempli de poignu-
 res.

Voilà ce que j'oppose à ses plus doux poisons ;
 Mais l'amour est plus fort que toutes les rai-
 sons :

Le destin veut que j'aime, il faut le satisfaire,
 Je ne résiste plus, las ! que pourrai-je faire ?
 Ces Maîtres des mortels, les Dieux lui cèdent
 bien,

Tes conseils seroient vains, Daphné, ne me dis
 rien ;

Laisse-moi soupirer, ma peine est sans remède,
 Mon cœur est trop charmé du feu qui le pos-
 sède.

Une

Une douce langueur occupe mes esprits,
 Et perdant tout espoir, ma Daphné, je t'écris,
 Non pour chercher la fin de mon malheur ex-
 trême,
 Mais pour me satisfaire, en te disant que j'aime.
 Si tu blâmois un mal où tu vois tant d'appas,
 Plains une malheureuse, & ne l'accuse pas.

M. la C. de la Suze.

V. E L E G I E.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignés de
 larmes,
 Me jeter à vos pieds & vous rendre les armes :
 Je viens malgré les maux que j'ai déjà souf-
 ferts,
 Rentrer dans vos prisons, me remettre en vos
 fers,
 Endurer les rigueurs de mon premier martyr,
 Suivre vos dures loix, mourir sous votre em-
 pire,
 Et vous faire paroître un cuisant repentir
 D'avoir insolemment essayé d'en sortir.
 Lorsque de vos beaux yeux la prompte & vive
 flâme,
 En passant dans les miens vint embraser mon
 ame;

Et

DE PIÈCES GALANTES. 25

Et que mon cœur épris de leur vive clarté ,
Leur offrit en tribut sa chère liberté ,
Leur extrême douceur qui promet & qui flatte ,
Qui semble incompatible avec une ame ingrate ,

Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs ,
Me parut en secret approuver mes soupirs.
Je crus que leurs regards me seroient favorables ;
Je crus que quelque jour , ces beaux yeux adorables ,
Voyant mon triste cœur tout percé de leurs traits ,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils auroient faits :

Mais , hélas ! quand j'osai vous déclarer ma peine ,
Je connus à quel point vous étiez inhumaine ,
Et vis que votre cœur enflâmé de courroux ,
N'étoit pas moins cruel que vos yeux étoient doux ,

J'eus beau vous protester qu'avecque violence ,
Mon cœur m'avoit forcé de rompre le silence ,
Et que des mêmes feux dont il m'avoit brûlé ,
Il m'auroit fait mourir , si je n'eusse parlé.
Rien ne put appaiser votre injuste colère ;
Et depuis le moment que je sçus vous déplaire ,

Je ne fais que gémir , que répandre des pleurs ,

Et nourrir en mon sein d'inutiles douleurs.
 Je languissois ainsi loin de toute espérance,
 Et ployois sous le faix de la persévérance ;
 Quand un lâche dépit voulut me secourir,
 Et faillit de me perdre au lieu de me guérir :
 Ce noir fils du chagrin & de l'impatience,
 Etala les ennuis de ma longue souffrance,
 Et l'incroyable excès de votre cruauté ;
 Fit voir imprudemment à mon cœur irrité ,
 Tous les autres Amans au milieu des délices ,
 Et me figura seul accablé de supplices :
 Il me fit remarquer mille & mille Bergers
 D'un mérite commun , inconstans & légers ,
 Qui par un simple aveu de flâmes mensonge-
 res ,
 Avoient gagné les cœurs de leurs jeunes Ber-
 geres ,
 Et qui ne trouvant plus d'obstacle à leurs de-
 sirs ,
 Couloient leur douce vie au milieu des plaisirs.
 L'indiscret poursuivit son cruel stratagème ,
 Et me fit aussi-tôt réfléchir sur moi-même ,
 Où ne voyant qu'amour & que sincérité ,
 Que respect , que tendresse & que fidélité ,
 Qui de vous , belle Iris , pour toute récom-
 pense ,
 N'ont eu que du mépris & de l'indifférence ,
 Il me fit avouer qu'entre les amoureux ,
 J'étois le plus fidèle & le plus malheureux :

Me

DE PIÈCES GALANTES. 27

Me reprochant alors d'avoir peu de courage,
De souffrir si long-tems un si sensible outrage :
Romps ces indignes fers , me dit cet emporté,
Et reprend pour jamais ta douce liberté.

Que désormais l'amour cesse d'être ton maître ,

Puisque l'amour enfin n'est qu'un fourbe & qu'un traître ,

Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loi ,

Rit de ton esclavage, & te manque de foi.

Pour secouer son joug & braver sa puissance .

Il ne faut que d'Iris éviter la présence ,

Elle est toute sa force , & cet audacieux ,

N'est puissant que des traits qu'il prend dans ses
beaux yeux :

Fuis les charmans appas dont ton ame est
ravie ,

Assure en t'éloignant le repos de ta vie ,

Et sçache que l'oubli suivi d'un tel mépris ,

Te vengera bien-tôt de l'Amour & d'Iris.

Cet injuste dessein me parut légitime ,

Et voilà , belle Iris, où commence mon cri-
me.

J'écoutai tellement le discours suborneur ,

Dont le dépit rebelle empoisonnoit mon cœur :

Je voulus vous quitter pour éteindre ma fiâme ,

Et le traître à tel point sçut aveugler mon ame ,

Que je crus , loin de vous , trouver quelques
appas ,

Et pouvoir vivre heureux où vous ne seriez pas.

Ainsi donc pour guérir de mon ardeur cruelle ,
Je me laissai conduire à ce guide infidelle :
Et d'un visage triste abandonnant ces lieux ,
Je tâche à divertir mon ame par les yeux.

Du bel astre du jour la belle Avant-Couriere ,
Ouvroit de l'Orient la pompeuse carriere ,
Et sur un char d'opale entouré de rubis ,
Faisoit éclater l'or de ses riches habits ,

Quand d'un pas incertain suivant ma rêverie ,
Je me vis au milieu d'une longue prairie ,

Où brilloient à l'envi mille petites fleurs
Qui formoient un tapis de diverses couleurs :

Un ruisseau s'égayant à la clarté nouvelle ,
Promenoit à l'entour son onde claire & belle ,
Enrichissoit de joncs le rivage humecté ,

Et sembloit en son cours un serpent argenté ,
Qui montrant au soleil ses écailles superbes ,
A replis ondoyans se glissoit sur les herbes.

Mille oiseaux de plumage & de voix différens ,
Sur les rameaux fleuris des buissons odorans ,
Faisant un doux concert de leurs divers rama-
ges ,

Saluoient la lumiere & lui rendoient homma-
ges.

Mais hélas ! ces objets à mes yeux présentez ,
Bien-loin , aimable Iris , d'effacer vos beau-
tez ,

Vinrent

Vinrent par leurs attraits en rafraîchir l'idée,
 Que malgré le dépit, mon ame avoit gardée.
 Bien-loin de rencontrer en ce charmant séjour
 Un azile à couvert des forces de l'amour,
 Je ne connus que trop, admirant sa puissance,
 Que j'étois en des lieux de son obéissance:
 Partout où je jettois mes timides regards,
 Le cruel à mes yeux s'offroit de toutes parts,
 Sur la molle prairie où Flore se retire,
 Tantôt il se joüoit avecque le Zéphire,
 Tantôt près des oiseaux il venoit s'arrêter,
 Conduisoit leur musique & les faisoit chanter,
 Tantôt agenouïllé sur les rives de l'onde,
 Il aiguisoit ses traits vainqueurs de tout le
 monde:
 Fuyons, criai je alors, & nous sauvons ail-
 lieurs,
 L'amour est dans ces prez, l'amour est dans ces
 fleurs,
 Sur un mont sourcilleux & presque inaccessi-
 ble,
 Par les rudes sentiers d'une route pénible,
 Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
 Toujours triste & chagrin je conduisois mes
 pas.
 Au sommet de ce mont, un bois épais & som-
 bre,
 Sous de rameaux touffus cachoit le frais &
 l'ombre,

Qui redoutant les traits du Dieu de la clarté,
 Dans cet azile obscur trouvoient leur sûreté,
 La mousse parfumée, & les herbes champêtres
 Qui croissoient à l'entour des chênes & des hê-
 tres,

Semblant en reverer la superbe grandeur
 Exhaloient à l'envi leur agréable odeur.
 Au travers des haliars & des vertes fougères,
 Erroient les Daims peureux & les Biches le-
 gères,

Qui rentroient aussi-tôt dans le bois le plus
 noir,

Et que l'œil incertain ne faisoit qu'entrevoir.

Je voulus m'arrêter, pressé de lassitude,

Et goûter le repos dans cette solitude :

Mais hélas ! je connus que pour les amoureux,
 Encor plus que les prez, les bois sont dange-
 reux,

Que l'ombre & le silence enflâment leur blessure,
 Et que le verd lambris d'une forêt obscure,

Qui résiste aux ardeurs du bel astre du jour,

N'est pas impénétrable à celles de l'amour :

Je le vis, le cruel, qui dans ce lieu sauvage,

Avec son petit arc faisoit plus de ravage

Que Diane n'en fait dans toutes les forêts.

Rien qui se présentât, n'échappoit à ses traits ;

Les timides chevreüils, quoiqu'aïlez par la
 crainte,

En avoient ressenti l'inévitable atteinte,

Le Cerf bramoit sans cesse , en son fort retiré ,
 D'un coup que dans son cœur l'amour avoit tiré ;
 La Tourte désolée & plaignant son veuvage ,
 Sur un triste rameau dépouillé de feuillage ,
 Par son chant langoureux exprimoit son tour-
 ment ,

Et remplissoit le bois d'un long gémissement.
 Je ne sçai s'il me vit ; mais au fond de mon
 ame ,

Je sentis , belle Iris , descendre un trait de flâ-
 me ,

Qui réveillant en moi votre doux souvenir ,
 Fit à mon cœur blessé pousser un long soupir.
 Je sors de la forêt , & le long de la plaine
 Je suis aveuglément le dépit qui m'entraîne ,
 Je traverse des champs , des isles , des deserts ,
 Des côteaux , des valons , des fleuves & des
 mers ,

Je passe en mille lieux pour soulager ma pei-
 ne :

Mais de quelque côté que le dépit me meîne ,
 De mon cruel tourment je sens toujours les
 coups ,

Et ne puis m'éloigner de l'amour , ni de vous.
 Ces prez , ces bois , ces fleurs , dont la vive
 peinture

Pare inégalement le sein de la nature ,
 Ces mons impérieux , ces deserts écartez ,

Ces fertiles valons , ces superbes citez ,
 Ces verdoyans côteaux , ces jaunissans plaines ,
 Ces fleuves orgueilleux , & ces claires fontaines ,
 D'un langage muet , me disent tour-à-tour :
 Il n'est rien qui ne cede au pouvoir de l'amour :
 Plus au fond de mon cœur retraçant votre image ,
 A l'envi l'un de l'autre , ils lui rendoient hommage ,
 Et disoient tour-à-tour , en lui quittant le prix ,
 Il n'est rien qui ne cede à la beauté d'Iris.
 Ainsi je reconnus ma trop vaine entreprise ,
 Et l'erreur dont mon ame avoit été surprise :
 Ainsi je vis mon crime , & j'en eus telle horreur ,
 Que j'en pensai mourir de honte & de douleur.
 Ainsi , cruelle Iris , je viens les yeux en larmes ,
 Me jeter à vos pieds & vous rendre les armes :
 Ainsi , malgré les maux que j'ai déjà soufferts ,
 Je viens , triste & confus , me remettre en vos fers ,
 Endurer les rigueurs de mon premier martyre ,
 Suivre vos dures loix , mourir sous votre empire ,
 Et vous faire paroître un cuisant repentir ,
 D'avoir insolemment essayé d'en sortir.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOUVENT le souvenir de la peine passée,
 Est doux à la pensée,
 Lorsqu'on en a perdu tout le ressentiment,
 Et qu'il n'en reste seulement
 Que l'image dans la mémoire,
 On aime d'en ouïr l'histoire,
 Qui nous flatte agréablement.

Puisqu'il est ainsi, & que vous me témoignez par la Lettre qu'il vous a plu de m'écrire, que parmi vos divertissemens de Saint Germain vous êtes bien aise quelquefois, chez Madame la Duchesse de Montausier, de rappeler le souvenir des ennuis d'Arras; il ne sera pas difficile à un homme qui les a présentement tous dans l'esprit, de vous en entretenir.

Monsieur de Fieubet, à qui ces fâcheux ennuis étoient insupportables, m'avoit fait connoître qu'il auroit désiré de voir une description de leur demeure; & comme il a un grand fond de lumiere & de gayeté d'esprit pour leur faire la guerre, je crois qu'il avoit envie de les aller exter-

B v

miner

miner jusques dans leur pays. Il ne m'étoit pas aisé de le satisfaire dans un tems où j'étois si agréablement occupé, que les ennuis ne pouvoient m'approcher; mais à présent que j'ai beaucoup d'habitude avec eux, & qu'ils me sont devenus fort familiers, je puis en rendre bon compte.

Voici quelques Relations que j'ai eues des plus assidus qui sont auprès de moi, & que je vous envoie pour en faire part à Madame la Duchesse de Montausier, & à Monsieur de Fieubet, non pour les divertir; mais pour les ennuyer par les longs récits d'une chose qu'ils n'ont que trop vûë: car tout le monde qui s'ennuye, voudroit que tout le monde s'ennuyât avec lui. Je commencerai par celle qu'un des plus sombres m'a laissée en ces Vers.

LE SEJOUR DES ENNUIS.

SOUS un triste climat, où cent nuages sombres
 Couvrent toujours le Ciel de leurs épaisses ombres,
 Et font avec la terre un commerce ennuyeux

De

DE PIÈCES GALANTES. 35

De pluye & de brouillards, qu'elle exhale en tous lieux ;
Aux bords de la mer morte, & vers les champs barbares,
Où campent sans arrêt les vagabonds Tartares,
Une plage s'abaisse entre cent hauts rochers,
Qui font pâlir d'effroi les plus hardis Nochers :
Depuis ces noirs écueils qu'une eau dormante ronge,
Et d'où le désespoir en ses gouffres se plonge,
Cette plage s'étend en de vastes déserts,
Où de tristes Hiboux s'échappent dans les airs ;
Et volant pesamment au travers des ténèbres,
Importunent le Ciel avec leurs cris funebres,
Et sans craindre en ces lieux la lumière du jour,
Flattent les noirs ennuis de cet affreux séjour.
Là campent les ennuis à la façon Tartare,
Sous des peaux de chagrin que l'absence prépare,
Et décampent souvent : quoiqu'ils changent de lieux,
Toujours tout leur déplaît, tout leur semble odieux.
Une langueur se mêle à leur inquiétude,
Rien ne les divertit dans cette solitude :
L'Astre du jour ne rend qu'une foible clarté,
Qui se brouille & confond avec l'obscurité :

Les jours y sont si longs qu'ils semblent des années ,

Et des plus longues nuits leurs courses sont bornées ;

L'Aurore n'y répand que d'inutiles pleurs ;

La terre n'y produit ni verdure , ni fleurs ,

Si-non quelques soucis qui sans semer , y naissent ,

Et dont avec dégoût les ennuis se repaissent ,

Les détrampant souvent avec un noir poison ,

Dont la vapeur maligne afflige la raison.

Les ennuis sont mal sains , & la mélancolie

Leur fait traîner partout une mourante vie ;

Ils sont toujours fâcheux , jamais aucun ne rit.

Ils dévorent souvent celui qui les nourrit ,

Et celui qui les loge incessamment soupire ;

Ils suivent quelquefois l'Amour dans son empire ;

Mais ce sont des bourreaux dont ce Tyran se sert ,

Et qu'il tire à dessein de cet affreux désert ,

Pour punir des Amans les malheureuses ames ,

Qui n'ont pas bien usé des douceurs de ses flâmes ;

Ou bien pour affliger d'éternelles langueurs ,

Celles qui trop long-tems ont usé de rigueurs.

Ces malheureux ennuis courent toute la terre ,

Et vont faire aux mortels une immortelle guerre ,

Sortant confusément de ces vastes déserts .

Ils

Ils s'épandent partout , volant parmi les airs ,
 Ils campent en tous lieux sans épargner per-
 sonne ,
 Ils logent chez les Rois jusques sous leur Cou-
 ronne ;
 Et dans leurs grands Palais souvent les plus
 pefans ,
 Font gemir sous les faix nombre de courtisans :
 Ils se glissent partout , sous les simples caba-
 nes ,
 Dans les Temples sacrez , & dans les lieux pro-
 fanes :
 Les jeunes & les vieux , les Rois & les Ber-
 gers
 Souffrent quelques ennuis , ou pefans ou lé-
 gers :
 L'épouse avec l'époux éprouvent leur puissan-
 ce ,
 Les plus heureux Amans les souffrent dans l'ab-
 sence ,
 Les belles à leur tour les sentent jour & nuit ,
 L'absence dans leur lit souvent les introduit ;
 Leur lit pour elles lors est une solitude ,
 Elles passent les nuits avec inquiétude ,
 Et cherchant leur Amant ou leur chere moi-
 tié ,
 Dans ce triste désert se font grande pitié.
 Ils vont enfin partout , & l'humaine inconstance

Ne permet pas qu'aucun ici-bas s'en dispense ;
 On les sent tôt ou tard , ils suivent les plaisirs ,
 Et quittent rarement l'espoir & les désirs.
 Le plus grand des mortels qui porte la Couronne ,
 Exposant aux dangers son auguste personne ,
 Dans le cours glorieux de ses exploits guerriers ,
 Avoit déjà cueilli mille sanglans lauriers :
 La Reine son épouse , en beauté sans pareille ,
 De son triomphe ornant la pompeuse merveille ,
 Par ses rares vertus alloit charmant les cœurs
 Et des Peuples vaincus , & des Soldats vainqueurs ,
 Et marchant sur les pas que traçoit la victoire ,
 Prenoit part & donnoit un grand lustre à sa gloire ;
 Quand quittant ce Héros & sa vaillante Cour ,
 Elle vint dans Arras faire quelque séjour.
 De ce Monarque à peine elle fut séparée ,
 Et dans les murs d'Arras à regret retirée ,
 Qu'un noir essain d'ennuis vint soudain s'y loger ;
 Et de tristes langueurs tous les cœurs affliger.
 Ils logerent partout , & chez la Reine même ,
 Sans respecter l'éclat de la grandeur suprême ;
 Mais sans troubler pourtant celui de ses beaux yeux ,

Ils vinrent l'assaillir de deux différens lieux :
 Les plus pressans d'entr'eux , mais pourtant les
 plus sages ,
 Vinrent couvrir son front de quelques doux
 nuages ,
 Et sans vouloir montrer leur discrete langueur ,
 Ils furent se cacher dans le fond de son cœur.
 Aussi-tôt de sa Cour on vit bannir la joye ,
 A ces fiers ennemis les cœurs furent en proye :
 Le dégoût se mêla parmi tous les plaisirs ,
 On n'entendit partout que de tristes soupirs ,
 Les plus doux entretiens furent mêlez de plain-
 tes ,
 D'alarmes , de chagrins , de soucis & de crain-
 tes ;
 La tristesse couvrit mille charmans attraits ,
 Et le Ciel fut pressé de mille vœux secrets :
 Sous les faix des ennuis les ames accablées ,
 Et des noires vapeurs de leur poison-troublées ,
 D'un triste désespoir alloient enfin périr ,
 Quand ce Héros parut , & vint les secourir.
 Comme aux portes du jour , au-travers des
 nuages ,
 Le Roi des Astres vient dissiper les orages ,
 Et rend le front du Ciel doux , tranquille &
 serein ,
 Ainsi ce glorieux & vaillant Souverain ,
 Après avoir fini cent hauts exploits de guerre ,
 Poussé ses ennemis jusqu'au bout de la terre ,

Et

Et les avoir vûs tous dissipés & détruits ,
 De ce triste séjour vint chasser les ennuis :
 Son éclat triompha de leur nuit la plus noire ,
 Et perçant tous les cœurs des rayons de sa
 gloire ,
 Il chassa les langueurs de sa charmante Cour ,
 Et redonna la joye , & la force & l'amour.

Voilà ce que j'ai pû tirer de cet ennui
 sombre & rêveur : ne vous étonnez pas
 s'il parle si mal de lui-même ; c'est le na-
 turel des ennuis de se haïr , & de ne par-
 ler d'eux-mêmes qu'en se plaignant , &
 avec chagrin. C'est aussi leur coûtume de
 parler obscurément, particulièrement ceux
 qui sont des plus sombres , comme celui-
 ci : mais un autre qui parle plus claire-
 ment & d'une autre sorte de langage , a
 ajouté ce qui suit.

Il est vrai qu'on n'a jamais vû tant d'en-
 nuis à la fois en un même lieu.

La Reine s'ennuyant doublement d'être
 éloignée du Roi , & de ne voir point Mon-
 seigneur le Dauphin , passoit la plus gran-
 de partie du jour à prier Dieu , & visitoit
 toutes les Eglises de la Ville l'une après
 l'autre ; & c'est-là seulement où les en-
 nuis la laissoient en repos , & n'osoient
 approcher de Sa Majesté dans les entre-
 tiens qu'elle avoit avec Dieu.

Mademoiselle , qui est la plus affable
 Princesse

Princesse du monde , faisoit un assez doux accueil aux ennuis , promenoit son inquiétude , & travailloit aux ouvrages ; mais elle étoit quelquefois réduite à entretenir Petit-fils pour se divertir ; & Petit-fils dès qu'il étoit chez elle , se sentoit saisi d'un petit ennui qui le faisoit crier , & divertissoit ainsi fort mal cette généreuse Princesse.

Madame la Princesse de Bade les traitoit assez fierement ; & avec cette franchise généreuse que sa haute naissance autorise , parlant assez librement de tout ce qui lui déplaisoit , sembloit se soulager de leur importunité ; mais avec tout cela elle étoit souvent réduite à son ouvrage , & ne se défendoit pas toujours de leur chagrin.

Madame la Duchesse de Montausier en usa avec eux le plus sagement du monde ; & quoiqu'elle les méprisât avec cette grandeur d'ame que sa naissance lui avoit donnée , elle s'accordoit pourtant avec eux par cette accortise qui lui est naturelle ; mais elle ne laissoit pas d'être quelquefois incommodée de leurs vapeurs , qui l'obligeoient à garder le lit.

Madame de Bethune les souffroit assez bonnement & sans se plaindre , & sa belle & charmante fille ne s'en plaignoit pas non-plus par discrétion , quoiqu'elle eût un sujet particulier de se plaindre du trop long séjour d'Arras.

Toutes

Toutes les filles de la Reine ne faisoient pas paroître non-plus leurs ennuis ; elles les cachotent sous les lys & les roses de leurs visages , comme des serpens sous des fleurs. A ouïr chanter Mesdemoiselles d'Arquien & de Longueval , on n'auroit pas jugé qu'elles avoient de l'ennui ; & trouvant tant de lumiere & de douceur dans leur conversation , on n'auroit jamais pû s'imaginer qu'elles eussent eu quelque trouble ou quelque amertume dans l'ame , tant elles avoient d'adresse pour les cacher.

Mais que sert dans ses maux de les dissimuler ,
D'étouffer ses soupirs , & de ne point parler
Les plus sages ennuis pour n'être pas visibles.
Ne sont pas dans le cœur toujourns les moins
sensibles.

Madame la Duchesse de Bouillon , cette illustre Amazone , dont l'humeur est toute guerriere , se servoit du fusil pour les combattre , (quoiqu'elle eût des armes à feu plus dangereuses) & ne revenoit point du combat qu'avec quelque contusion. Elle faisoit souvent le tour de la Place , & apprenoit les Fortifications avec Madame de Montespan ; mais avec tout cela , elle ne pouvoit vaincre certains petits ennuis mutins qui lui donnoient souvent quelques légers coleres.

Madame de Montespan défendoit sa
beauté

beauté de leurs outrages , avec un merveilleux esprit ; & comme elle est fort ingénieuse , elle employoit les échets , les Fortifications , la dentelle , & la Comédie Walonne pour divertir ces importuns , tandis qu'elle s'occupoit à de plus agréables pensées ; mais on ne sçait pas si parmi son enjouement il ne se mêloit point quelques ennuis secrets qu'il n'est pas permis de pénétrer.

Toutes les autres Dames du Palais & de la Cour de la Reine , s'occupoient à écrire , à filer , & à faire quelques œuvres de charité , & demeuroient la plus grande partie du tems chez elles dans une grande solitude avec leurs ennuis.

Voilà ce que ce second ennui ajoûta de plus particulier. En ce qui suit, il semble que c'est moi qui parle ; mais à dire le vrai , si c'est moi qui parle , c'est l'ennui qui me fait parler.

Vous-même , Monsieur l'Abbé , qui sçavez divertir si agréablement les ennuis des autres avec l'enjouement & la douceur de votre esprit , ne laissez pas de vous laisser entraîner par les vôtres dans votre retraite , & passez aussi mal votre tems durant quelques heures , que les autres avec ces mauvais hôtes , qui n'avoient exempté personne du logement. J'étois , je crois , le seul qui ne les logeoit point ; mais je ne sçai pas bien si je ne les fournissois point ;
car

car parmi eux souvent celui qui ne les loge pas , les fournit. Je vous prie de le sçavoir de Mesdames de Montausier , & de Montespan , & surtout de Mademoiselle d'Arquien , que j'ai plus souvent entretenuë que les autres

Quoiqu'il en soit , il est vrai que toute la Cour de la Reine étoit dans une grande consternation , quand le Roi (après avoir pris plus de Places dans une campagne que nous n'en avons conquis dans toutes celles de la guerre passée , & poussé les ennemis si loin , qu'on peut dire qu'il leur a fait presque perdre terre) vint dissiper tous les ennuis par sa présence , comme il avoit fait les ennemis.

Mais hélas ! il ne fut pas plutôt parti de cette Ville avec toute la Cour , que ces malheureux ennuis qui ne m'avoient point encore approché , vinrent tous en foule loger chez moi : si - bien que je suis en grand péril d'en être accablé , si je n'ai bien-tôt le même secours de votre puissant libérateur : mais comme il est occupé sur des sujets plus considérables , qui l'empêchent de jeter les yeux sur moi , je cours grand hazard de finir le reste de mes jours dans ce triste séjour des ennuis.

O non visto , ô mal noto , ô mal gradito.

VI. ELEGIE.

V I. E L E G I E.

FIERE & foible Raison, qui par de vains
Combats

Choque les passions , & ne les détruits pas ;
Ne me tourmente plus , tes forces sont bor-
nées ,

Et l'on ne change point l'ordre des destinées :
Elles font à leur gré le tissu de nos jours ,
Et forment dans le Ciel les nœuds de nos
amours.

Tu sçais bien que mon cœur pour se vaincre lui-
même ,

T'opposa mille fois au Dieu qui veut que j'ai-
me ;

Mais quoiqu'on puisse dire au mépris de ses
loix ,

Aimer , ou n'aimer pas , n'est pas de notre
choix.

A son divin pouvoir , il faut enfin se rendre ,
Un mortel contre un Dieu pourroit-il se dé-
fendre ?

Je l'avois combattu , ce dangereux pouvoir ,
Par les plus grands efforts qu'exige le devoir :
L'esprit enfin lassé d'une si rude guerre ,
Une nuit qui voyant les beautez de la terre ,
Sembloit n'avoir éteint la lumière du jour

Que

Que pour favoriser les desseins de l'Amour ,
 Et qui chassant du cœur les importunes craintes ,
 Mettoit en liberté les soupirs & les plaintes.
 Je disois près des bords d'un bois délicieux ,
 Qui m'ôtoit aux regards des astres envieux ,
 Qu'un mal qu'on trouve doux , met de trouble
 dans l'ame !

Et que d'un feu qui plaît , aisément on s'en-
 flâme !

Helas ! que dans l'ardeur des plus pressans dé-
 sirs ,

La pudeur à l'amour dérobe de plaisirs ,
 Tirsis , & que souvent à tes desirs rebelle ,
 Secrètement mon cœur a murmuré contr'elle !
 Que tes charmans appas ont sur moi de pou-
 voir !

Et que dans cet état je craindrois de te voir !
 Je croyois que les vents emportoient mes pa-
 roles ,

Mais las ! je me flattois d'espérances frivoles.
 Quelle fut ma surprise ! Et que devins-je , ô
 Dieux !

Lorsque soudain Tirsis vint s'offrir à mes
 yeux :

Je le connus malgré les ombres infidèles ,
 Douces auparavant , en ce moment cruelles ,
 A sa taille divine , à cet air fier & doux ,
 Qui surprit tant de cœurs , & fit tant de jaloux :
 A ce charme secret qui fit naître ma flâme :

Mais

Mais je le connus mieux au trouble de mon
ame.

M. la C. de la Suze.

NOUVELLES D'AMOUR.

VOUS voulez - donc jeune & charmante
Iris ,

Qu'on vous écrive des nouvelles :

Vous dirai-je des bagatelles ,

Ou des contes faits à Paris ?

Ces secrets importans que le matin fait naître

Dans la Grand'Salle du Palais ,

Passent sur le midi des Plaideurs aux Laquais ,

Et le soir les voit disparoître ,

Comme ce qui ne fut jamais.

De tous ces beaux discours que pourrois-je vous
dire ?

Si ce n'est que c'est trop que de les écouter ,

Qu'on fait bien de n'en rien conter ,

Et bien mieux de n'en rien écrire.

N'attendez-pas aussi que je prenne à la Cour

Ce que je cherche pour vous plaire ;

Je ne connois point cet aimable séjour ,

Sur ce qu'on ne sçait point , il est bon de se
taire ;

Et

Et puis qui près des Grands se conduit sage-
ment,

Ecoute tout, & parle rarement :

Mais pour dire en deux mots ce que je pense d'elle,

Je ne sçai si j'en pense bien,

C'est une Maîtresse cruelle.

Elle plaît comme vous, elle est charmante &
belle,

On la fuit, mais l'on n'y fait rien.

Voilà donc l'histoire finie,

Si mon amoureuse manie

Ne prenoit cette occasion,

Pour vous dire en passant ce que je sens dans
l'ame;

Car vous demandez peu que fait ma passion,

Point de nouvelles de ma flâme.

Pour vous en punir à mon tour,

Puisque toute Gazette a le droit de vous plaire,

Sçavez-vous bien que je vais faire

La Gazette de mon amour;

Vous n'y rrouverez rien qui ne soit véritable;

Pour tout autre manquez de créance & de foi;

Mais en ce que je dis, je dois être croyable,

Puisque tout se passe chez moi.

Que s'il faut dans une Gazette,

Sans qu'on parle d'un siège, ou de quelque dé-
faite,

Marquer

Marquer exactement le lieu d'où l'on écrit,
Comme on dit de Paris, de Londres & de Bruxelles ;

Je daterai dans mes nouvelles
du cœur, de l'ame, de l'esprit,
De ma foible raison, de ma triste mémoire,
La véritable & l'amoureuse histoire
De vos rigueurs & de mes fers :

J'ai cru qu'en mon ardeur extrême
Souffrant tant de maux différens,
Je pouvois bien me diviser moi-même
Pour vous conter tous mes tourmens,
Ou du moins faire voir qu'en mon cruel martyre,

L'Amour ingénieux par de nouveaux projets,
A sçu vous faire un vaste empire
Du plus petit de vos Sujets.

Voici donc par où je commence,
De mon cœur enflâmé partent mille soupirs ;
Et bien qu'en ses malheurs il soit sans espérance

De voir finir mes déplaisirs,
Ce cœur toujours soumis à vos loix inhumaines,

Aime mieux expirer sous de si belles chaînes,
Que porter ailleurs ses désirs.

Que s'il murmure dans ses peines,
Il demande en mourant que pour le soulager,

Amour qui l'a formé si tendre,
Fasse que vous ayiez moins de peine à vous rendre,
Ou lui moins de peine à changer.

Souvent du vôtre il blâme le caprice,
Qui fait un point d'honneur de faire une injustice:
S'il ne sert pour l'amour, de quoi sert ce grand cœur ?
Quittez, Iris, quittez votre injuste rigueur:
Cette dure fierté n'est point à votre usage;
Vouloir vaincre toujours, vouloir tout enflâmer,
C'est confondre le cœur avec le grand courage,
L'un est fait pour combattre, & l'autre pour aimer.

Quand même il vous plairoit vous piquer de vaillance,
Il faudroit l'employer contre vos ennemis,
Et laisser vivre en patience
Ceux que l'amour vous a soumis.
Mon cœur comme le vôtre est exempt de bassesse;
Mais il ne peut penser qu'une extrême tendresse
Soit en lui digne de mépris.
Un grand cœur pour aimer, n'est pas moins intrépide,

Alexandre,

DE PIÈCES GALANTES. 51

Alexandre, aussi-bien qu'Alcide,
Ont languï près des yeux qui les avoient surpris ;

Et l'amour qui dompta ce Monarque indomptable

Sur le Trône de l'Univers,
Et qui sçut ranger dans ses fers
L'autre Héros infatigable,
Est encore à nous faire voir
Ou dans l'Histoire, ou dans la Fable,
Aucune Amazone intraitable,

Ou de cœur sur lequel il n'eût eu de pouvoir.
Vous seule avez bravé cette extrême puissance,

Et votre injuste résistance

A fait une fois voir dans l'Empire amoureux,
Qu'Amour pouvoit trouver un cœur toujours rebelle,

Toujours insensible à ses feux ;

Qu'il pouvoit comme en moi trouver un cœur fidelle,

Toujours constant, & toujours malheureux.

Si pour parler des peines qu'il endure

Il met le votre sur les rangs,

Sçachez que rarement un Esclave murmure

Sans parler mal de ses Tyrans :

Un cœur parle toujours par rapport à quelqu'autre.

C'est-là son plus cher entretien,
Et je dois bien blâmer ce qui se passe au vô-
tre,

Pour vous faire sçavoir ce qui se passe au mien.

Mais c'est assez parler de mon cœur plein de
flâme ;

Il est tems de passer aux nouvelles de l'ame :

Dans son amoureuse langueur,
Brûlant du même feu qui consume mon cœur ,

Elle prétend, cette immortelle,

Par un dessein aussi tendre que beau,
De porter les rayons d'une flâme si belle

Dans la longue nuit du tombeau ,

Et de rendre immortel mon amour avec elle.

De mon esprit j'en pourrois dire autant ;
Et sans quelques avis venus du jugement ,

Qui m'exhortent de n'en rien croire ,

Il pourroit prétendre à la gloire
D'éterniser ici vos appas & mes fers,

Et pour la douceur de mes Vers

Placer votre beau nom au Temple de Mémoi-
re.

Mais votre gloire, Iris, ne peut jamais finir,
Et l'esprit que du Ciel vous eûtes en parta-
ge,

Aura lui seul cet avantage

De vous faire connoître aux siècles à venir.

Ainsi

Ainsi le mien ne doit prétendre
 Qu'à vous divertir quelquefois ,
 Je n'ai rien qu'une foible voix
 Qu'Amour ne me prêta que pour me faire entendre ;
 Sans lui j'eusse pensé qu'Apollon & ses Sœurs
 N'étoient que de vaines chimères ,
 Et je n'implore leurs faveurs
 Que pour en obtenir à mon cœur de plus chères.
 Si d'un plus haut dessein mon esprit eût fait choix ,
 Que j'eusse eu de la force autant que de courage ,
 Pour LOUIS le plus grand des Rois ,
 J'aurois entrepris quelque Ouvrage :
 Mais qui peut dignement parler de ses exploits :
 De son cœur intrépide au milieu des alarmes ;
 Du monde entier qui cherche à vivre sous ses loix ,
 Ou des cœurs enflâmez qui lui rendent les armes ;
 Je ne vais point chercher au pied du double Mont ,
 D'un pas audacieux sur les bords d'Hypocrene
 L'inutile laurier qui couronne le front
 Des Auteurs à féconde veine,
 Ecrivant sans orgueil , aussi-bien que sans peine ,

J'ai toujours trouvé plus charmant
 Le plaisir de l'Amour que celui de la gloire ,
 Et je cherche bien moins , en contant mon tour-
 ment ,
 De me faire admirer , que de me faire croire.

Après avoir parlé de l'ame , de l'esprit ,
 Il faut de la raison dire quelque nouvelle ;

Mais je n'ai garde , parlant d'elle ,
 De conter que fort peu de tout ce qu'elle dit.
 La mienne qui prétend être solide & grave ,
 Fondant ma passion sur ses raisonnemens ,
 Soutient qu'en souveraine , & non pas en es-
 clave ,

Elle a sçu consentir à mes cruels tourmens :
 Elle se flatte encor qu'elle n'est point vaincuë ,
 Et pense que l'Amour n'auroit pû l'enflâmer
 S'il ne l'eût plûtôt convaincuë
 Qu'Iris étant aimable , il la falloit aimer.

Mais que dirai-je enfin de ma triste mémoire ?
 Elle n'a rien de doux pour vous entretenir :

Si j'avois à me souvenir

De quelque amoureuse victoire ,
 Ou que j'eusse touché votre insensible cœur ,
 Ce triste souvenir eût fait tout mon bonheur ,
 Mon silence , toute ma gloire.

Cependant il est tems de finir ce discours :
 On lit avec chagrin une longue Gazette ,

Mais

DE PIÈCES GALANTES. 55
Mais quelle datte , Iris , faudra-t-il que j'y
mette ,

Souffrant & les nuits & les jours ?
Quel tems puis-je marquer , Ingrate ?
On ne sçauroit mettre de datte
A des maux que l'on sent toujours.

VII. ELEGIE.

LE Printems rappelloit les amoureux dé-
sirs,
Et brilloit dans son char poussé par les Zéphirs,
Suivi d'un doux concert , & couronné de roses,
Il exhaloit dans l'air les parfums qu'il com-
pose :
Et toute la Nature en un riche appareil,
Languissoit doucement dans les bras du som-
meil,
Quand la Bergere Iris , en rêvant à sa peine ,
D'une mourante voix près les bords de la Seine ,
Exprima par ses maux le feu qui l'animoit ,
Et qu'elle sentoit mieux qu'elle ne l'exprimoit.
Noires filles des nuits , douces & cheres om-
bres ,
Je cherche un sûr azile en vos retraites som-
bres ,
Couvrez bien mon ennui de votre obscurité ,

La douleur que je sens redoute la clarté ;
 Et si je vous fais part de mes peines secrettes,
 C'est parcequ'on sçait bien que vous êtes dis-
 crètes.

Ecoutez donc mon mal , & plaignez mon tour-
 ment.

Je le veux consulter avec vous seulement.
 Une douce surprise , un désordre agréable ,
 Par une émotion qui n'est point exprimable ,
 Allume un feu secret dans le fond de mon
 cœur ,

Qui le touche & l'agite , & s'en rend le vain-
 queur.

C'est-là que triomphant de mon ame asservie ,
 Il unit sa chaleur à celle de ma vie ,
 Et que par un accès qui m'est délicieux ,
 Il produit la langueur qui paroît dans mes
 yeux :

Mais parmi ce torrent de tourment & de flâme ,
 Je ne sçai quoi de doux se coule dans mon
 ame ;

Je trouve tant d'appas dans mon propre mal-
 heur ,

Que je ne puis juger si c'est jöye ou douleur :
 Hélas ! je n'en sçai rien ; toutefois il me semble
 Que ce pourroit bien être & l'un & l'autre en-
 semble :

Et tout ce que j'en sçai ; c'est que j'ai vû Tiris ;
 Qu'avant

Qu'avant que de le voir , j'avois moins de soucis ,

Et que depuis ce jour j'ai toujours eu dans l'ame ,

La peine , la douleur , la tristesse & la flâme.

Rien ne me divertit , je ne dors point la nuit ;

J'aime la solitude , & le monde me nuit ;

Je ne sçaurois penser qu'aux peines que j'endure ,

Je prens même plaisir d'irriter ma blessure ;

J'entretiens des pensers que je devois bannir ;

Je pousse des sanglots que je veux retenir :

Lorsque l'on parle à moi , je ne sçaurois rien dire :

Je rêve , je languis , je pleure , je soupire ,

Au seul nom de Tirsis je change de couleur ,

Quand il est près de moi j'ai bien moins de douleur ,

Si-tôt qu'il est parti je ne suis plus la même :

D'où vient ce changement , n'est-ce point que je l'aime ?

Ce Dieu que je fuyois , a-t'il surpris mes sens ?

Et si ce n'est Amour , qu'est-ce donc que je sens ?

Voilà tous les tourmens qu'on souffre en son empire ,

Je le connoissois bien , mais je n'osois le dire ;

Et mon cœur qui sentoit ce beau feu s'élever.

Vouloit bien le souffrir , & non pas l'avouer.

Il feignoit d'ignorer le mal qui le possède,
 De-peur d'être obligé d'y chercher du remede;
 Il faisoit un secret du nom de son Vainqueur,
 De crainte d'alarmer la honte & la pudeur.
 Enfin ce malheureux qui n'osoit pas se rendre,
 S'entendoit avec lui pour s'y laisser surprendre:
 Mais si par un excès dont il fut prévenu,
 Il en eut de la honte après l'avoir connu,
 Aujourd'hui qu'il connoît tout ce qu'il a de
 charmes,

Il trouve de la gloire à lui rendre les armes.
 Sanglots entrecoupez, soupirs mourans & dour,
 Ennuis, transports, langueurs, je m'abandonne
 à vous;

En vain j'ai combattu votre pouvoir extrême,
 Puisque vous me forcez de confesser que j'aime,
 Oüi, ma bouche après vous, va le dire à son
 tour,
 J'aime, & ce que je sens ne peut être qu'a-
 mour.

Ne vous étonnez pas, ombres tristes & vaines,
 Si j'ose découvrir le sujet de mes peines:
 Si vous voyiez Tirfis, sans doute il vous plai-
 roit,

Et malgré vos froideurs il vous enflammeroit:
 Amour est dans ses yeux, il est dans son lan-
 gage,

Il aime, il fait aimer, se peut-il davantage?

Il ne forma jamais que des desseins heureux ,
 Ah ! l'on m'avoit bien dit qu'il étoit dangereux.
 L'honneur de nos hameaux , la divine Climene,
 Au soir que nos troupeaux païssoient parmi la
 plaine,

Voyant qu'il m'abordoit , me vint dire tout
 bas :

Si vous craignez d'aimer , ah ! ne l'écoutez
 pas :

Son adresse en cet art n'eut jamais de pareille ,
 Il sçait comme on attire une ame par l'oreille ;
 Fuyez , fuyez , Bergere , un si mortel hazard.
 Je ne sçaurois , lui dis-je , il est un peu trop
 tard.

Hélas ! il étoit vrai , mes forces me laisserent ,
 Et tous les traits d'Amour ensemble me blesse-
 rent ;

Un agréable trouble , une douce langueur ,
 Surprit en même - tems & mes sens & mon
 cœur :

Au lieu de repousser cette atteinte imprévûë ;
 De lui-même il s'ouvrit au poison qui le tuë.
 Chere & parfaite Amie , ah ! si ton amitié
 En prévoyant mes maux , en eut quelque pi-
 tié ,

Tu devois me donner un avis charitable ,
 Avant que j'eusse vû cet objet redoutable.
 O toi ! dont les Amans n'eurent jamais de
 paix

Et qui donne souvent ce que tu n'eus jamais,
 Pour punir ta malice, orgueilleuse Climene,
 Puisses-tu quelque jour sentir la même peine.

M. la C. de la Suze.

R E L A T I O N
 D'U N E R E V U E
 D E S T R O U P E S
 D E L' A M O U R.

A L'Ami le plus généreux
 Que le Ciel ait jamais sçu faire,
 Au seul homme toujours sincère,
 Et toujours méritant d'être à jamais heureux ;
 Au Sujet des Sujets le plus parfait modèle,
 Dont l'excès du travail produit l'excès du zèle :
 A ces titres fameux, nul n'ignore son nom :
 Un homme pour son Roi toujours infatigable,
 Et que seul on peut dire un ami véritable,
 Ne peut être que vous, ô merveilleux Picon !

C'est donc à vous que j'adresse cette
 petite relation : elle n'est ni de quelque
 victoire nouvellement obtenuë, ni de quel-
 ques-uns de ces incidens mémorables, qui
 rem-

DE PIÈCES GALANTES. 61
remplissent les Histoires. Si elle étoit de
cette espece, elle auroit été sçüe de vous,
avant que d'être sçüe de moi; & c'est pour
vous délasser des grandes idées, plutôt que
pour vous y entretenir, que je mets la main
à la plume.

Il faut pour la veine héroïque,
Certaine fureur poétique,
Fort redoutable pour mon cœur;
J'eus de tout tems la Satyre en horreur,
• Et je ne me crois pas trop bonne politique.
Enfin ce n'est pas de ce jour
Qu'on sçait que ma jeune mufette
A l'Ame galante & coquette,
Et ne peut chanter que l'Amour.

Je vais donc vous faire une Relation
amoureuse. Vos amis vous doivent une
prise de plaisanterie, pour vous purger
des occupations trop sérieuses; & dussai-
je être criminel de Leze-Majesté envers
votre cabinet, je vous arracherai le Re-
gistre des mains pour un moment.



REVUE

REVUE DES COEURS

qui sont au service d'Iris.

SANS doute que ce titre vous paroît surprenant. Vous croyez peut-être que pour faire une revûë, il faut être le plus grand Roi du monde, avoir les plus belles Troupes qui ayent jamais été, leur inspirer l'art de réjouir la vûë des Dames dans une plaine, comme satisferoit l'ardeur Martiale d'un Chef dans un champ de bataille.

Comme le grand LOUIS, un bel œil est un
Roi,

Qui range les mortels sous son obéissance :

Aux plus grands Conquérans il peut donner la
Loi,

Et même tous les Rois redoutent sa puissance.

Ne soyez donc pas scandalisé de ce que la jeune Iris ose faire une revûë aussi-bien que notre Monarque.

Comme Ovide le dit, tout Amant est soldat ;

Et si cette maxime est cruë,

La

La belle Iris a pû , sans attentat ,
Faire passer ses Troupes en revûe.

Il y avoit long-tems que cette aimable personne étoit accablée de la foule des cœurs qui venoient lui offrir leurs services ; elle en voyoit de tous sentimens & de toute maniere ; & leur nombre empêchant qu'elle pût les examiner avec exactitude , elle ne se déterminoit au choix d'aucun , & demouroit enveloppée dans un cahos de soupirs , que l'Amour entreprit de démêler ; car l'incertitude de cette Belle étoit périlleuse pour lui. Quelquefois l'indifférence & la légereté se glissent dans un cœur sous le masque de l'irrésolution ; & pour en éviter les conséquences ,

Dans une nuit calme & profonde ,
Car le jour est souvent ennemi des Amans ,
L'Amour dépêche en tous les lieux du monde
Cent desirs enflâmez , cent doux empresse-
mens ,
Commandez par l'impatience
Que tous d'un tendre zele épris ,
En moins de rien menent auprès d'Iris
Tous les cœurs amoureux de son obéissan-
ce.

Elle étoit alors dans une grande plaine,
qu'on appelle *la plaine des revûes amou-
reuses*

reuses, autrement des *longues réflexions*; & comme je l'avois accompagnée à cette promenade nocturne, je fus un fidèle témoin de tout ce qui s'y passa. Je vis donc que l'Amour réduisoit toute cette multitude de cœurs par escadrons & par compagnies, & les ayant mis dans un ordre, que lui seul pouvoit leur donner à la clarté de son flambeau, il les fit passer devant Iris, en cette maniere.

Premierement, marcha d'abord à la sourdine, sans Billets doux, ni sans Vers galans, qui sont les tambours & les fifres de l'Amour, un Régiment d'Infanterie fort peu nombreux; mais de cœurs de bons services, armez de tendresse à toute épreuve. On l'appelle,

Le Régiment de la longue Connoissance.

Iris est fort jeune, & fort belle,
 Le tems effraye ses appas,
 Au Régiment la Dame fut cruelle,
 Et sur son nom ne le regarda pas.

Ensuite marchoit un autre Régiment d'Infanterie comme le premier, & armé de grands & solides services. Ces cœurs sont admirables; mais il ne sont pas récompensez

sez de leur mérite. Les longs travaux qui sont souvent la fortune des autres cœurs, causent presque toujours la ruine de ceux-ci; leur valeur épouvante leurs Chefs, ils craignent de leur devoir trop, s'il faut les récompenser suivant leurs actions; & cela fait qu'on les licencie, lorsqu'ils devraient être les plus considérés. C'est.

Le Régiment de la Reconnoissance.

Ces cœurs seroient pour moi des cœurs remplis d'appas :

Mais (& le sexe le pardonne)

Souvent à si belle personne

On voit des sentimens ingrats.

Aussi me parut-il que l'Amour ne fait pas grand fond sur ce Régiment; & je lui conseille de se jeter dans le parti de l'estime, si on continuë à le traiter comme on fait dans les troupes de l'Amour. Mais à propos d'Infanterie, je ne veux pas oublier une Compagnie dont vous n'avez pas encore ouï parler; c'est la Compagnie des cœurs paresseux. Elle est composée de cœurs réformez, qui servent de mortes-payes dans quelques-unes des Places de l'Amour, & leur titre ayant donné de
la

la curiosité à la belle Iris , elle demanda
au Négligent qui les commande , ce que
l'Amour pouvoit faire des cœurs de leur
espece.

Nous sommes , lui dit - il , d'un admirable
usage

Pour les tranquilles cœurs qui craignent le
fouci ,

La querelle est pour nous un tourment effroya-
ble ,

Et pour en éviter le mal insupportable ,

Tout ce qu'on veut de nous , nous le voulons
aussi :

La peine de changer nous rend toujours fidé-
les ,

Et nous craignons si fort tous les jaloux tra-
vaux ,

Que par une bonté commode à quelques Bel-
les.

Nous sommes les amis de nos propres Rivaux ;
Ce n'est pas raffiner sur la délicatesse ;

Mais nous sommes aussi sinceres & discrets ,

Et fort bons serviteurs , à l'empressement près ;

Et sans trop nous vanter , malgré notre paresse ,

Dans les coups de partie & les vrais incidens

Nous servons mieux l'amour que des gens plus
ardens.

Peut-

Peut-être êtes-vous en peine de sçavoir comment des cœurs peuvent parler si intelligiblement ; mais vous ne sçavez pas que dans la plaine où cette revuë se faisoit , il y a des échos qui rendent en paroles toutes les pensées des cœurs amoureux. J'entendis fort distinctement ce Portrait ; & quoiqu'il soit bizarre , je ne laissois pas d'y trouver quelques charme : mais pour la jeune Iris , il lui parut effroyable , & détournant ses yeux avec horreur , elle les attacha sur un Régiment que la faveur , plutôt que le mérite , a élevé jusqu'à la tête des troupes de l'amour ; on le nomme

Le Régiment des Cœurs galans.

Par le mépris qu'Iris avoit fait des longues connoissances , vous jugez bien que ce dernier Régiment lui plut au dernier point. Et en effet , c'est le plus magnifique & le plus brillant des troupes de l'Amour. Il est orgueilleux de cent victoires mémorables , accoutumé à prendre d'assaut tout ce qu'il attaque ; mais sujet à perdre bientôt les conquêtes : il est composé de tant de compagnies , qu'il seroit difficile de les nommer toutes :

Cœurs coquets , cœurs volages,
Cœurs fanfarons , cœurs indiscrets,

Enfin

Enfin je n'aurois jamais fait , si je vou-
lois vous en faire le dénombrement ; il
suffit de vous dire que la jeune Iris en fut
ébloüie :

Car un Galant a des charmes puissans
Pour surprendre une jeune Dame :
Il occupe d'abord le passage des sens ,
Et ravage par-là tous les dehors d'une ame.
Mais pour peu qu'on s'oppose à ses efforts pres-
sans ,
A ces simples dehors on borne sa victoire ,
Et souvent toute son ardeur
Ne lui produit que la fragile gloire
De Brûler les Fauxbourgs d'un cœur.

Ce fut ainsi que la jeune Iris en fut trai-
tée ; elle fut réduite au péril de préférer
un cœur galant à tous les autres cœurs
du monde. Un autre Régiment vint la
tirer de ce danger ; ce fut

Le Régiment d'Amour parfait.

Ce sont des cœurs d'élite , commandez
par le véritable Amant , qui est un vieux
Capitaine fort expérimenté , & infatiga-
ble dans les travaux des longues avantu-
res. Ce Chef ravit Iris par sa bonne mi-
ne , & lui adressant la parole avec une
certaine fierté que donne une bonne
conscience : De

Depuis mes plus tendres années,
Belle Iris, lui dit ce grand cœur,
Par un arrêt des destinées

Je suis partout l'Amour comme on suit un Vainqueur :

Je l'ai servi sur mer, je l'ai servi sur terre ;
Soit dans la paix, soit dans la guerre,
J'ai toujours soutenu ses Loix,

Et j'ai porté si loin son auguste puissance,
Que vous êtes, Iris, la seule récompense
Dont il peut payer mes exploits.

Des ruses des Galans tâchez de vous défendre,
Par leur charmes trompeurs ils veulent vous
surprendre :

Mais l'Amour vous dira qu'un cœur de bonne
foi,

Honnête, fidèle & tendre,
Ne peut se trouver qu'en moi.

L'Amour confirma ce que le véritable
Amant avoit avancé, & acheva de déter-
miner Iris de le prendre pour son cœur
de service.

C'est par cette Moralité que je prétens
vous rendre au sérieux dont je vous avois
arraché ; & c'est pour obtenir le pardon
de cette liberté, que je vous supplie de
vous souvenir que je suis plus que tout le
monde ensemble,

MONSIEUR

VIII.

V I I I . E L E G I E .

S U R U N E A B S E N C E .

F A U T - I L donc me résoudre à m'éloigner des
lieux,

Où je puis tous les jours adorer vos beaux
yeux ,

Où je les rends témoins de mon cruel martyre ,

Où des maux qu'ils me font devant eux je
souponne ?

Je sonde sur ce point mon cœur à tout mo-
ment ;

Mais je tire de lui des soupirs seulement ;

C'est tout ce que répond cet esclave fidèle ,

Dont même vos mépris entretiennent le zèle.

Voilà comme il s'explique & comme il me
repart ,

Quand je le veux résoudre à ce triste départ.

Donc inutilement le devoir m'y convie ;

Je ne sçaurois quitter mon aimable Silvie.

Raison , tous vos efforts sont ici superflus ,

Vous avez beau parler , je ne vous entends
plus :

M'avez-vous dit qu'elle est si parfaite & si belle ,

Pour

DE PIÈCES GALANTES. 71

Pour m'ordonner après que je m'éloigne d'elle ?

Et m'avez-vous appris qu'il n'est rien ici-bas
Qu'on doive comparer à ses moindres appas ;
Que comme sa beauté, sa grace est admirable ;
Enfin, m'avez-vous dit combien elle est aimable,

Pour n'être pas d'accord qu'on doit assez aimer
Celle que vous disiez qui me devoit charmer ;
Pour m'opposer les loix de ce devoir bizarre ,
Qui veut que je la perde, ou que je m'en sépare ,

Et qui pour m'enlever hors d'un si beau séjour ,
Est sans cesse en querelle avecque mon amour ?
Mais hélas ! le destin est de l'intelligence,
Il faudra bien subir sa fatale ordonnance.
Des plus heureux Amans il a troublé la paix ,
Et ses ordres enfin ne se rompent jamais.
Je vais donc vous quitter , adorable Silvie ,
Et traîner loin de vous une mourante vie :
Tous ces divins appas qu'étale le Printems ,
Ne pourront adoucir l'aigreur de mes tourmens ;

Toutes ces riches fleurs que la nouvelle Flore ,
En ce tems amoureux au matin fait éclore ,
Dont je verrai briller les merveilleux appas ,
Absent de vos beaux yeux , ne me toucheront pas.

Rien

Rien ne pourra flatter la rigueur de mes peines ;
 On me verra pensif sur le bord des fontaines
 Accroître de mes pleurs leurs humides tré-
 fors ;

On me verra chercher les solitaires bords
 Des ruisseaux , égarez dans les bois les plus
 sombres ,

Pour plaindre mes ennuis dessous leurs tristes
 ombres.

Mais n'appréhendez pas qu'en me plaignant
 ainsi ,

Aux Nymphes de ces bois j'apprenne mon
 souci ;

Que mes cuisans regrets , leurs découvrant ma
 flâme ,

Trahissent malgré moi les secrets de mon
 ame.

Jamais on ne sçaura mon mal par ce moyen.

J'en parlerai si bas , qu'Echo n'en sçaura rien :

Et ce n'est pas encore une petite gêne ,

Que de souffrir beaucoup & de cacher sa peine.

Mais outre tous les maux dont je suis tour-
 menté ,

D'un autre plus cruel mon cœur est agité ;

Un monstre sans pitié qu'on nomme Jaloufie ,

De funestes soupçons trouble ma fantaisie ,

Je crains que mes Rîvaux n'aillent adroite-
 ment

Blâmer

Blâmer auprès de vous ce prompt éloignement.
 Oïi, je les vois déjà vous tenir ce langage,
 Que le jeune Tirsis est un esprit volage,
 Qu'il n'est rien de si fort qui puisse l'arrêter,
 Qu'un autre feroit mort avant que vous quitter;
 Que les loix du devoir n'ont que de foibles ar-
 mes,
 Quand on est retenu par de si puissans charmes;
 Que l'Amour, quoiqu'enfant, est assez résolu,
 Et qu'il régne toujours d'un pouvoir absolu;
 Que son empire va jusqu'à la tyrannie,
 Que chez lui la raison doit passer pour manie,
 Et qu'il se rend enfin plus difficilement
 Aux règles du devoir quand il fait son tourment.
 Vous sçavez à quel point la haine peut atteindre,
 Et par-là vous voyez si j'ai beaucoup à craindre:
 Si de tant d'ennemis on me voit combattu,
 Un absent est bien foible, & bien-tôt abbattu.
 Mais cessez, mes frayeurs, vous offensez *Silvie*,
 Elle n'écoute pas les discours de l'envie,
 Elle ne reçoit point de fausse impression,
 Et ne peut ignorer quelle est ma passion.
 Généreuse vertu dont mon ame est charmée,
 Aimable vérité que j'ai toujours aimée,
 Prenez bien mon parti contre mes envieux;
 Lorsqu'ils m'accuseront, défendez-moi contr'eux,
 Confondez de leur voix l'insolence importune,
 Je vous laisse le soin de ma bonne fortune;

Assurez tous les jours ce miracle des Cieux,
 Qu'amour est dans mon ame ainsi que dans ses
 yeux,
 Et qu'autant qu'elle passe en attraits les plus
 belles,
 Je surpasse en amour les cœurs les plus fideles.
 Ne voulez - vous pas bien , objet rare & char-
 mant ,
 Que je laisse en ses mains le soin de votre
 Amant ?

Cet appui près de vous relève mon courage :
 Mais qui pourra me suivre en ce triste voyage ?
 Qui me consolera de ne vous plus revoir ?
 Hélas ! s'il vous plaisoit d'ordonner à l'espoir ,
 Qu'en cet éloignement sa vertu me console ,
 Il ne vous coûteroit qu'une seule parole ,
 Ou pour vous l'épargner, un regard gracieux ,
 Il entend assez bien le langage des yeux.
 De grace expliquez - vous, il est tems de me
 dire
 Si vous avez dessein qu'il vive ou qu'il expire ;
 Car si vous ordonnez qu'il ne me suive pas ,
 Il faut en même tems me résoudre au trépas :
 Vous aurez même soin , si vous voulez qu'il
 meure ,
 Je n'ai pas le pouvoir de le survivre une heure.

MAXIMES D'AMOUR.

POUR LES FEMMES.

Aimez ; mais d'un amour couvert,
Qui ne soit jamais sans mystère,
Ce n'est pas l'amour qui vous perd.
C'est la manière de le faire.

POUR LES HOMMES.

Si vous voulez rendre sensible
L'objet dont vous êtes charmé,
Pourvû que dans le cœur il n'ait rien d'imprimé
La recette en est infaillible,
Aimez, & vous serez aimé.



Silvandre dans l'incertitude
Quelle il aimeroit mieux, la coquette ou la
prude ;
Et ne pouvant enfin se résoudre à choisir,
Me demanda quelle victoire
Seroit plus selon mon désir ?
Voulez-vous, lui dis-je, me croire ?
La prude donne plus de gloire,
La coquette plus de plaisir.



L'hyperbole plaît aux Amans ,
 Tout est siècle pour eux , ou bien tout est mo-
 ment ,
 Et jamais au milieu leur calcul ne demeure ;
 Ils vont tous dans l'extrémité ,
 Ils disent que leur bien ne dure qu'un quart-
 d'heure ,
 Et leur mal une éternité.



Quand vous aimez passablement ,
 On vous accuse de folie.
 Quand vous aimez infiniment ,
 Iris, on en parle autrement ,
 Le seul excès vous justifie.



Pour être une Maîtresse aimable ,
 Il faut que votre flâme augmente nuit & jour ;
 Et l'excès ailleurs condamnable ,
 Est la mesure raisonnable ,
 Que l'on doit donner à l'amour.



Vous me dites que votre feu,
 Est assez grand , belle Climene ,
 Vous ignorez donc , inhumaine ,
 Qu'en Amour assez est trop peu ;
 Cependant la chose est certaine :
 Et si sur ce chapitre on croit les mieux senez ,
 Quand

Quand on n'aime pas trop, on n'aime pas assez.



Une Maitresse à son Amant,
Encore que quelques-uns en parlent autrement,
Doit de tous ses secrets un entier sacrifice,

Et lorsqu'un de ses amis sçait
Qu'elle a découvert son secret,
Il faut qu'il se fasse justice,
Quand on se donne, il doit juger
Qu'on n'a plus rien à ménager.



Amant qui prenez mes leçons,
Ne vous donnez jamais ni crainte ni soupçons,
On n'aime pas long-tems alors qu'on se défie :
Mais si l'un de vous deux vous sembloit moins
aimer,
Quittez-le plutôt-là que par la jalousie
Vouloir le renflâmer.



S'il arrive dans vos absences
Des sujets d'éclaircissement,
Amans, faites vos diligences
A vous éclaircir promptement :
Mais si vous n'osez pas librement vous écrire,
Jusqu'à votre retour, il faut là tout laisser,
Plutôt que de ne pas tout dire,
Et par-là vous embarrasser.



Alors qu'un commerce amoureux
Finit enfin avec rudesse,
Si l'Amant du tems de ses feux,
A fait des dons à sa Maîtresse,
Il ne doit rien redemander,
Ni la Maîtresse rien garder.



L'Amant qui quitte sans raison,
Doit le secret à sa Maîtresse,
Elle aussi lui doit du poison:
Mais si c'est elle qui le laisse,
Il peut tout dire & tout montrer,
En un mot la deshonor.



C'est vouloir, pour parler en langue un peu com-
mune,
Prendre la Lune avec les dents,
Que de vouloir en même-tems
Faire l'amour & la fortune.



C'est tout ce que l'amour peut faire,
De durer pour Iris quand il est bien conduit;
Mais bien que quelques-uns nous disent le con-
traire,
Qui le partage, le détruit.



L'incer-

L'incertitude est le plus grand des maux :
 Quand vous aurez sur votre affaire
 Un éclaircissement à faire,
 Jusqu'à ce qu'il soit fait, n'ayez point de repos



Encor qu'il soit presque impossible,
 D'être d'un même objet toujours fort amoureux ;
 Il faut pourtant pour être heureux,
 Alors que l'on devient sensible,
 Il faut, & c'est un grand secours,
 Croire qu'on aimera toujours.



Quand un Rival vous presse,
 Et vous fait trop de mal,
 C'est contre une Maîtresse
 Qu'il faut être brutal,
 Et non contre un Rival.



Pour moi je veux en ma Maîtresse
 La dernière délicatesse,
 Je suis sur ce sujet de l'avis de César ;
 Et ce n'est pas assez, Tircis, à mon égard,
 Qu'elle soit bien moriginée,
 Je ne veux pas encor qu'elle soit soupçonnée.



Il faut qu'une Maîtresse honnête

Ait pour être selon mon cœur,
De l'emportement tête-à-tête,
Partout ailleurs de la pudeur :
Que les apparences soient belles,
Car on ne juge que par elles.



Qui me vendra la dernière faveur,
N'aura jamais mon cœur :
Mais après avoir eu des faveurs de Carite,
Par la force de mon mérite,
Si cette belle avoit besoin
Ou de mon bien, ou de ma vie,
Je n'aurois pas de plus grand soin
Que de contenter son envie :

Les Amans sur le bien sont comme les Chartreux,
Tout doit être commun entr'eux.



Quand de m'écrire je vous presse
Qu'Amour en ma faveur vous retient sous ses
Loix,
Vous me dites avec rudesse,
Que vous m'avez dit mille fois,
Tout ce que dit une Maîtresse
Que l'Amour a mise aux abois.
Mais ne sçavez-vous pas, Comtesse,
Que dans les billets doux on trouve une ten-
dresse
Qu'on ne trouve point dans la voix.



Vous

Vous devez à votre conduite
 Des soins qui me sont superflus,
 Quand on dit que j'aime Carite,
 Je vous guéris l'esprit en ne la voyant plus.
 Mais quand le monde dit que vous aimez Ti-
 mante,
 Vous me montrez en vain que vous êtes inno-
 cente,
 Si le monde n'en voit autant,
 Je ne puis pas être content.



Tant que sans être aimez nous ne sommes qu'A-
 mans,
 C'est à nous à souffrir mille & mille tour-
 mens :

Mais après que notre Maîtresse
 A pris pour nous de la tendresse,
 Tous les soins doivent être égaux:
 De même que les biens on partage les maux.



Je suis surpris, je le confesse,
 Alors que je vois un Amant
 S'appliquer aussi fortement
 A ses cheveux qu'à sa Maîtresse,
 Et les aimer également :
 On est bien ridicule alors qu'on se propose
 D'avoir le jeu, l'amour & la guerre en l'esprit,
 Je sçai bien qu'en aimant il faut faire autre
 chose,

Mais tout (horsmis l'Amour) par maniere
d'acquit.



A son Amant accorder la requête ,
Est une chose fort honnête ;
Mais pour augmenter son plaisir ,
Il faut souvent le prévenir :
Car je soutiens devant toute la terre ,
Que l'on ne se fait point valoir
En amour non-plus qu'à la guerre ,
Quand on ne fait que son devoir.



Alors que vous vous parlerez ,
Dans tous ce que vous vous direz ,
Amans, pas un mot de rudesse ,
Ni dans votre ton, point d'aigreur :
L'Amour subsiste par tendresse ,
L'Amour s'entretient par douceur.



Si vous voulez, Iris, que votre affaire dure ,
Ne vous relâchez point dans la prospérité ,
Et pour amuser la Nature
Qui se plait à la nouveauté ,
Recommencez vos soins jusques aux bagatelles :
En Amour (c'est la vérité)
Les recommencemens valent choses nouvelles.



L'Amour ne perd rien de ses droits ,

DE PIÈCES GALANTES. 83

On lui doit aux adieux des soupirs & des larmes :

Et quand deux Amans quelquefois
Se font , en se quittant , déguisé leurs alarmes ,
Ils tirent , redoublant les mortels déplaisirs ,
Un tribut plus amer de pleurs & de soupirs.



Je ne dis pas , Iris , qu'un Amant délicat ,
Rompe avec sa Maîtresse , & même avec éclat ,

Lorsque pour son Rival l'infidèle soupire ;
Cela s'en va sans dire :

Mais si sans fondement tout le monde en médit ,
Encor que son Amant connoisse
L'injustice de ce faux bruit ,
Il sent que sa délicatesse
Le force à quitter sa Maîtresse.



Je ne veux pas , Amans , que sans cesse on sou-
pire ;

Mais lorsqu'un grand amour a bien surpris un
cœur ,

L'air brusque lui déplaît , & les éclats de rire ,
Et son véritable air est celui de langueur.



Tous les tempéramens sont propres à l'amour :
Mais à la vérité les uns plus que les autres ,
Amans pleins de langueurs , ne changez pas les
vôtres ,

Avec les gens de feu , vous perdrez au retour :
De ceux - ci la chaleur a plus de violence ,
Mais d'ordinaire ils ont moins de persévérance :

Et quand ils aimeroient aussi fidèlement ,
Toujours font - ils l'amour moins agréablement :

Si - bien qu'ils tâcheront de changer leur nature ,
Et prendre afin de plaire en de certains momens ,
De la langueur au moins le ton & la figure ,
Alors que tête-à-tête ils feront les Amans.



Une honnête Maîtresse , & qui tâche de plaire ,
Est sur toute chose sincère ,
Elle craint plus lorsqu'elle ment
D'être soi-même sa partie ,
Que de déplaire à son Amant ,
S'il la prenoit en menterie.



Qui ment à ce qu'il aime , est fort mal à son aise ,
S'il n'a point à l'honneur encor tourné le dos ,
Les vrais Amans qui font choses mal - à - propos ,
Sont fort sujets à la foudre ,
Aussi-bien que les vrais dévots.



Une

Une honnête Maîtresse aime la vérité,
Et prend toujours plaisir à la sincérité.
Mais si pour s'excuser auprès de ce qu'elle
aime,

Elle parle une fois moins véritablement,

Elle craint plus en ce moment
Ce qu'elle se dit à soi-même,
Que ce que lui dit son Amant.



Je suis contre ce sentiment,
Qu'on ne voit point de sage Amant :
On peut fort bien alors qu'on aime,
Avoir encor de la raison ;

Mais alors qu'en tous lieux & qu'en toute
faison

La prudence est extrême,
L'amour n'est pas de même.



La longue absence en Amour ne vaut rien,
Mais si tu veux que ton feu s'éternise,

Il faut se voir, & quitter par reprise :
Un peu d'absence fait grand bien.



L'amour égale sous sa Loi
La Bergere avecque le Roi ;
Si-tôt qu'il en fait sa Maîtresse,
Si-tôt qu'il se peut engager,
La Bergere devient Princesse,
Ou le Prince devient Berger.



Il faut voir souvent sa Maîtresse
 Loin des témoins , hors de la presse ;
 Mais en Public fort rarement.
 Et voici mon raisonnement :
 Si sa flâme a trop de lumière ,
 Le mari la voit , ou la mere ,
 Et ce malheur peut être grand.
 Si son air est indifférend ,
 On croit toujourn qu'en cette Belle
 L'indifférence est naturelle.



Je consentirois qu'une Dame ,
 Dont le cœur seroit plein d'amour ,
 Fît des avances de sa flâme ,
 Pourvû qu'elle eût jusqu'à ce jour
 Été fiere à toute la Cour ;
 Mais je la tiendrois pour infâme ,
 Si d'autres gens avoient déjà touché son ame.



Alors que tu viens voir Caliste ,
 Tu lui parois toujourn content :
 Cependant il est tout constant ,
 Que qui dit amoureux , dit triste.
 Prends donc un air plus sérieux ,
 Fais voir ton amour dans tes yeux ;
 Car tant que l'on te verra rire ;
 On ne croira jamais que tu désire.



Vous voulez qu'on vous trouve belle ,
 Cependant vous êtes cruelle ,

On

On ne sçauroit vous enflâmer :
 Je ne vous crois pas trop sincere ;
 Car enfin lorsqu'on veut plaire ,
 C'est signe que l'on veut aimer.



Si vous voulez rompre vos chaînes ;
 D'abord avecque votre Amant ,
 Vous le pouvez fort aisément ,
 Sans souffrir, ni donner de peines.
 Mais si vous seule avez dessein ,
 Par dépit, ou par lassitude ,
 De vous tirer l'amour du sein ,
 Iris, il vous faut de l'étude ;
 Faites naître quelque embarras ,
 Changez-vous, de-peur d'un fracas ,
 En diseuse de patenôtres :
 Mais surtout qu'il ne pense pas
 Que vous l'abandonniez pour d'autres.



Iris, les honnêtes Maîtresses
 Traitent d'un plus grand sérieux
 Ceux qui leur ont offert des vœux ,
 Que ceux qui n'ont point eu pour elles de ten-
 dresses ,
 Car des civilitez pour les indifférens ,
 Sont des faveurs pour les Amans.



Alors qu'un Amant vous écrit ,
 Dont vous méprisez la conquête ,
 Vous croyez être fort honnête ,

De lui mander que ce qu'il dit ,
 Ne fait que vous rompre la tête :
 Apprenez que c'est une erreur ,
 Et qu'en de telles conjonctures ,
 Iris , c'est faire une faveur
 Que de répondre des injures.



Je craindrois fort une Maîtresse ,
 Dont la fausse délicatesse ,
 Et le cœur trop rempli d'amour ,
 Me tourmenteroient nuit & jour ;
 C'est un grand bourreau de la vie
 Que l'excès de la jalousie :
 Mais je tiens qu'on seroit encor plus tour-
 menté
 De l'extrême tranquillité.



Chacun aime à sa guise ,
 Adorable Belise.

L'un veut aimer , mais chastement ,
 L'autre sans s'attacher veut de l'emportement ;
 Tous ces gens-là prennent l'amour à gauche.
 Et lui donnent un méchant tour ;
 Il ne faut pas aimer pour la seule débauche ,
 Belise , il faut mêler la débauche à l'amour.



Si vous voulez nos cœurs jusqu'à l'éternité ,
 Et ne trouver jamais la fin de nos tendresses ,
 Faites-vous bien valoir par la difficulté ;

Car

DE PIÈCES GALANTES. 89

Car ce qui fait durer nos feux pour nos Maîtresses,
C'est la peine & le tems qu'elles nous ont couté.



Amans qui n'avez pas de charmes,
Alors qu'il vous faut exprimer,
Si vous voulez vous faire aimer,
Apprenez à verser des larmes :
Qui pleure quand il faut des pleurs,
En amour est maître des cœurs.



Lorsque deux vrais Amans se sont trouvez ai-
mables,
Rien de leur passion ne les peut affranchir,
Devenir laids, Iris, devenir misérables,
Tout cela ne fait que blanchir.



Soit en amour, ou bien en mariage,
Alors que l'on s'est rapproché,
Après quelque petit voyage,
Le Cœur n'en est pas plus touché,
Mais les sens le sont davantage.



Lorsqu'un Amant au bout de quelques tems
Revoit l'objet qui rend ses vœux contens,
Je vous apprens, Iris, mais qu'il ne vous dé-
plaîse,
Qu'il n'a pas dans le cœur de plus fortes
amours,

Mais

Mais qu'il est mille fois plus aise,
Que s'il le voyoit tous les jours.

J A L O U S I E.

LA nuit pâle & mourante, en ses espaces
sombres,

Alloit s'évanouïr avec toutes ses ombres,

L'Aurore dans son char, d'un teint jeune &
vermeil,

Préparoit d'un beau jour le pompeux appa-
reil,

Et la riche Nature en merveilles féconde,

Étaoit ses trésors aux yeux de tout le monde,

Quand Tirsis enflâmé de colere & d'amour,

Ne pouvant plus souffrir la lumiere du jour,

Ni l'indigne mépris de l'ingrate qu'il aime,

Ses yeux pleins de dépit, & le visage blê-
me,

Du funeste récit de ses ennuis secrets,

Fait plaindre nos vallons, & gémir nos
forêts.

O Dieu ! s'écria-t'il, quoi ! le Ciel & la Terre
Viennent-ils de concert me déclarer la guerre ?

Ce bel Astre du jour, d'un visage riant,

Peint de nouveaux rayons les rives d'Orient ;

Déjà l'or & l'asur du haut de ces montagnes,

Emaillent

Emaillent à longs traits ces fertiles campagnes.

Là ces chantres des airs , à l'ombre des ormaux ,

Accordent leurs accens au murmure des eaux ;
Là ces troupeaux errans bondissent dans ces plaines ,

Le Zéphir amoureux nage sur ces fontaines ,
Les roses , les jasmins naissent en mille lieux ,
Et l'Univers enfin brille de tous ses yeux :
Et moi seul cependant , insensible à ces charmes ,

Je ne voi que l'horreur de mes tristes alarmes :

Ces plaines , ces troupeaux , ces Zéphirs & ces fleurs ,

Réveillent mon dépit & mes vives douleurs ;
Je songe qu'au milieu de toutes ces délices ,
Au mépris de mes feux & de tous mes services ,

Mon indigne Rival peut-être en ce moment ,
Etale aux yeux d'Iris sa joye & mon tourment.

Je songe que peut-être au fond de ma tristesse ,
Il triomphe en secret de toute ma tendresse ;
Qu'entre les bras d'Iris , en ce funeste jour ,
Il satisfait sa gloire & non pas son amour.

Non,

Non, son cœur n'eut jamais que de fausses atteintes ;

Ses larmes, ses soupirs ne furent que des feintes.

L'ingrate cependant facile à ses desirs,

Confond ses feints regrets, & mes justes soupirs,

Et d'un perfide Amant me faisant la victime,

Méprise ma constance, & respecte son crime.

En vain sur son orgueil j'ai rassuré ma foi,

Ah ! je n'ai que trop vû qu'il n'étoit que pour moi :

Oüi, j'ai connu qu'un cœur à l'amour insensible,

Au faux éclat du bien n'étoit pas invincible,

Et qu'un Hymen orné d'un charme si puissant,

Rend la vertu coupable, & le crime innocent.

C'est peut-être aujourd'hui la fatale journée,

Que se doit accomplir cet injuste hymennée :

A ce triste penser je sens mon cœur gémir,

Mon esprit se confondre, & tout mon corps frémir ;

Je ne sçai plus que dire, & ne sçai plus que faire,

Ma raison interdite à soi-même contraire,

DE PIÈCES GALANTES. 93

Se trouvant sur mes sens sans force & sans
pouvoir ,

Me laisse à la merci de tout mon desespoir.

Justes Dieux ! qui voyez les peines que j'en-
dure ,

Vous pouvez voir qu'Iris récompense un par-
jure.

Hélas ! si c'est ma mort que demandent les
Cieux ,

Je ne demande plus que mourir à ses yeux ;

C'est-là le triste honneur où mon amour as-
pire ,

Et mourir est enfin tout ce que je désire.

Grands Dieux ! pour moi seul vous êtes sans
bonté ,

Sauvez-moi pour le moins par une cruauté ;

Et puisque rien n'a pû fléchir cette inhumaine ,

Faites que dans mon sang elle soule sa haine.

Peut-être , ah ! quel peut-être ! en puis-je encor
douter ?

De quel espoir trompeur veux-je encor me
flatter ?

Assez & trop long-tems une fausse espérance ,

A trahi mon amour , & trompe ma constance ;

Assez & trop long-tems ses injustes rigueurs

Ont payé de mépris mes trop justes langueurs :

Ah ! je ne sçai que trop que cette ame
cruelle ,

Jouïra

Jouïra sans pitié de ma douleur mortelle ,
Et me verra pour elle expirer constamment ,
Sans daigner m'honorer d'un soupir seulement.

En vain le matelot mille desseins concerté ,
Quand les flots mutinez ont résolu sa perte.
En vain un pauvre Amant pense arriver au
port

Quand sa belle inhumaine a résolu sa mort.
Trop perfides pensers qui déchirez mon ame ,
Vous qui d'un lent poison venez nourrir ma
flâme,
Pouvez - vous bien encore me flatter de gué-
rir ?

Traîtres , retirez-vous , & laissez-moi mourir.

Impitoyable mort , dont les traits secourables
Finissent tous les maux de tous les misé-
rables,

Toy de qui la fatale & injuste inimitié
Fait bien souvent d'un meurtre un œuvre de
pitié,
Viens par un coup fameux signaler ta puis-
sance,

Et terminer ma vie avecque ma souffrance.
Arrache à mon Rival le trop cruel honneur ,
De se voir à mes yeux maître de mon bon-
heur ,

Et

Et si l'injuste Iris nous doit être ravie,
 Avant que de la perdre, au moins perdons
 la vie.

M. la C. de la Suze.

I X. E L E G I E.

C R U E L persécuteur de la Terre & des Cieux,
 Qui paroïs aux humains le plus méchant
 des Dieux,
 Amour de qui les traits se glissent dans les
 ames,
 Y causant du desordre, & des feux & des flâ-
 mes,
 Falloit-il que tes coups tombassent tous sur moi ?
 Et voit-on un démon plus injuste que toi ?
 Aux pieds de tes Autels j'ai passé mes années ;
 Tes seules volontez ont fait mes destinées,
 Je t'ai servi sans cesse, & de tous les Amans,
 J'étois le plus soumis à tes commandemens,
 J'ai chanté ton pouvoir sur la terre & sur
 l'Onde,
 J'ai conté des douceurs à la moitié du monde,
 Et si l'on m'en eût crû, tout ce qui voit le
 jour,
 Fût venu se soumettre à l'empire d'amour.

Demandes-

Demandes - le , cruel , aux Nymphes de la
Seine ,

A la belle Caliste , à la jeune Climene ?

Toutes deux te voyant exalté dans mes Vers ,

T'ont rendu redoutable à tout cet Univers :

Cependant , inhumain , après tant de services ,

Pour me récompenser tu n'as que des suppli-
ces ,

Et ton ingratitude est venuë à ce point ,

Que voulant te parler , tu ne m'écoutes point.

Pour exercer sur moi ta plus noire malice ,

Tu m'as faite admirer les charmes de Florice ,

Et dès que leur pouvoir m'a soumis à sa loi ,

Ingrat , tu l'as renduë aussi sourde que toi.

Florice à qui le Ciel prodigua sans mesure

Les plus rares trésors que cache la nature ,

M'a toujours fait connoître adorant ses appas ,

Que ses yeux font un mal qu'elle n'entendoit
pas ;

Aux plus tendres soupirs elle paroît cruelle ,

Les rochers les plus durs y répondent plus
qu'elle ,

Et dès lors qu'à ses pieds j'implore son secours ,

L'inhumaine me quitte , & change de dis-
cours.

En vain pour la toucher je fais une peinture

De l'amour qui se voit en toute la nature ;

En vain pour la fléchir je lui dis chaque jour ,

Florice , on ne voit rien de si doux que l'amour :

Elle

Elle se divertit, elle ne fait que rire
Des douceurs que je pense, ou que je lui veux
dire :

Si l'amour est si doux, dit-elle en se moquant,
Pourquoi m'avez-vous dit que vous enduriez
tant ?

Je ne puis lui répondre, & ma langueur ex-
trême,

Fait bien voir que je souffre en montrant que
je l'aime ;

Et que tous ces plaisirs dont je peins la dou-
ceur,

Se trouvent dans ma bouche & non pas dans mon
cœur.

Hélas ! il est bien vrai qu'en l'amoureux em-
pire,

La plus grande douceur est un cruel martyre.

Et que tous ces appas qui nous charment si
fort,

Font naître des langueurs qui nous donnent la
mort.

Depuis le jour que j'aime, à peine je respire,

Si je veux respirer, il faut que je soupire,

Et depuis que je fers mes ingrates amours,

J'ai trouvé le secret de mourir tous les jours :

Le repos que la nuit laisse au plus misérable,

Ne vient jamais flatter le tourment qui m'at-
table,

Et le Dieu du sommeil, ennemi de l'amour,

S'accorde avec lui pour me fuir à son tour ;
 Ce Démon inquiet , ou par ruse ou par rage ,
 Vient me donner la mort , & m'en ôte l'ima-
 ge ;

Tout ce que je connois parle de mon trépas ,
 Il n'est que le sommeil qui ne m'en parle pas :
 Lorsque le Dieu du jour quitte le sein de l'on-
 de ,

Pour apporter la joye & la lumiere au monde ,
 Ma tristesse m'éloigne & du monde & du bruit ,
 Et laisse dans mon ame une éternelle nuit ;
 Les rochers & les bois témoins de mon sup-
 plice ,

Sont ceux que j'entretiens des rigueurs de Flo-
 rice ,

Et je leur dis cent fois que je serois heureux ,
 De pouvoir devenir insensible comme eux.

Je rêve solitaire , & dans un lieu sauvage
 Je pense voir Florice & trouver son image :

Quoique rien ne ressemble à ses divins appas ,
 Je crois les voir partout , & je ne les vois pas :
 Là , comme si mes yeux découvroient ce que
 j'aime ,

Je me plains de Florice à son image même ;
 Et par mille soupirs qui sortent de mon cœur ,
 Je lui dis mon amour , & lui peins ma douleur :
 Ingrate , dis-je alors , inhumaine Florice ,
 Pourquoi me traitez-vous avec tant d'injustice ?
 Le bel Astre du jour ne voit rien parmi nous ,

De

De plus soumis que moi , de plus cruel que
vous :

Je vous aime , Florice , & le Dieu d'amour
même

Ne sçauroit pas aimer au point que je vous
aime ;

Imitez pour le moins les tigres & les ours ,

Qui se laissent dompter aux plus petits Amours.

Des plus fiers animaux le naturel sauvage

S'adoucit aux plaisirs où l'amour les engage ;

Tous parlent de l'amour & s'en laissent char-
mer ,

Vous seul êtes farouche , & refusez d'aimer.

Quand de l'Astre du jour les premiers traits éclatent ,

Les oiseaux éveillez s'entr'aiment & se flat-
tent ;

Ils se cherchent l'un l'autre , & leurs gazouil-
lemens

Sont les témoins publics de leurs contente-
mens.

Les plus hideux poissons dans le fond des abî-
mes ,

Des ardeurs des amours deviennent les victimes ;

Et cet aimable enfant qui commande en tous
lieux ,

Charme les animaux , les hommes & les Dieux :

Ces Dieux que vous servez , ces maîtres du ton-
nerre ,

Abandonnent le Ciel , pour aimer sur la terre ;
Et les Divinitez de tous les Elémens ,
Affectent pour tout bien la gloire d'être Amans.
Pensez-vous faire mieux que tous tant que nous
sommes ,
Mieux que les animaux , & les Dieux & les hom-
mes ?
Et si tous de l'amour recherchent les appas ,
Serez-vous inflexible , & n'aimerez-vous pas ?
Pour moi de qui l'amour est le souverain maî-
tre ,
Je veux aimer toujours , ou je veux cesser d'é-
tre ;
Mais puisque de l'amour je dois sentir les
coups ,
Ce ne sera jamais pour d'autre que pour vous :
Fussiez-vous plus ingrate & plus inexorable ,
Fussiez - vous plus cruelle , & moi plus miséra-
ble :
Je bénirai les maux qui me feront mourir ;
Car les braves Amans se plaisent à souffrir.
Mon amour est si beau que rien ne le seconde ,
Je méprise pour vous la fortune & le monde ,
Et je ne veux des biens qu'on cherche tant d'a-
voir ,
Que ceux de vous aimer , vous servir & vous
voir.
Voilà , cruel amour , une image fidèle

Du mal que fait Florice , & que je sens pour elle ?

Mais quoi ! de tous les maux que causent ses appas ,

Florice est innocente , elle n'y consent pas ,

C'est toi seul qui les fais ; & ton humeur cruelle ,

Pour accabler nos cœurs te retient auprès d'elle :

Je te vis dans ses yeux dès la première fois ,

Comme un cruel Tyran qui fait suivre ses loix ,

Je ne résistai point à leur plus douce amorce ,

Me voulant dégager , tu me vainquis par force ;

Tu me suivis partout , & tu vins te placer

Au milieu de mon cœur qui vouloit te chasser.

Mais , trop ingrat amour , que servent mes reproches ?

J'amolirois plutôt & la bronze & les roches ,

Je puis me rendre heureux sans tous ces vains propos :

Car qui cherche la mort , peut trouver le repos.

C'est ainsi que Lisandre en des lieux solitaires ,

N'accusoit que l'amour de ses longues misères ,

Et que demi-mourant il nommoit tour-à-tour ,

Et l'ingrate Florice & le cruel amour ,

Quand ce Dieu , dont les cœurs ne se peuvent défendre ,

Apparut à l'instant où soupiroit Lifandre ;
Et brillant de ces traits qui percent les hu-
mains ,

S'approcha près de lui & lui tendit les mains ;
Il n'avoit plus alors ces fiertés redoutables ,
Par qui Florice a fait tant de cœurs miséra-
bles :

Il paroissoit rempli de ces divins appas ,
Qui font qu'on sent l'amour , mais qu'on ne le
fuit pas.

Lifandre en fut surpris , & soupirant encore ,
Eût pris le Dieu d'amour pour celle qu'il ado-
re ;

Mais le regardant bien , il consulta son cœur ,
Et trouva que Florice avoit plus de rigueur.

A ce ressouvenir ses soupirs redoublèrent ,
Son ame fut troublée , & ses larmes coulerent ,
Quand l'amour l'embrassant , & touché de ses
pleurs ,

Tâcha , par ses discours , d'appaiser ses dou-
leurs :

Console-toi , dit-il , & cesse de te plaindre
De ce feu violent que je ne puis éteindre ,
Ne m'en accuse plus , ne m'en fais point l'au-
teur ,

Et du mal que tu sens , ne t'en prens qu'à ton
cœur :

Le malheureux qu'il est , quoique je l'avertisse
De ne se joüer pas aux beaux yeux de Florice ,

S'en

S'en approcha toujours , & sans y résister ,
 Il fit si bien enfin , qu'il ne put la quitter.
 Si lors dans ces beaux yeux je parus redouta-
 ble ,

C'étoit de ton malheur le signe inévitable :
 Il devoit pour ton bien l'avoir mieux entendu ,
 Non pas à ses beaux yeux courir comme un
 perdu.

Quand il n'en fut plus tems , il chercha sa fran-
 chise ,

Mais Florice a des yeux qui retiennent leur
 prise :

Après l'avoir cent fois vainement entrepris ,
 Plus il se rebella , plus il se trouva pris.
 C'est un mal sans remède . & je n'y puis rien
 faire ,

Lorsque j'en veux parler , Florice me fait taire ,
 Et mes discours sur elle ont si peu de crédit ,
 Qu'autant vaudroit pour toi que je n'eusse rien
 dit ;

Je ne puis pour moi-même obtenir quelque
 grace ,

Dès que j'ouvre la bouche , elle fuit & me
 chasse ;

Et m'estime si peu , qu'en tous lieux qu'elle soit ,
 L'insensible me donne au premier qu'elle voit :

J'ai voulu m'en fâcher , & j'ai tout fait contre
 elle ,

J'ai lancé tous mes traits dessus son cœur re-
 belle ;

Mais ils se font rompus , ainsi que sur les eaux
 Se brisent aux rochers les fragiles vaisseaux :
 Heureux encore, après avoir perdu mes armes,
 D'en trouver dans ses yeux , d'où naissent tant
 de charmes ;

Si lors pour mon malheur elle eût été sans
 yeux ,

J'abandonnois la terre & revolois aux Cieux.

Mais enfin , cher Lisandre, achève sans mur-
 mure

D'accoutûmer ton cœur aux tourmens qu'il en-
 dure ;

Quand un cœur est touché, qu'il se laisse en-
 flâmer,

S'il ne sçait pas souffrir, il ne sçait pas ai-
 mer :

Souffre, espere & poursuit, le tems change les
 choses ;

Quand l'hyver est passé, l'on voit naître les ro-
 ses :

Tes maux te donneront peut être un meilleu-
 fort ;

Il est des mauvais vents qui conduisent au
 port.

Lors il quitte Lisandre, & d'une aîle étenduë

Disparoît à ses yeux , emporté sur la nuë ;

Et loin de soulager cet Amant malheureux ,

Laisse tomber sur lui des chaînes & des feux.

Ah ! dit Lisandre alors , que servent tes paroles ;

Tu

Tu m'accables, cruel, lorsque tu me consoles :
Comme dois-je esperer de voir finir mes maux,
Si tes propres douceurs m'en donnent de nou-
veaux ?

Au moins, cruel amour, va conter mon sup-
plice,

A celle qui me tuë, à l'ingrate Florice.

Il voulut la nommer une seconde fois,

Mais les soupirs mortels étoufferent sa voix.

M. la C. de la Suze.

LE BUSC.

GALANTERIE.

QU'IL est heureux de tous côtez,
Ce bois léger que vous portez,
Et que son office admirable
Devroit paroître désirable
Au galans les plus fortunez
Qu'amour ait jamais couronnez !
Ce bois touche par privilege
Un double petit mont de neige,
Qui par un joli mouvement
Se souleve fort mollement,
Et puis mollement se rabaisse,
Allant & revenant sans cesse
D'un air charmant & gracieux,

E. v

Comme

Comme s'il s'approchoit des yeux
 Pour ses beautez faire connoître,
 Et puis doucement disparoître,
 Afin d'allumer le désir
 Par un petit goût d'un plaisir
 Qui finit si-tôt qu'il commence,
 Puisqu'à peine on a la licence
 De considerer un moment
 Les graces de ce mouvement.
 D'ailleurs, de ce bois sans mérite
 La fortune est-elle petite,
 Quand à la main vous le tenez,
 Et qu'avec lui vous badinez ?
 Car la beauté la plus divine
 Avec son busc souvent badine,
 Et le badinage a des goûts
 Tout-à-fait ravissans & doux :
 Alors n'est-il pas vrai qu'il touche
 Votre belle petite bouche,
 Votre front, vos boucles, vos yeux,
 Et qu'il passe sur de beaux lieux,
 Tous couverts de neige entassée
 Qui n'a jamais été pressée ?
 L'autre bout qui regarde en-bas
 Couvre certains lieux pleins d'appas,
 Que l'on peut mieux penser que dire,
 Et qu'il faut joliment décrire.
 Un beau vallon. . . vous rougissez,
 Et vos yeux sont embarrassés :

Hé bien, la Belle, il se faut taire,
 Aussi-bien c'est un grand mystere
 De figurer ces lieux charmans,
 Sans en sçavoir les agrémens,
 Si-non par simple conjecture.
 J'en quitterai donc la peinture,
 Belle, il suffit pour cette fois,
 Que d'un petit morceau de bois
 On vous montre la destinée
 Trop heureuse & trop fortunée,
 Et que vous jugiez qu'un Amant
 La goûteroit autrement ;
 Mais pour vous le montrer, la Belle,
 Vous n'en ferez pas moins cruelle,
 Et ce bois dont on est jaloux
 Pour le voir mieux traité que nous,
 Aura des biens sans les attendre,
 A quoi nous n'oserions prétendre.

*Ces Vers ont été envoyez avec un Soufflet fort
 joli. On suppose que c'est lui qui parle
 à la Dame qui le reçoit.*

AUTREFOIS en Zéphir je voloïis par les
 plaines,
 Et sentoïis les ardeurs des amoureuses peines,
 Maintenant en Soufflet je me vois transformé ;
 Et ne puis plus courir après l'objet aimé.
 Flore pour me punir me changea de la sorte,

Pour un Zéphir d'hiver , j'ai l'haleine assez
forte ,

Et je vous servirai jusqu'au mois des amours ,
Où l'aimable Printems ramene les beaux jours.
Ce fut moi , malheureux ! (oserai-je le dire ?
Ah ! quand j'y pense encor mon triste cœur sou-
pire)

Qui badinant un jour avec de jeunes fleurs ,
Ternis insolemment leurs plus vives couleurs ,
Sans sçavoir que Sapho , votre chere conquête ,
Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
Lors elle s'en plaignit , Flore s'en courrouça ,
Et pour la contenter , me bannit , me chassa ,
M'interdit les Jardins de toute la Nature ,
Et me fit prendre enfin cette triste figure ;
Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous ,
De nul autre Zéphir , je ne serai jaloux.

PELISSON.



MUSIQUE

MUSIQUE,
DE LA GROTTÉ
DE VERSAILLES.

*Une troupe de Bergers qui jouent de divers
Instrumens , viennent dans la Grotte de
Versailles, pour y faire un concert à leur
mode.*

Récit chanté par deux Bergers.

Premier Berger.

AL L O N S, Bergers, entrons dans cet heureux
séjour,

Tout y paroît charmant, L O U I S est de re-
tour :

Il sort des bras de la Victoire,
Et vient assembler à leur tour
Les plaisirs égarez dans ces bois d'alentour.

Second Berger.

Il se plaît en ces lieux à perdre la mémoire.

De la grandeur qui brille dans la Cour :

Cessons de parler de sa gloire,

Il n'est permis ici de parler que d'amour.

L

Le Chœur des Bergers répète les deux premiers Vers.

Chanson chantée par un Berger, & répétée par le Chœur.

Dans ces charmantes retraites ,
 Accordons nos Chalumeaux ,
 Nos pipeaux ,
 Nos mufettes
 Au ramage des oiseaux ,
 Et chantons nos amourettes
 Au doux murmure des eaux.

*Autre Chanson chantée par deux Bergeres ,
 à qui deux flûtes répondent.*

Goûtons bien les plaisirs , Bergere ,
 Le tems ne dure pas toujours ,
 La moisson la plus chere
 Est celle des amours ,
 Elle ne se peut faire
 Qu'au printems de nos jours.

Le Chœur des Bergers répète la Chanson précédente.

Dans ces charmantes retraites , &c.

Dialogue chanté par deux Bergers , à qui deux flûtes répondent.

Premier Berger.

Sortons de ces déserts , détournons-en nos pas.

Second

DE PIÈCES GALANTES. III

Second Berger.

Pourquoi quitter si-tôt ces endroits pleins de charmes ?

Premier Berger.

L'amour est dans ces lieux avec tous ses appas.

Second Berger.

Ah ! qu'il est doux ici de lui rendre les armes,
Où pourrions-nous aller où l'amour ne fût pas ?

Les deux Bergers ensemble.

Voyons tous deux en amour,
Qui de nous sçaura prendre
L'ardeur la plus tendre :
Ne craignons point le tourment
Qu'un cœur amoureux doit attendre,
C'est un mal trop charmant
Pour s'en défendre.

Premier Berger.

Aimons puisqu'il le faut, dans ces heureux dé-
serts.

Second Berger.

L'amour dans ces beaux lieux n'a que d'aimables
chaînes.

Premier Berger.

Il a de quoi payer le repos que je perds,

Second

Second Berger.

Il n'est pas de plaisirs si charmans que ses
peines ,

La liberté n'a rien de si doux que ses fers.

Ensemble.

Voyons tous deux en amour , &c.

*Autre Chanson chantée par un Berger ,
& répétée par le Chœur.*

Chantez dans ces lieux sauvages ,

Chantez Rossignols heureux ,

Mêlez vos tendres ramages

Parmi nos chants amoureux :

L'amour dans nos chaînes

Flatte nos désirs.

Nous chantons nos peines ,

Chantez vos plaisirs.

*Les Rossignols mêlent leur concert à celui
de plusieurs Instrumens à leur mode , &
les Bergers leur répondent par cette chan-
sonnette.*

Ces oiseaux vivent sans contrainte ,

S'engagent sans crainte ,

Leurs nœuds sont doux :

Tout leur rit , tout cherche à leur plaire ,

Nous devons en être jaloux ,

La raison ne nous sert de guère ,

En

DE PIÈCES GALANTES. 113

En amour ils sont tous
Moins bêtes que nous.

Autre couplet.

Dans leur chant ils disent sans cesse
Que l'amour les blesse
D'aimables coups,
Tout leur rit ; tout cherche à leur plai-
re, &c.

*Autre Chanson chantée par une Bergere ac-
compagnée d'un renouvellement de flûtes
douces.*

Dans ces deserts paisibles,
Rochers, que votre sort est doux !
Vous êtes insensibles,
Trop heureux qui l'est comme vous !

*La même Bergere continuë à se plaindre,
& en élevant sa voix, & la tournant du
côté de l'Echo, l'oblige enfin à lui ré-
pondre.*

La Bergere.

Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureux empire,
Depuis que l'on soupire
Sous l'amoureuse loi :
Hélas ! qui fut jamais plus à plaindre que moi ;

L'Echo.

Moi.

La Bergere.

Hélas !

L'Echo.

L'Echo.

Hélas !

La Bergere.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

L'Echo.

Qui fut jamais plus à plaindre que moi !

La Bergere.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

L'Echo.

Quelle voix vient ici se plaindre ?

La Bergere.

N'en doutons plus , ce sont les Echos d'alentour.

L'Echo.

Ce sont les Echos d'alentour.

La Bergere.

Jusqu'au cœur des Rochers de ce charmant séjour ,

Leur plainte nous apprend que l'amour est à craindre .

L'Echo.

Que l'amour est à craindre.

Le Chœur des Bergers accompagné de tous les Instrumens , du chant des Rossignols , & des répétitions des Echos , acheve de chanter les vers suivans.

Chantons tous en ce jour ,

Reduisons tour-à-tour ,

Que

Que le chant des oiseaux nous seconde,
Que l'Echo nous réponde:
Chantons en ce jour,
Chantons qu'il n'est rien dans le monde
Qui soit insensible à l'amour.

L E T T R E

Aux Filles de Madame.

A VILLIERS-COTRETS.

Pendant que tout le monde est occupé à écrire, je ne puis me résoudre à demeurer inutile, & d'ailleurs j'ai trop d'intérêt à n'être pas absolument oublié de toutes les personnes qui sont à Villiers-Cotrets, pour ne pas prendre avec joye l'occasion qui se présente de les faire souvenir de moi. Mais n'en attendez rien de divertissant; on est trop mélancolique ici pour songer à être agréable, & depuis que Madame est éloignée, ce n'est plus à S. Germain qu'il faut chercher de la joye.

Les plaisirs, les jeux, les Amours,
Et les ris qui marchent toujours,
Sur les pas de votre Princesse,

Resolus.

Résolus , quoiqu'on les en presse ,
 De n'y plus faire de séjour ,
 Que cette incomparable Altesse ,
 En ces lieux ne soit de retour.

Il n'y a pas d'apparence qu'on les fasse changer de résolution , & je suis bien persuadé que nous ne les verrons point devant la fin de la semaine. Vous reviendrez tous de compagnie , & les graces , selon leur coûtume , seront encore de l'équipage de Madame. Je pense même qu'elle nous ramenera le Printems.

Les Zéphirs amoureux dont l'haleine féconde
 Produit le riche émail dont nos champs sont
 parez ,
 Après le long Hyver qui les a resserrez ,
 Attendent son retour pour redonner au monde
 Des jours dont la beauté passera nos desirs ,
 Une saison nouvelle , & de nouveaux plaisirs.

Pour parler en Prose ; car je vous avouë que je suis bien-tôt las de Vers , on s'ennuye extrêmement ici de ce que Madame n'y est point ; & si son absence étoit longue , je ne sçai pas comme l'on feroit pour la supporter. On n'a quasi de divertissement que celui de lui écrire ; & à quelque heure que l'on prenne les Dames , on
 les

les trouve toujours la plume à la main; mais elles sont de bonne foi, & ne font travailler personne pour elles. Tout ce que l'on recevra de leur part, sera sans doute de leur façon. Je pense qu'elles seroient bien-aises qu'on en usât de même avec elles; & qu'elles dispenseroient volontiers les Poètes de la Maison de Monsieur, du soin qu'ils prennent de retourner leurs Chansons. S'ils ne sont pas résolus à demeurer dans l'oïveté, ils peuvent s'adresser aux gens de la même profession qui suivent le Roi; & quoique je sois ici tout seul du métier, je m'offre de bon cœur à leur faire réponse. Quelque peu de commerce que j'aye avec les Muses, j'espère qu'elles ne me refuseront pas leur assistance, & qu'elles ne manqueront point de se rendre auprès de moi, dès qu'elles sçauront que ce que j'écris pourra contribuer de quelque chose au divertissement de Madame.

Pour une occasion si belle
 On verra les neuf Sœurs seconder mes efforts,
 Et le Dieu des beaux Arts poussé de même zèle,
 M'ouvrira ses trésors.

RELATION

RELATION

Du Voyage que la Reine a fait en Flandres.

Puisque vous l'avez ordonné, Mesdames, il faut vous rendre compte de nos aventures depuis notre séparation de Compiègne, jusques à notre retour sur la frontière. Quand vous ne m'auriez pas donné cette commission, je pense que je l'aurois prise de moi-même. On aime naturellement à conter ses proüesses, & les Conquerans ont cela, qu'ils se plaisent à faire eux-mêmes leurs propres commentaires. Nous avons traversé des plaines immenses, nous avons couru des Pays qui à peine sont marquez sur la Carte. Nous sommes entrez dans les Places que les Ennemis venoient de fortifier régulièrement : & cependant notre Campagne n'a duré que dix jours ; & quelque part que nous ayions tourné nos pas, la victoire nous a précédé, le triomphe nous a suivi, & jamais course n'a été plus rapide que celle de nos conquêtes. La Reine a vû suivre
son

son Char par autant d'Esclaves volontaires, que le Roi avoit rencontré d'Ennemis armez : Elle a trouvé de quoi vaincre après lui, elle a forcé le naturel des Flamands, elle en a autant converti qu'elle en a regardé; & notre Cour étant encore plus heureuse que notre armée, elle est venuë à bout de faire aimer une Domination, qui jusques-là n'avoit été en droit que de se faire craindre. Vous sçavez mieux que personne qu'on n'entre jamais dans les cœurs à main armée : ce sont des Places qu'on ne peut prendre que par intelligence ou par enchantement ; & c'est ce que nos Dames ont sçu faire avec tant de succès, qu'elles n'ont fait que s'y présenter pour s'en rendre les Maîtresses. Comme ils ne s'étoient point préparez à cette sorte de Siège, ils n'ont sçu le soutenir longtems, les armes leur sont tombées d'elles-mêmes des mains. Ils ont été bien-aisés de se soumettre à une Souveraineté, dont le titre est encore mieux écrit dans les yeux que dans le manifeste. Jamais Voyage n'a été plus agréable, ni plus politique que celui-ci. Ce n'est pas seulement le témoignage d'une tendresse conjugale, c'est le trait d'une prudence militaire, & je ne sçai qui l'eût plutôt décidé du mari, ou du Capitaine.

Nous

Nous ne comptons pour rien les chaleurs excessives qui nous ont brûlées, une poudre épaisse à ne se pouvoir reconnoître de quatre pas, des haltes éternelles pendant des marches de dix heures, qu'on n'avoit garde de faire à la fraîcheur des soirées; parcequ'en pays ennemi on s'expose plus volontiers aux chaleurs du jour, qu'aux surprises de la nuit : nous ne comptons, dis-je, tout cela pour rien, quand nous songeons que nous avons assuré par-là toutes les conquêtes du Pays-Bas; qu'un si riche patrimoine vaut bien la peine de l'aller prendre; qu'après tout, nous n'avons rien souffert en comparaison du Roi, qui bien-loin de se mettre en carrosse comme nous, fut toujours à cheval à la tête de l'escorte, donnant lui-même tous les ordres, & ne mettant jamais pied à terre qu'à la dinée & à la couchée. Je voudrois que vous l'eussiez vû alors changé en Mars par la poussiere & par la sueur, paré de son hâle, de meilleure mine, & moins fatigué qu'au sortir d'un Bal; brillant, honnête, & communicatif au-delà de ce que vous l'avez jamais vû.

Sa fierté, son feu, son courage,
Que je ne sçai quoi temperoit,
Eclatoient dessus son visage,

On

On l'écoutoit, on l'admiroit,
Pour ne rien dire davantage.

En deux journées nous parvînmes jusqu'à Amiens, où il ne nous arriva point d'autres aventures que celle d'y être arrivés. Nous y fûmes régalez par Mr. l'Evêque, qui a de l'esprit & de la politesse autant qu'il en faut pour un Courtisan. L'honnête-homme en lui a bien effacé le Cordelier, & il n'en a rien retenu, que de n'avoir rien à lui, & d'être bon à plus d'une chose. Monsieur de Bar fit aussi très-bien les honneurs de la Ville. Le soir le Baron de Bole vint donner avis qu'à Doullens tout étoit plein de petite vérole; cela fit changer le dessein d'y passer, en celui d'aller coucher à Mailly.

Mailly, M E S D A M E S, est une espece de Chahuanterie irréguliere, à cour obscure & étranglée, assez forte pour mettre le bestial circonvoin hors d'insulte; mais peu propre à recevoir une aussi bonne Compagnie que la nôtre. Monsieur y joignit la Cour. Tout le monde y étoit tellement entassé, que Madame de Montausier coucha dans un cabinet sur un sac de farine, les filles de la Reine dans un grenier sur un tas de bled, & votre serviteur sur un tas de charbon, dans la vraie fournaise du Maréchal. Ajoûtez à cela une

douzaine d'Horloges de Villages, appellées en vulgaire des Coqs, juchez au chevet de mon lit, qui à la mode de Flandres, carillonnaient jusqu'aux demi quarts d'heures de la nuit. Quel régale, bon Dieu! pour des gens fatiguez, & quel gîte! Il falloit cela pour nous imaginer d'être à la guerre; mais nous devions nous y attendre. Sur le chemin de la gloire les gîtes ne sont pas si bons que chez soi, & ce ne fut jamais en bien reposant que les Héros y sont parvenus.

Je fus ce jour-là au lever de l'Aurore, & j'entendis avec impatience le bienheureux moment qui nous tira de Mailly pour aller à Arras. Leurs Majestez logerent à l'Evêché, qui étoit assez commode. Le Gouverneur mit tout en usage pour régaler la Cour. Il faut rendre honneur à qui il appartient; les Gascons en sçavent plus que les autres gens, & le don de faire valoir les choses, n'a été fait que pour eux. Toutes les ruës étoient tenduës de tapisseries, & jonchées de fleurs avec des festons, qui se croisant à la hauteur du premier étage, formoient une espee de berceau continuel. Aux fenêtrés paroissoient en leurs attours des Dimanches, toutes les belles du païs, qui sans les flatter, ne le sont guères. La plus passable étoit la fille du Médecin de la Ville; mais
on

on ne faisoit que la saluer en passant avec respect , sans s'y amuser davantage :

Elle est jeune, elle est fleurie ,

Elle ne manque point d'appas :

Elle entend assez raillerie ,

Mais son pere ne l'entend pas.

Quoique les chaleurs redoublassent tous les jours , nous ne laissâmes pas de partir pour Douay : il n'y a que quatre heures jusques-là, pour parler aux termes du païs, mais nous en mîmes plus de sept à les faire. La Ville est grande comme Orléans; les ruës droites & larges , les maisons des Particuliers chétives , les édifices publics magnifiques & nombreux. Ce ne sont que Colléges , Réfuges , Couvents & Séminaires. Elle est peu habitée , & ne subsiste que par les pensions d'environ mille Ecoliers qui y font leurs études. Elle est forte par sa situation , qui est dans un païs plat & marécageux , par de bons fossez , & par le Fort Descarpe , dont le canon se croise avec celui de la Ville. La Reine y fut reçue avec de grandes acclamations ; à chaque ruë il se présentoit quelque machine surprenante. On y vit d'abord une Galère équipée de tout son travail , qui voguoit sur le dos de plus d'un Neptune qui la soutenoient. Elle étoit chargée d'Escla-

ves rachetez , que conduisoit un Jésuite habillé en Mathurin. Après venoient plusieurs Chars remplis de jeunes précieuses de campagne , dont les attraits avoient été revus , corrigez & diminuez par la fameuse Université de Douïay. Ces pauvres petites laidronnes s'étoient pourtant ajustées tout de leur mieux. Il n'y en avoit aucune qui n'eût plus de mouches que vous n'en dépensez en un an , & qui n'eût étudié des manières plus tendres & plus gracieuses que vous n'en aurez de votre vie. Vous vous en moquerez peut-être ; mais on ne laisse pas d'être toujours fort obligé aux gens qui ne font rien que pour vous plaire , qui se rendent ridicules à force de bonnes intentions. Croyez-moi , il seroit à souhaiter pour tout le monde , ou qu'elles sçussent plaire comme vous , ou que vous voulussiez plaire comme elles.

Mais la merveille fut un Géant & une Géante , auprès de qui toutes les autres , les grands Cyrus , les grands Pompées , les grands Saucours mêmes , ne sont que des Pygmées. Ces Coloffes vinrent danser aux fenêtres de leurs Majestez , & cela aussi légèrement que s'ils avoient été fabriquez de carton.

La Reine fatiguée de la foule & de la chaleur , commençoit à tourner les yeux du côté de France , quand le tems , à qui elle
sçait

fçait si bien s'accommoder , s'accommodant aussi à elle , fut tout-à-coup rafraîchi par une pluye abondante , qui fut assurément la très-bien-venue. Cela donna le courage à Sa Majesté de pousser jusques à la dernière conquête du Roi. Il y a huit grandes lieues jusques à Tournay , que nous ne pouvions pas faire en quatorze heures ; si bien que Mr. de Turenne qui avoit son Camp sur la route , à deux lieues d'où nous étions , fit résoudre leurs Majestez d'y aller passer la nuit : nous y arrivâmes sur les dix heures du soir. Je ne sçaurois M E S D A M E S , vous représenter combien l'entrée d'un Camp au milieu de la nuit , a quelque chose d'affreux & de divertissant tout ensemble. Cette infinité de feux qu'on allume de toutes parts , ont l'image d'une grande Ville embrasée. Cette horrible confusion de chevaux qui hantissent , d'instrumens guerriers qui sonnent , de gens qui boivent & qui chantent , de diables qui jurent & qui tempêtent , forment une espece d'harmonie enragée , qui vous plaît , & qui vous anime de je ne sçai quelle fureur martiale. Monsieur notre Général reçut leurs Majestez , Monsieur , & toutes les Dames dans une grange , où il leur donna le meilleur repas du monde. Il les servoit à table , & ne paroïsoit pas moins empêché

avec la serviette sur les bras, & des affiés dans la main, qu'Hercule l'étoit avec une quenouille & un fuseau. Les grands hommes ne sont embarrassés que de petites choses, & ils travaillent plus à donner à boire & à filer, qu'à faire des sièges, & à défaire des monstres. On ne se coucha point; le Roi & la Reine se mirent au jeu. Monsieur, qui étoit en grosses bottes, ayant fait venir les violons, donna le Bal aux Dames. Moi je me retirai dans le carosse de notre cher Chancelier, où j'essayai inutilement de dormir; mon sommeil n'étoit pas encore entièrement aguerri, il s'évanouit au son des tambours & trompettes, & je pense que je ferois aussi tôt l'œil auprès de vous, que dans le Camp d'Orchies.

A peine l'Aurore commençoit-elle à blanchir l'horison, que la Diane & le Boute-selle, deux monstres conjurez contre le repos du genre humain, firent marcher l'Armée du côté de Tournay, où l'on arriva sur les dix heures du matin. Pour rendre notre marche plus diligente, le Roi avoit eu la précaution de disposer des Troupes d'espace en espace, & de faire border les bois par l'Infanterie, pour empêcher les partis & les haltes fréquens. On entendit la Messe & le *Te Deum*, en arrivant dans l'Eglise Cathédrale, après quoi on s'alla reposer jusqu'à la nuit.

La

La Ville est à-peu-près grande comme Douai, mais sans comparaison plus riche, plus marchande & plus peuplée. Le Roi logea dans l'Abbaye Saint Martin. Au milieu de la Ville il y a un grand Beffroy, c'est-à-dire, une Tour destinée pour spéculer tous les lieux d'alentour. N'êtes-vous pas bien rafraichies de sçavoir ce que c'est qu'un Beffroy ? Vous n'avez jamais vû la Cour plus grosse, ni plus intriguée qu'elle étoit à Tournay ; chacun étoit bien-aise de renouveler connoissance, & après une longue absence & plusieurs périls essuyez, on étoit ravi de pouvoir jouir ensemble de quelque pauvre petite reprise d'amitié ; mais enfin il fallut se séparer. On fit, ce me semble, assez bien son devoir sur les adieux.

Vous en jugerez par les œuvres :
 J'en vis qui répandoient des pleurs,
 D'autres qui ravalant les leurs,
 N'avalotent que trop de Coulevres.

Le Roi vint conduire la Reine jusqu'à une lieuë & demie. Mademoiselle donna à dîner à toute notre Cour à Orchies. Sa Majesté se louë extrêmement de ses soins & de son assiduité pendant tous ses voyages. On ne peut pas en rendre davantage qu'elle a fait, jusqu'à préférer

la Cour à sa santé, & les eaux de Scarpe à celles de Forges. Nous couchâmes à Douai, & le lendemain nous gagnâmes Arias en pleine sûreté, grace à la sage conduite du Marquis de Cœuvres notre Général. Que la vie des Courtisans est différente d'elle-même ! Du tumulte & de la tempête qui nous a agitez pendant dix jours, nous voila tombez dans une bonnace encore plus effroyable : nous ne pouvons avancer ni reculer, n'avoir communication avec l'Armée, ni avec Paris ; il n'y a point de lieu dont on ne s'accommodât mieux que de celui-ci.

Nous vivons dans la guerre en une paix profonde :

Mais comptons pour beaucoup tout le reste du monde.

X. E L E G I E.

IRIS, tous vos sermens n'étoient donc que des feintes,

Tous ces tendres soupirs dont vous calmez mes plaintes,

N'étoient que des appas jettez adroitement,

Pour mieux m'entretenir dans mon aveuglement :

Mille

Mille fois au milieu de toutes vos caresses
 Mon cœur m'avertissoit que c'étoit des adre-
 ses,

Et des pièges secrets où ma crédulité
 Se laissoit engager par l'infidélité.
 Ainsi pris par vos yeux, ou par mille autres
 choses,

Je prenois le poison caché dessous les roses,
 Et dormant en repos, sans crainte d'aucun
 mal,

Je travaillois moi-même au bonheur d'un
 Rival.

Mais Dieu ! de quel Rival me fait-on la victime
 Iris, méritoit-il que vous fissiez un crime ?

Et qu'oubliant les soins de ma fidèle ardeur,
 Il fût de tout mon bien l'indigne usurpateur ?

Je ne veux point ici vous vanter mes services,
 Vous faire souvenir de tous mes sacrifices ;

Que seule vous faisiez ma joye & mon bon-
 heur,

Que seule vous étiez Maîtresse de mon cœur,
 Que comptant sur la foi de toutes vos paroles,

J'en avois exilé mes premières Idoles,

Et dessus leurs débris élevé des Autels

Qui brûloient plus pour vous que pour les Im-
 mortels :

Mais ne retraçons point ces soins ni ces ten-
 dresses.

Ils vous reprochent trop vos injustes foibles-
ses,

Et je sens que mon cœur malgré tous ces mé-
pris,

Garde encor du respect pour son ingrate Iris ;

Et que prest d'expirer , sa flâme trop fidèle ,

Fait de nouveaux efforts pour cette criminelle.

Ah ! quand il me souvient de ce tems bienheu-
reux ,

Où dans son jeune sein Iris reçut mes feux :

De nos deux volontez , amour n'en faisoit
qu'une ,

Nous voir & nous aimer étoit une fortune ,

Et bornant en nous seuls nos plus ardens dé-
sirs ,

Nous n'allions point ailleurs chercher d'autres
plaisirs :

J'étois de mon Iris la première victoire ,

Ce fut moi le premier qui servis à sa gloire ,

Et qui guidant ses pas au climat des amours ,

D'un chemin inconnu lui montrai les détours.

Aussi me souvient il qu'un jour cette perfide

Me nommoit de son cœur le plus fidèle guide ,

Et me disoit , Tiris , c'est de toi que je tiens

Les secrets de l'amour , & mes premiers
liens :

Mais , las ! où t'enfuis-tu , ma fortune passée ?

Tu ne me semble plus que l'Image effacée

D'ua

D'un sommeil imposteur , & de qui je n'ai
plus

Que l'affreux souvenir des biens que j'ai per-
dus.

Iris , l'ingrate Iris , en prenant d'autres chaînes ,
Change tous mes plaisirs en de cruelles gênes ;
Elle me fait tomber du Thrône dans les fers ,
Du repos aux ennuis , & du Ciel aux enfers ,
Et m'abandonne enfin à la noire pensée
Qui pousse au désespoir une amour offensée.

O Dieux , qui punissez les sermens méprisez ,
Et qui sçavez venger les Amans abusez ,
Si je suis criminel , faites choir sur ma tête ,
De votre ardent courroux la plus rude tem-
pête ;

Mais si je n'ai rien fait digne de courroux ,
Choisissez le coupable , & qu'il sente vos
coups.

Iris , si je pouvois avoir autant de haine
Pour votre esprit leger , qu'il me coûte de
peine ,
J'attirerois sur vous les plus grands châti-
mens

Dont le Ciel sçait punir les parjures Amans :
Mais le seul souvenir de notre intelligence
Ne peut me conseiller qu'une douce ven-
geance ,

Et je ne sçai quel est ce doux solliciteur

Qui parle encor pour vous dans le fond de
mon cœur.

Amour, feroit-ce toi qui n'as pas le courage

D'abandonner les fers de ce dur esclavage ;

Et qui trop enchanté par ce subtil poison

Qu'Iris porte en ses yeux , n'aime que la pri-
son ?

Hélas ! qu'en te flattant j'ai montré de foi-
blesse !

Malheureux , reprends cœur , quitte cette Mai-
tresse ,

Infidèle qu'elle est , & d'un hardi dessein

Tire le trait mortel qui te perce le sein ;

Laisse aller cette Iris , puisqu'elle est si volage ,

Tâche à gagner le port , & voi de son rivage ,

De l'amoureuse Mer & les Vents & les flots ;

Et que rien désormais ne trouble ton repos.

M. la C. de la Suze.

XI. E L E G I E.

O Dieu ! feroit-il vrai que l'amour m'eût
soumise ?

Je crains pour mon repos , je crains pour ma
franchise ,

Et depuis que Daphnis m'a fait voir ses appas ,

Je

Je le cherche en mon cœur, & ne le trouve
pas :

Son esprit, sa douceur, sa mine & son cou-
rage,

Aux cœurs les moins soumis font aimer le ser-
vage,

Et je sens que le mien, s'il est encore à moi,

Ne sera pas long-tems sans vivre sous sa loi.

Quand je ne le vois point, je ne suis pas con-
tente,

Si bien-tôt son retour ne borne mon attente.

Jamais sans me troubler mes yeux ne l'ont pu
voir,

Et son nom seulement suffit pour m'émon-
voir.

Si du moindre danger sa vie est menacée,

Une soudaine peur rend mon ame glacée ;

Le repos m'abandonne & la nuit & le jour,

D'où naîtroient ces effets si j'étois sans amour ?

Il le faut avouer, à quoi sert-il de feindre ?

L'amour n'est plus un mal que mon cœur doive
craindre :

En vain je tâcherois d'éviter sa prison,

Il retient dans ses fers mes sens & ma raison :

Mais sans en murmurer, je souffrirais ses gê-
nes,

Si j'avois le pouvoir de parler de mes chaî-
nes ;

L'implacable pudeur régne sur mes desirs,

Intimide

Intimide ma voix , mes yeux & mes soupirs ,
Ils ont tant de respect pour les loix de leur
Reine ,

Qu'ils n'osent découvrir la cause de ma peine ;
Et quoiqu'ils voudroient bien me pouvoir se-
courir ,

De-peur de lui déplaire , ils me laissent mou-
rir.

Lorsque mon feu s'accroît , cette Reine sévère
Me fait voir dans ses yeux le feu de sa colere ,
Menace mon amour d'un triste événement ,
Si je parle à Daphnis de mon cruel tourment.
Elle me permet bien de répondre à sa flâme ,
Si j'ai tant de bonheur que d'embrazer son
ame ;

D'écouter son discours s'il veut m'entretenir ,
Mais non de m'abaisser jusqu'à le prévenir.
Ainsi pour se venger , Junon impitoyable ,
D'écho Nymphé des bois , fit le sort déplorable ,
Lui ravit le pouvoir d'exprimer ses amours ,
Sans du cruel Narcisse emprunter le secours.
Si ce bel insensible eût aimé cette belle ,
Elle eût redit pour lui ce qu'il eût dit pour elle ;
Et si Daphnis aussi me parle de sa foi ,
Je redirai pour lui ce qu'il dira pour moi :
Mais Dieux ! si par malheur il n'a rien à me
dire ,

Faudra-t'il sans secours endurer mon martyre ?

Faudra-

Faudra-t'il que mes mains me ravissent le
jour ?

Peut-être il m'aimeroit s'il sçavoit mon
amour ;

Peut-être qu'ignorant le sujet de ma peine ,
Loin de me croire Esclave , il me croit inhu-
maine ,

Et que s'il ne craignoit l'excès de ma rigueur ,
J'aurois la liberté du maître de mon cœur ;
Lui découvrant le mal dont je souffre l'atteinte ,
Par sa propre douleur je finirois sa crainte :
Je me rendrois heureuse & le rendrois heu-
reux ,

Et sçachant mon amour il seroit amoureux.

Que dis-je , il le seroit ? Peut-être qu'il soupire ,
Mais il n'ose expliquer son aimable martyre ;
Il se plaint du respect qui cache son ardeur ,
Ainsi que mon amour se plaint de ma pudeur.
Ah ! si c'est le respect qui t'oblige à le faire ,
Ne crains point , cher Daphnis , de me pouvoir
déplaire ;

Tu me rends un honneur qui cause mon tré-
pas ,

Ah ! de grace , Daphnis , ne me respecte pas ,
Tes craintes sont pour moi des craintes homi-
cides ,

Tous les autres Amans ne sont pas si timides ;
Et dire ton amour à qui t'a pû blesser ,

C'est

C'est louer ses appas , & non pas l'offenser.
 Dis un mot seulement je romprai mon silence ,
 Je ne veux pas donner mon cœur à ta constance ;

Dès que tu m'auras dit ton amoureux souci ,
 Je te dirai , Daphnis , hélas ! je t'aime aussi :
 Ah ! si tu veux sçavoir si mon ame est blessée ,
 Donne-moi le moyen de t'ouvrir ma pensée ,
 Ne me refuse pas un signe de ta part ,
 Fais parler un soupir , fais parler un regard.
 Si la chaste pudeur se plaint que je l'offense ,
 Ce soupir , ce regard me servent de défense ,
 Et je puis opposer à sa cruelle loi
 Que je n'ai déclaré mon amour qu'après toi.
 Mais je demande en vain qu'il m'aide à me défendre ,

L'adorable Daphnis ne me sçauroit entendre.
 Que deviendrai-je donc dans l'état où je suis ?
 Pourrai-je dans mon cœur enfermer mes ennuis ?

O Dieux , injustes Dieux ! qu'elle est votre sagesse ?
 Vos loix s'accordent mal avecque ma foiblesse ,

Vous êtes les Auteurs de ma fragilité ,
 Je la reçus de vous avecque la clarté :
 Toutefois vous voulez que je sois la maîtresse
 Du puissant ennemi qui me plaît & me blesse ,

Et

Et que la passion dont je me sens bruler ,
 Me consume le cœur sans en pouvoir parler :
 Vous souffrez que l'Amant qui reçut en par-
 tage ,
 Dès-lors qu'il vit le jour , la force & le courage ,
 Et dont la fermeté peut braver les malheurs ,
 Découvre sans rougir ses secretes douleurs ,
 Et cruels seulement à la fragile Amante ,
 Vous voulez l'immoler au Dieu qui la tour-
 mente ;
 Vous voulez l'obliger à cacher son tourment
 Et préférer la mort à son soulagement ;
 Et si de son amour l'extrême violence
 La contraint à parler malgré votre défense ,
 L'émotion du cœur lui trouble son esprit ,
 Le désordre paroît dans tout ce qu'elle dit ,
 La rougeur de la honte altere son visage ,
 Et ce n'est qu'en tremblant qu'elle dit son ser-
 vage.
 Grands Dieux ! vous la traitez avec trop de ri-
 gueur ,
 Donnez - lui d'autres loix , ou bien un autre
 cœur.
 Mais j'ai beau résister à leurs rudes contrain-
 tes ,
 Et pousser dans les airs tant d'inutiles plaintes ,
 Tout injustes qu'ils sont , il leur faut obéir ,
 Et leur garder la foi jusques à me trahir.
 Malgré tous les efforts de mon amour extrême ,
Je

Je veux bannir de moi la pitié de moi-même ,
Desabuser mon cœur de l'espoir du secours,
Et la triste langueur consumera mes jours.
Mais ni Dieux , ni pudeur , ne me sçauroient
distraindre
D'aimer jusqu'au tombeau l'objet qui ma sçu
plaire.
Je t'aime , cher Daphnis , & t'aimerai tou-
jours ,
Ma vie & mon amour auront un même cours ;
Et si je t'entretiens , sans jamais oser dire
Que mon cœur est soumis aux loix de ton em-
pire ,
Si j'empêche mes yeux de t'en rien reveler ,
Et force mes soupirs à le dissimuler ,
L'étrange changement de mon visage blême
Te fera quelque jour connoître que je t'aime ;
De mon teint abbatu la mortelle pâleur
Te dira mon amour , sans blesser ma pudeur ;
Mon mal me sera doux , & je mourrai con-
tente
Si tu sçais par ma mort que je meurs ton Amante,

M. la C. de la Suze.

XII. ELEGIE.

AH ! qu'il est dangereux quand on a bien
 aimé ,
 De revoir les beaux yeux qui nous avoient char-
 mé,
 Et que dans cet état la forte sympathie
 Rallume promptement une flâme amortie !
 Qu'avec peu de succès notre foible raison
 Nous fait voir les rigueurs d'une ancienne pri-
 son ,
 Et qu'il est doux d'entrer dans une servitude
 Dont nos cœurs avoient fait une longue habi-
 tude !
 Phénice , vous sçavez que ce cœur autrefois
 Malgré votre rigueur fut soumis à vos loix ,
 Qu'en voyant vos beautez je ne pus me dé-
 fendre
 De concevoir pour vous une amitié bien ten-
 dre ;
 Que j'adorai dès-lors tous vos divins appas ,
 Et que votre mépris ne me rebuta pas :
 Je trouvai les moyens de vous faire paroître
 Un feu que votre cœur ne vouloit pas con-
 noître ,
 Et ma Muse discrete en le disant pour moi ,

Par

Par mille doux sermens vous engagea ma foi.
C'est tout ce qu'elle fait ; car votre indiffé-
rence ,

Ne me flatta jamais de la moindre espérance ,
Et je vous vis alors abandonner la Cour ,
Sans avoir seulement approuvé mon amour :
Vous partîtes , Phénice , & laissâtes mon ame
Avec l'impression de sa nouvelle flâme.

L'Hyver a eu depuis par trois fois ses glaçons ,
L'Été s'est couronné de ses blondes moissons ,
Et depuis ce tems-là le grand flambeau du
monde

A trois fois achevé sa course vagabonde ,
Et j'ai toujours senti regner dedans mon cœur
Cette même tendresse , & cette même ardeur.
Il est vrai que ce cœur quelquefois infidèle ,
A porté ses desirs à quelque amour nouvelle ;
Qu'il s'est laissé soumettre à la brune Cloris ,
Que de la blonde Aminte il fut long - tems
épris ,

Et qu'il ne put un jour défendre sa franchise
De la charmante humeur de l'aimable Belise :
Mais , Phénice , l'éclat de toute leur beauté
N'a point entierement soumis ma liberté.
Toujours dedans mon cœur votre puissante
idée ,

Malgré tous leurs appas s'est trop bien conservée ;
Et lorsqu'après avoir surmonté leurs rigueurs ,

J'en

J'en recevois enfin de légères faveurs ,
 Je disois en suivant mon amoureux caprice ,
 Que je serois heureux si c'étoit de Phénice ,
 Et si le bel objet qui captive mon cœur ,
 Avoit la même estime & la même douceur !
 Ainsi toujourns à vous , quoique toujourns vo-
 lage ,
 J'ai toujourns adoré votre divine image ,
 Et malgré tous les maux qu'autrefois j'ai souff-
 ferts ,
 Je reviens à vos pieds reprendre tous mes
 fers ,
 Rendez-les moi , Phénice , avec toutes mes pei-
 nes ,
 Je reviens de bon cœur pour renouïer mes chaî-
 nes ,
 Et pour subir enfin toutes les mêmes loix
 Aufquelles mon esprit fut soumis autrefois .
 Mais puisque mon destin veut bien que je vous
 aime ,
 N'adouçirez - vous point votre rigueur extrê-
 me ?
 Et ne voudrez-vous point que ma bouche aujour-
 d'hui ,
 Vous parle avec respect de mon cruel ennui ?
 Vous n'y consentez point , & toujourns ado-
 rable
 Vous paroïsez pour moi toujourns inexora-
 ble ,

Et

Et si je trouve en vous mon aimable vain-
 queur,
 Je le retrouve armé de toute sa rigueur.
 Et bien, puisqu'il le faut, inhumaine Phénice,
 Je veux vous adorer malgré votre injustice,
 Mes tourmens autrefois me parurent trop
 doux
 Pour ne m'exposer pas à les souffrir pour vous.
 Je veux que mon amour, & soumise & dis-
 crete,
 N'ait que mon seul respect pour fidèle inter-
 prete ;
 Je veux que mes regards & mes tristes sou-
 pirs
 N'osent pas seulement parler de mes desirs ;
 Et quoique je vous trouve également cruelle,
 Je veux être toujours & soumis & fidèle.

M. la C. de la Suze.

X I I I. E L E G I E.

EN vain, charmante Iris, j'oppose ma conf-
 tance
 Aux douleurs que me cause une si longue ab-
 sence :
 En vain à mon secours j'appelle ma vertu,
 Rien

Rien ne peut relever mon courage abbatu ,
 Rien ne peut dissiper l'excès de ma tristesse ;
 Je sens que ma raison à ce coup me délaisse ,
 Je vois bien que mes maux ne guériront ja-
 mais ,
 Et que le sort détruit les projets que je fais.
 J'ai l'esprit inquiet , & l'ame trop peu libre
 Pour voir finir mon mal aux fameux bords du
 Tibre ;
 Je viens grossir son onde avec l'eau de mes
 pleurs ,
 Et son superbe cours entretient mes dou-
 leurs.
 En rêvant aux douceurs de ma gloire passée ,
 Je songe , aimable Iris , que le courroux des
 Dieux
 M'a forcé malgré moi d'abandonner vos
 yeux ;
 J'ai vainement erré sur la terre & sur l'onde ,
 J'ai couru l'Italie, en merveilles féconde ;
 Cette Rome où le luxe étale mille attraits ,
 Où la pompe & l'éclat brillent dans ses Pa-
 lais ,
 Où l'on voit habiter d'amoureuses Déeses ,
 Qui sont de ces beaux lieux les illustres hô-
 tesses.
 Dans cet heureux climat & la Terre & les
 Cieux ,

D'un

D'un charme sans péril me surprirent les
yeux ,

Je me laissai flotter au destin qui m'entraîne :
Mais de quelque côté que ce Tyran me meine ,
Ces somptueux lambris , ces bois délicieux
Ne peuvent plus m'offrir qu'un séjour en-
nuyeux ;

Ni ces Jardins remplis d'éternelle verdure ,
Où l'Art en mille endroits embellit la na-
ture ,

Ni tous ces longs côteaux tout couverts d'O-
rangers ,

Ne rendront point mes fers plus doux , ni plus le-
gers.

Mon cœur ne goûte plus le charme & les dé-
lices ,

Il sent à tout moment redoubler mes suppli-
ces :

Votre agréable image & vos rares beautez ,
Tiennent incessamment tous mes sens enchan-
tez :

Rien ne peut moderer mon tourment, ni mes
peines ,

Ils augmentent au bruit de ces claires fontai-
nes ,

Leur source & leur murmure excitent mes sou-
pirs ,

Mais ils n'éteignent point l'ardeur de mes de-
sirs ;

Et

Et depuis que mon cœur vous a rendu les at-
mes,

Qu'il s'est trouvé soumis au pouvoir de vos
charmes,

Que l'amour m'a rendu sous vos divins ap-
pas,

Tout plaisir m'abandonne où je ne vous vois
pas.

Je brûlerois pour vous quand la troupe im-
mortelle,

Prendroit soin de m'offrir la Nymphé la plus
belle ;

Quand ils lui donneroient tous ces riches tré-
sors

Qui servent à parer & l'esprit & le corps,

Je vous sacrifierois cet objet adorable,

Quand il seroit encor mille fois plus aimable.

Si vous m'aimez , Iris, les Dieux me sont té-
moins ;

Qu'en possédant leur sort , je m'estimerois
moins

Vous pourriez à l'instant dissiper ma tristesse,

Si vous vouliez un peu répondre à ma ten-
dresse.

Si votre jeune cœur se dispoit d'aimer,

Au feu de mes regards il pourroit s'enflâmer :

Il verroit dans le mien votre image tracée ,

Qui par nul autre objet ne peut être effacée.

Vos yeux vous apprennent ma secrète douleur :

Si vous consultiez bien ces miroirs de mon cœur ,

Vous verriez que l'Amour ne lui donna pour armes

Que mes vœux , mes soupirs , mon ardeur & mes larmes ;

Que le soin de vous plaire est son soin le plus doux ,

Et qu'il vous est fidèle , & veut mourir pour vous :

Mais l'eussiez-vous prévu , hélas ! qui l'eût pût croire ,

Que vous fissiez mes maux aussi-bien que ma gloire ,

Et qu'un éloignement contraire à mes desirs ,

Pût changer en tourmens tous mes plus grands plaisirs ?

Le chant des Rossignols , les Zéphirs de ces plaines ,

N'ont jamais pû calmer la moindre de mes peines :

Ces bois , ces prez , ces monts , ces sentiers écartez

N'ont point eu le pouvoir d'effacer vos beautés :

Leur

Leur silence ne sert qu'à rafraîchir l'idée
 Que mon ame a toujours fidèlement gardée.
 Je ne puis vivre heureux ni près , ni loin de
 vous ,
 Et je ne cesse point de ressentir vos coups.
 C'est en vain que la nuit me vient offrir ses
 charmes ,
 Quand je suis devoré de mortelles allarmes ,
 Parmi l'obscurité je ne fais que gémir ,
 Mon ennui me réveille , au-lieu de m'endor-
 mir ;
 Et loin de l'arracher de ma triste memoire ,
 De pouvoir sur moi-même emporter la vic-
 toire ,
 Je ne sçaurois trouver dans ce plaisant séjour ,
 Un azile assez sûr pour éviter l'amour.
 Hélas ! je connus bien , admirant sa puis-
 sance ,
 Que j'emploirois en vain ma foible résis-
 tance.
 Aux lieux où j'attachois mes languissans re-
 gards ,
 Je rencontrois toujourns la pointe de ses dards ;
 Et ce cruel Auteur de ma douleur profonde ,
 Se jouë en rallumant ma flâme sans-seconde :
 Au lieu de soulager mes tourmens rigoureux ,
 Il me vient accabler de chaînes & de feux.
 Assez , & trop long-tems j'ai nourri ma conf-
 rance ,

Assez & trop long-tems une fausse espérance

A trahi mes desseins , puisque votre beauté

A sçu prendre partout ma chere liberté.

Je n'ai pû voir vos yeux sans sentir leurs atteintes ,

Ni les quitter aussi sans vous faire mes plaintes.

Endurez que mes meaux puissent être écourez

Par ces sombres forêts & leur Divinitez :

Et souffrez pour finir mes tristes destinées ,

Qu'au lieu de consumer les nuits & les journées

A regretter les lieux où je fus enchanté ,

J'aille prier vos yeux d'adoucir leur fierté ,

Et de me pardonner , quand mon audace extrême

Vous diroit hardiment , belle Iris , je vous aime.

Laissez pour m'écouter cette injuste pudeur.

Laissez toucher votre ame au tourment de mon cœur.

Laissez-vous attendrir , bannissez cette peste

Fatale à mon repos , à mes vœux si funeste ;

Ou bien vous me verrez , sans force & sans pouvoir ,

Réduit à la merci d'un affreux desespoir.

Si du peu que je vauz votre grand cœur s'irrite ,

Mon feu , divine Iris , me tient lieu de mérite .

L'euffiez-

L'eussiez-vous mille fois de gloire environné,
Apprenez que le mien vaut un cœur cou-
ronné :

Vous connoîtrez le prix des respects où mon
ame

S'abîme en vous parlant de ma brûlante flâme,
Si vous considerez qu'il n'est rien parmi nous
De plus soumis que moi, ni de si fier que vous.

Ce que je vous ai dit au fort de ma misère,
Redouble, belle Iris, une peine si chère :
Je souffrirai les maux que souffrent les Amans,

Sans oser prendre part à leurs ravissemens :

Puisque loia d'appaîser mes secretes allarmes,
Vous méprîsez mes vœux, mes sôupirs & mes
larmes;

Et voyant que tout aime en ce mortel séjour,
Seule vous résîtez aux forces de l'amour.

Quoique ce Dieu puissant qui lance le ton-
nerre,

Ait bien quitté le Ciel pour aimer sur la Terre;
Et qu'on ait vû souvent pour des objets mor-
tels

Les Déeses laisser le soin de leurs Autels :
Leur céleste pouvoir ne les a pû défendre
Des extrêmes transports d'un mouvement si
tendre.

Elles cedoient sans crainte & sans s'examiner,

Ne s'imaginant pas qu'on les pût condamner,
 Comme ces Déitez, vous êtes adorable,
 Comme elles, devenez aux Amans favorable,
 Imitiez pour m'aimer ces exemples puissans;
 Prenez quelque pitié des peines que je sens;
 Chassez cette importune & froide indifférence,
 Pour bannir mon chagrin & mon impatience,
 Et pour rendre mon sort plus heureux & plus
 doux,
 Donnez-vous toute à moi comme je suis à
 vous.

Je fuirai pour jamais ces bois, ces solitudes
 Qui furent les témoins de mes inquiétudes:
 Si vous perdez enfin votre injuste rigueur,
 Je quitterai bien-tôt cette morne langueur:
 Si pour récompenser une âme fidèle,
 Vous daignez approuver mon amour & mon
 zèle;
 Si vous favorisez ma noble passion,
 J'y bornerai ma gloire & mon ambition:
 Si vous me laissez voir dans le mal qui me
 presse,
 Que je puisse espérer tendresse pour tendresse,
 Je vous promets, Iris, que vous verrez en moi
 Un exemple éternel de constance & de foi.

M. la C. de la Suze.

EDIT

EDIT DE L'AMOUR.

L'AMOUR, Maître de l'Univers,
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui verront ces Vers ;
Salut & galante aventure.

Tout le monde connoît assez,
Sans qu'il soit besoin de le dire,
Les abus qui se sont gliffez
En divers lieux de notre Empire.
Nous avons differé cent fois
D'y remedier par nos loix ;
Tantôt persuadez qu'au milieu des alarmes,
Du tumulte & du bruit des armes.
On entendoit peu notre voix ;
Et tantôt occupez à vaincre par nos charmes,
Un Roi le plus puissant des Rois ;
Après qu'un cœur plus grand que la terre n'est
grande,
A fléchi sous notre pouvoir,
Il n'est plus de saison que personne prétende
De ne pas faire son devoir.
Mais parceque, surtout en France,
Comme dans le Climat que nous aimons le
plus,
Et l'ordinaire lieu de notre résidence,

Il nous est important de regler les abus
 Qu'avoit des derniers tems introduit la li-
 cence ;

Après que pendant plusieurs jours
 Nous avons eu sur cette affaire
 L'avis de Venus notre mere,
 Et de nos freres les Amours :
 Enfin dans notre Cour pleniere ,
 Séant avec les Jeux, les Graces & les Ris ,
 Nous avons réglé la maniere
 Dont nous voulons qu'on aime à l'empire des
 Lys.

I.

Celui qu'auront charmé les attraits d'une
 Belle,
 Devra , pour observer quelque forme avec
 elle,
 Faire parler les soins dans les commencemens :
 Mais s'il veut qu'on réponde à son amour ex-
 trême ,

Ils n'en parleront pas long-tems
 Sans qu'il en parle aussi lui-même.

I I.

S'abandonner à la langueur
 Dans une passion naissante ,
 Est un moyen mal propre à s'introduire au
 cœur ,
 La joye est plus insinuante :

C'est

C'est pourquoi nous voulons que les nouveaux-
Amans,

Malgré la règle des Romans,

Prennent désormais cette voye :

Mais lorsque de leurs soins ils verront qu'on
fait cas,

Et pourront se flatter de ne déplaire pas,

Qu'ils fassent succéder la langueur à la joye,

Qu'ils laissent entrevoir quelques chagrins lé-
gers,

Enfin que l'on parle, & qu'on croye

Qu'on ne parle point aux rochers.

I I I.

La Coûtume d'écrire, autrefois établie

Par quelques timides Amans

Qui n'osoient, tête-à-tête, avouer leurs tour-
mens,

Nous voulons désormais qu'elle soit abolie.

Quand d'une vaine peur un Amant alarmé,

N'ose dire en face qu'il aime,

Il trahit son devoir, il se trahit lui-même,

Et n'est pas digne d'être aimé.

I V.

Ce ne sont ni les soins, ni le respect extrême,

Ni les soupirs, ni les pleurs même,

Qui font croire qu'on est Amant ;

Pour bien persuader qu'on aime,

Il ne faut qu'aimer seulement.

V.

Du reste , on ne doit pas s'attendre
 Que nous nous arrêtions à vouloir éclaircir
 Comme il faut déclarer une passion rendre :
 On auroit plus de peine à n'y pas réussir ,
 Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.
 Qu'en ce point donc chacun suive son propre
 sens ;

Affuré par l'Amour lui-même ,
 Qu'il est bien mal aisé de dire que l'on aime ,
 Et de le dire à contre-tems.

V I.

Si l'aveu cependant qu'il fera de sa flâme,
 Fâche ou semble fâcher la Dame,
 Qu'il témoigne en avoir une extrême dou-
 leur ;

Mais qu'en son ame il la modere,
 Comme il doit juger qu'en son cœur
 Elle modere sa colere.

V I I.

C'est n'est pas toutefois qu'il faille que l'Amant
 Ait si peu de chagrin du courroux de la Belle ,
 Qu'il ne soit très-sensible à tout ce qui vient
 d'elle ,

Soit fierté , soit déguisement.
 Se vouloir appliquer à faire une conquête,
 Et garder toute sa froideur,
 C'est avoir bien plutôt un dessein dans la tête,
 Qu'une

Qu'une passion dans le cœur.

V I I I.

Qu'il lui témoigne donc qu'il se fait un sup-
plice

De la moindre froideur, de son moindre caprice,

Qu'il craigne sa colere à l'égal du trépas :

Mais que quelquefois il agisse
Comme s'il ne la craignoit pas.

C'est une maxime éternelle,
Que si jamais il ne fait rien
Pour se mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.

I X.

Mais de tout ce qu'il devra faire,

S'il veut apprendre à bien juger,

Qu'il consulte les yeux qui sçurent l'engager,

C'est dans les yeux de la Bergere

Qu'on connoît l'heure du Berger.

C'est là qu'on peut sçavoir comme il faut qu'on
profite

Des bons momens qu'elle aura :

L'heure en chiffres d'Amour en ses yeux est
écrite,

Et qui sçaura lire, lira.

X.

Que si par son ardeur discrète

On vient à conquérir un cœur,

Et que par une heureuse & dernière défaite

On sçaché en habile vainqueur
 Rendre sa victoire complete,
 Que sans se relâcher de sa premiere ardeur,
 On se fasse toujourns un souverain bonheur
 De la conquête qu'on a faite.
 Un ennemi qu'on a réduit,
 Donne sans doute de la gloire :

Mais en vain on remporte une illustre victoire,
 Si par la négligence on en corrompt le fruit.

X I.

Quelque bien qu'on puisse être avecque la Maî-
 tresse,

Nous voulons que l'on garde un certain pro-
 cédé

Plein de soin, de délicatesse,
 Où toujourns avec la tendresse
 Le respect soit accommodé.

C'est par-là qu'un Amant dans le cœur s'insinuë,
 Et c'est aussi par-là qu'il faut qu'il continuë,
 S'il ne veut que bien-tôt on cesse de l'aimer :
 On prétendroit en vain de nourrir une flâme,
 Si l'on ne l'entretient dans l'ame
 Par les mêmes moyens qui sçurent l'animer.

X I I.

Aussi pour exciter tout le monde à bien faire,
 Nous desavoions hautement
 Toute espèce d'attachement

Qui

DE PIÈCES GALANTES. 157

Qui n'aura point ce caractère.
Lorsque la Maîtresse & l'Amant
Tombent dans le relâchement
D'une honteuse nonchalance ,
Ou que le seul emportement
A formé leur intelligence ;
Alors pour parler proprement ,
Du commerce qu'ils ont ensemble ,
Ce n'est plus en effet amour qui les assemble ,
Ce n'est plus que débauche , ou fade amuse-
ment.

X I I I.

S'il faut qu'un démêlé survienne ,
(Comme il ne manquera jamais)
Que toujours l'Amant se souviene
De chercher le premier à refaire la paix.
On peut ou par dépit , ou par délicatesse ,
Contre les autres gens tenir jusqu'à la mort ;
Mais il faut contre sa Maîtresse
Croire toujours que l'on a tort.

X I V.

Souvent pour réchauffer une ardeur languis-
sante ,
Un peu d'absence fait grand bien ;
Mais lorsqu'elle est trop longue , ou devient trop
fréquente ,
Le remède alors n'en veut rien.
Enfin , pour dire davantage ,
Il est dangereux d'être absent ;

Car

Car il est plus d'un cœur volage,
 Qui pareil au miroir ne conserve l'image
 Que tant que l'objet est présent.

X V.

Comme souvent la jalousie
 Trouble de nos Sujets la paix & le bonheur,
 Et que nous n'avons rien qui nous soit plus à
 cœur
 Que de bien assurer la douceur de leur vie :
 Nous leur recommandons à tous,
 D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux.
 C'est tout ce que nous pouvons dire :
 Car enfin là-dessus que pouvoir ordonner,
 Si loin d'avoir rien à prescrire
 Nous ne sçavons pas même un conseil à don-
 ner ?

X V I.

Si quelqu'un bien traité des Belles,
 Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
 Un trophée à sa vanité;
 Qu'il soit partout si maltraité
 Qu'il ne trouve que des cruelles.
 Publier les bienfaits qu'on reçoit de quel-
 qu'un,
 C'est suivant l'usage commun,
 De la reconnoissance une marque très-claire :
 En amour c'est une autre affaire,
 On la fait mieux paroître à les dissimuler :

Enfin

Enfin l'ingratitude est ailleurs à se taire ,
En amour elle est à parler.

X V I I.

Ceux qui jouant la Comédie
Sous le personnage d'Amans,
En tous lieux content des tourmens ,
Qu'ils n'ont ressenti de leur vie ,
Sont par nous déclarez ennemis de nos loix ;
Et nous voulons qu'en conséquence
Tous nos Sujets qui font en France ,
Leur courent sus comme aux Anglois.

X V I I I.

Les Graces , ces filles charmantes ,
S'étant plaintes à nous que depuis cinquante
ans

Les Poètes & les Amans
En font d'éternelles servantes :
Nous considérant mûrement ,
Que sans elles rien ne peut plaire ,
Et que nous ne régnons que par leur ministère ,
Nous défendons expressément
A tout Poète , à tout Amant ,
De les traiter jamais d'une telle manière :
Et voulons que dorénavant ,
Au lieu de demeurer derriere ,
Elles passent toujours devant.
Nous voulons que ces Ordonnances ,
Réglemens , Statuts & Défenses ,
S'observent désormais dans l'Empire François ,
Comme

Comme d'inviolables Loix ,
 Sans qu'on puisse aller au contraire :
 Car tel est notre plaisir.
 Que si quelqu'un trop téméraire
 Contrevent à notre désir ,
 Pour voir son audace suivie

Du plus grand châtement qui puisse être ex-
 primé ,

Qu'il soit Amant toute sa vie ,
 Et qu'il ne soit jamais aimé.

L'Heure du Berger.

L'ART de plaire est un Art , ou vain ou men-
 songer ,
 S'il ne nous instruit pas de l'heure du Berger :
 De cet Art curieux c'est-là le plus utile ,
 Et de la rencontrer il n'est pas trop facile.
 Le beaux sexe en amour aime à dissimuler ,
 Et nous paroît glacé quand il se sent bruler.
 Lorsque la passion dans son ame domine ,
 Il ne l'explique pas , & veut qu'on le devine :
 Mais malgré sa froideur , des signes évidens
 Découvrent au-dehors les signes du dedans.
 Lorsque l'ambitieuse est douce & s'humilie ,
 Que l'humeur gaye incline à la mélancolie ,
 Et que la réservée a des emportemens ,

C'est-là l'heure infallible & les heureux moments.

Leur procédé nouveau, & leurs humeurs changées,

Montrent que sous ses loix Amour les a rangées,

Et leur esprit soumis fait voir visiblement

Qu'on a tout surmonté jusqu'au tempérament.

Chacun ne sçait que trop que pour une conquête,

L'on ne peut réussir si ce n'est tête-à-tête;

On découvre bien mieux tous les amoureux soins :

L'Amour & la pudeur n'aiment pas les témoins :

Les petits cabinets, les bois & les ruelles,

Sont propres aux larcins que l'on fait sur les belles,

Et celles qui souvent nous résistent le jour,

La nuit se laissent vaincre, & tout cede à l'Amour.

L'Aurore aussi par fois des Amans est amie.

Lorsqu'elle ouvre les yeux d'une Belle endormie,

Que le foible rayon au point de son réveil,

Semble participer des erreurs du sommeil,

Que son bras sur son lit nonchalamment s'allonge

Par

Par le ressouvenir d'un agréable songe ,
 Qui flatte encor ses sens par une illusion :
 On peut tout entreprendre en cette occasion.
 L'on obtient aisément aussi ce qu'on souhaite,
 Après une querelle , & que la paix est faite.
 Celle qui d'un Amant accorde le pardon ,
 Ne veut pas avec lui se broüiller tout de bon :
 On n'ose pas si tôt se remettre en colere
 Contre un cœur repentant , & qui tâche de
 plaire :
 En excusant la faute , on approuve les feux ,
 Et qui fait une grace ; en peut bien faire deux.

Quand l'Amant se déclare avec une orgueilleuse,
 Que dans ce même instant elle devient rêveuse ,
 Et qu'au lieu de blâmer un si noble entretien ,
 Elle baisse la vûë , & ne lui répond rien ;
 Ses timides regards , & son profond silence ,
 Montrent de son amour la grande violence ,
 Qu'elle n'est pas d'humeur à lui rien refuser ;
 Et quiconque a tout dit , peut alors tout oser.

Lorsqu'en termes si doux l'Amant dit son
 martyre ,
 Que l'Amante touchée elle-même soupire ;
 Il doit de ses soupirs faire fort grand état ,
 Et les prendre toujours pour signe du combat ;

Il doit en même-tems attaquer cette Place ,
Et ne la peut manquer , s'il ne manque d'au-
dace.

S'il faut être prudent pour ménager un cœur ,
Il faut ne craindre rien pour en être vainqueur.
Le respect en public est de la bienséance ;
Mais il faut seul-à-seul un peu de violence.
A d'amoureux transports il faut s'abandon-
ner.

C'est une marque encor que le cœur se veut ren-
dre ,
Quand la Dame se plaint , fait un reproche ten-
dre ,
Qu'elle accuse un Amant d'avoir trop peu d'A-
mour ,

Bien que sa passion éclate chaque jour ; ,
Qu'il assure qu'il n'aime , & qu'il n'adore
qu'elle ,
Que son desir ardent lui prouve enfin son zèle :
De tous ses beaux discours ses sens peu satis-
faits ,

Témoignent clairement qu'elle veut des efforts.

Quand une belle Dame est dans la solitude ,
Et qu'un fâcheux exil fait son inquiétude ,
Lorsque loin de la Cour rien ne la peut tenter :
Si quelque homme galant s'en va la visiter ,
Dont l'entretien lui plaise , & le mérite est
rare ,

De ses faveurs alors elle n'est point avare ,
 Dans son desert affreux il lui paroît un Dieu ,
 Et tout est favorable , & le tems & le lieu.

Au sortir d'un tournois d'une illustre Assem-
 blée ,
 Où de gloire & d'honneur une Amante est com-
 blée ,
 Lorsqu'un Amant s'éleve entre mille beautez ,
 Lui donnant tous les prix qu'il en a rapportez ,
 Chez elle à son retour au-milieu de la joye ,
 Aux vœux du bienfaicteur l'orgueil la livre en
 proye ,
 Il fait , s'il est hardi tout autant que discret ,
 D'un triomphe public , un triomphe secret.

Au jour plein de plaisir d'un festin magnifi-
 que
 Qu'un Amant liberal donne avec la Musique,
 Sous des feüillages verts , où d'amoureux ac-
 cens
 Endorment la raison , & réveillent les sens ;
 Si l'Amant s'apperçoit que l'Amante est allée
 Pour s'entretenir seule en quelque sombre al-
 lée ,
 La trouvant à l'écart , il doit tout esperer ,
 Et croire qu'elle avoit dessein de s'égarer.

Celui qui veut gagner le cœur d'une Co-
 quette ,

Doit

Doit la flâter toujours , dire qu'elle est parfaite ,

Loïer jusqu'aux défauts , & s'il veut en jouïr

Par la pompe & l'éclat il la faut ébloïir ;

Avoir de beaux habits , un superbe équipage ,

N'envoyer ses billets jamais que par un Page ,

Contrefaire toujours l'homme de qualité ,

Et lui sacrifier quelque illustre beauté :

On lui fait grand plaisir , alors que l'on déchire

La beauté qui l'efface , & que chacun admire ;

Elle veut à ses yeux la voir pousser à bout :

Après ce grand service elle accordera tout.

Pour gagner une prude , on fait tout le contraire ,

Il faut sçavoir long-tems & souffrir & se taire ,

Avoir bien du mérite , & ne s'en pas vanter ,

En public, seul-à-seul, toujours la respecter ,

Choisir pour la loïer le tems de son absence ,

Et faire adroitement qu'elle en ait connoissance ;

Mais le plus grand service , qui s'en veut faire aimer ,

C'est de fermer la bouche à qui l'ose blâmer ,

Contre tous , en tous lieux , prendre en main sa querelle ,

Et soutenir qu'elle est aussi sage que belle ;

Contre

Contre la calomnie hautement la servir,
Et lui sauver l'honneur, afin de le ravir.

Lorsqu'une jeune fille, & d'une humeur ga-
lante,
Voit le jour d'un hymen sa Rivale contente
Qu'elle assiste au contract, à tout, hors au
plaisir,
Cet exemple amoureux allume son desir:
Le portrait qu'on lui fait de sa compagne heu-
reuse,
D'un mystere inconnu la rend si curieuse,
Que qui traite l'Amour de la belle façon,
La dispose aisément d'en prendre une leçon.

Quand la veuve est aussi dans la fleur de son
âge,
Qu'elle n'a plus au front ni bandeau ni
nuage,
Et que son embonpoint augmente ses beau-
tez,
Sans nous faire pitié, dit ses nécessitez,
Qu'elle plaint doucement les malheurs d'une
veuve,
La plainte de sa flâme est une sure preuve;
Un bon consolateur, un esprit délicat,
Lui fait rompre son jeûne avec le Célibat.

Lorsque contre un Mari la femme est ir-
ritée

De

de se voir d'un jaloux sans sujet maltraitée,
 Qui l'accable d'ennuy par mille soupçons vains,
 Et dont la mine basse augmente ses dédains ;
 S'il la nomme infidèle alors qu'il la maltraite,
 De dépit , de colere , elle le fait Prophète :
 L'Amant lui fait plaisir qui s'offre à la ven-
 ger ,
 Et l'heure du dépit est l'heure du Berger.

Voilà les beaux secrets des subtiles finesses
 Par où l'on peut gagner les plus fieres Maî-
 tresses ;
 Il n'est pas trop aisé de pouvoir inventer
 Quelques nouveaux moyens propres pour les
 flatter.
 Si j'ai tendu les rets où les cœurs se font pren-
 dre ,
 J'ai bien fait voir aussi comme il s'en faut dé-
 fendre :
 J'ai servi le Public par ce fard amoureux ,
 Les pièges découverts en sont moins dange-
 reux.
 Les Dames profitant des avis que je donne ,
 Il faut que ce beau Sexe en foule m'envi-
 ronne ;
 Et s'il ne prétend pas de passer pour ingrat ,
 De cet Ouvrage util , il faut qu'il fasse état :
 Un honneur pour le moins doit faire mon par-
 tage ,

Pour

Pour mille que mes Vers sauveront du nau-
 frage ,
 Et la plus généreuse aux yeux de mes Rivaux,
 Doit de sa belle main couronner mes travaux.

P L A C E T
 DE LA PIGEONNE MORTE,
 A U R O I .

S I R E , une pauvre Pigeonne ,
 Innocente , franche & bonne,
 Attend , pour le moins , de vous
 Ce qu'obtiennent les Filoux ,
 Quelque moment d'audience ,
 Non pour demander vengeance.
 Soumise aux ordres du Ciel ,
 Elle voit d'un cœur sans fiel ,
 Le jaloux , de qui l'envie
 A sçu la priver de vie.
 Elle ne vient point aussi
 D'un ambitieux fouci
 Charmer toutes les oreilles
 Du grand bruit de vos merveilles ,
 Un Cigne au bord du tombeau
 N'a pas le chant assez beau ;
 Et s'il vouloit l'entreprendre ,
 Seroit

DE PIÈCES GALANTES. 169

Seroit contraint de se rendre ,
En un mot , Prince charmant ,
On lui fait un monument.
Mais on est en grande attente
D'un homme qu'on nomme Acante
D'un homme à plusieurs métiers ,
Très-connu des Financiers ,
Et très-connu des Poètes ,
Qui fait parler les Fauvettes ,
Qui peut immortaliser ,
Qui peut , c'est beaucoup oser ,
Je ne sçai s'il le faut croire ,
Ajouter à votre gloire ;
On sçait qu'il est détenu :
Jusqu'à ce qu'il soit venu ,
Elle erre sans sepulture ,
Et de son petit murmure ,
Pleine de témérité ,
Trouble Votre Majesté.
Sire , rendez-le , de grace ,
Aux vœux de tout le Parnasse ,
Tout le regne des oiseaux
En fera des chants nouveaux :
Cignes , Rossignols , Fauvettes ,
Dans leurs peines plus secretes ,
Après un si bon succès
Vous donneront leurs Placers ,
Chantant jusques sous le Pole
Cette agréable parole :

*Aimons-le d'un cœur soumis,
Malheur à ses ennemis.*

Les plus fiers Oiseaux de proie,
Moitié crainte, moitié joye,
Aux placets auront recours ;
Et devant fort peu de jours
Nous y verrons venir , Sire ,
Jusqu'à l'Aigle de l'Empire.

LA PIGEONNE.

QUAND la Pigeonne aux abois
Eprovoit les dures loix
qui ne distinguent personne ,
Sapho d'un tendre discours,
Pleurez , disoit-elle , Amours ,
Pleurez l'aimable pigeonne ,

Les Ménages , les Gombauds ,
Aux chants amoureux & hauts ,
Dont le (*) bruit partout raisonne ,
Appelez à son secours ,
Redisoient , pleurez , Amours ,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Au petit bois enchanté ,
L'oiseau qu'on a tant vanté ,

Malgré

(*) La Fauvette qui revient tous les ans en ce petit bois , célèbre par les Poësies qui en ont été faites.

Malgré l'hyver qui l'étonne,
Dit de son ton le plus doux :
Pleurez amours , avec nous
Pleurez l'aimable Pigeonne.

(1) La tendresse aux yeux char-
mans

S'écrie à tous les momens ,
Adieu pour jamais , (2) Mignonne.
Perissent tous les jaloux :
Pleurez , Amours , avec nous ,
Pleurez l'aimable Pigeonne.

Touchez de ses doux accens ,
Venus & ses chers enfans
Ouvrent son cerceuil d'Yvoire,
La font un (3) Astre nouveau ,
Qui brille , également beau ,
Dans le Ciel & dans l'Histoire.

En cet état glorieux
Elle a regret à ces lieux ,
Merveille d'un cœur fidèle ;
Et de cent petits élans ,
Agitans ces feux tremblans ,
Croît encor battre de l'aîle.

Trafile interdit & sans voix ,
Pour voir si l'objet qu'il adore

H ij

Vien-

- (1) C'est l'empire de Tendre.
(2) Mignonne étoit son nom.
(3) On venoit de découvrir la Comete , que plusieurs
essaroient être une Etoile.

Viendroit le decevoir encore ,
Vouloit se rendormir cent fois.

Mais vous , beauté trop adorable ,
Qui causez seule ses soupirs ,
Qui connoissez tous ses desirs ,
Et rendez son fort déplorable ;
Vous qui le pouvez soulager ,
Vous qui pouvez finir sa peine ,
Devinez-vous trop inhumaine ,
Ce que Trafile a pû songer ?

E P I T R E

A A C A N T E .

A R G U M E N T .

Sapho ayant partagé les poires de son Jardin sur l'Arbre à un certain nombre de ses amies & de ses amis , la poire d'une Dame de beaucoup d'esprit & celle d'Acante , se trouverent sur un même Arbre , vis-à-vis d'un Abricotier en espalier.

Cette Dame s'en étant allée à la Campagne , pria Acante de lui garder sa poire en son absence , & lui écrit ensuite la première de ses Epitres

IL L U S T R E gardien de ma poire
Un Dragon eut jadis la gloire
D'être

D'être gardien des pommes d'or ;
 Ma poire qui vaut mieux encor
 Que ne vaut la plus belle pomme,
 Mérite les soins d'un grand homme,
 Non-seulement pour sa beauté,
 Mais pour l'honneur d'avoir été
 Préféablement à toute autre,
 La sœur cadette de la vôtre,
 Et pour le glorieux destin
 De croître dans le beau jardin
 D'une pucelle de mérite,
 Et d'Apollon la favorite.
 Faites-en donc un peu de cas,
 Surtout ne la négligez pas,
 Que nul ne lui porte dommage,
 Et que rien ne lui fasse ombrage ;
 Qu'elle soit toujours au Soleil,
 Afin qu'elle ait le teint vermeil,
 Et qu'elle en vaille plus de mille,
 Comme celle du beau Trafille.
 Pour la vôtre, je n'en dis rien,
 La raison & moi voulons bien,
 Que comme étant la sœur aînée,
 Elle soit plus belle & mieux née,

STANCES.

Du Chevalier de Riviere.

*Sur une Fauvette qui revient tous les ans au
Jardin de Mademoiselle de Scudery.*

ON dit que votre Roitelet
Est bien saoul de la Roitelette,
Que ce petit drôle ne fait
Des soupirs que pour la Fauvette.

Sur la cime de son buisson,
On le voit de votre fenêtré
Sur ses ergots comme un Gascon,
Ne faisant rien que pour paroître.

Il sçait pourtant que les Fauvets
Sont de plus illustre famille,
Et que celle des Roitelets
Est la dernière en volatille.

Mais dans l'Histoire des humains
Il voit de plus grandes foiblesses,
Où bien souvent de petits Nains
Ont fait succomber des Alteffes.

Il sçait qu'il est roux & petit ,
 Que la Fauvette est grande & blonde ;
 Mais le fripon sçait ce qu'on dit
 De la Maîtresse de Joconde.

Enfin (ceci soit entre nous)
 Il espere de sa conquête ;
 Car le Fauvet n'est point jaloux ,
 Méprisant sa petite tête.

Voyez dès-là s'il y fait bon ,
 Et si la chose est avancée ,
 Le mari n'ayant du soupçon
 Que des oiseaux de sa volée.

Mais vous êtes dessus les lieux ,
 Vous verrez toute sa conduite ,
 Et je vous prie , au nom des Dieux ,
 De m'en faire sçavoir la suite.

*Mademoiselle de Scuderi répondit au
 Chevalier de Riviere , & lui manda qu'en
 se promenant dans son Jardin , elle avoit
 trouvé ces deux couplets de la Fauvette au
 Roitelet.*

Vous recevrez de mes nouvelles
 Par les premières Hironnelles ,
 Je les suivrai bien-tôt si le Printems est beau
 Attendez moi sous le petit ormeau ,

A côté du grand Cicommore,
Où nous vîmes un jour Zéphir parler à Flore,

A U T R E.

Je sçai que je ne suis pas belle ;
Mais je chante passablement,
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.

L A

FAUVETTE.

D I A L O G U E

Entre Acante & la Fauvette.

A C A N T E.

P U I S Q U E Sapho n'est point ici,
Fauvette, son plus cher souci,
Prends un peu le soin, je te prie,
D'entretenir ma rêverie.

L A F A U V E T T E.

Moi, j'entretiendrois un ingrat,
Qui fait quand il veut un grand plat
D'un

DE PIÈCES GALANTES. 177

D'un Abricot & d'une poire,
Et qui ne fait rien pour ma gloire.

A C A N T E.

Cette Poire & cet Abricot,
Ma Mignonne, ne disoient mot :
Mais toi, tu te chantes toi-même,
Et mon orgueil seroit extrême,
Si je prétendois par mes vers
Egaler tes charmans concerts.
Pour un dessein si téméraire,
Lambert même & sa sœur Hilaire
N'en sçavent pas encor assez.
Deux Rossignols ces jours passez
Se le mirent en fantaisie,
L'un en creva de jalousie,
Se voyant par toi surmonter,
Et l'autre en creva de chanter.

L A F A U V E T T E.

Il n'en est rien ; mais je l'avouë,
Faux ou vrai, j'aime qu'on me louë,
Chacun est de même je croi,
Parle donc, que veux-tu de moi ?

A C A N T E.

Est-il vrai, célèbre Fauvette,
Qu'en ce lieu faisant ta retraite
Déjà depuis près de vingt ans, (1)
Tu revienne tous les Printems ?

H y

Qu'un

(1) Les voisins ont remarqué que depuis dix-huit ans
ce Jardin n'avoit point été sans Fauvette.

R E C U E I L

Qu'un petit animal volage,
 Un petit oiseau de passage,
 Parmi tant de légereté,
 Conserve tant de fermeté ?
 Quel charme secret te rappelle,
 Cette touffe d'arbres est belle ;
 Mais le monde a tant d'autres lieux
 Où tu ferois encore mieux.

L A F A U V E T T E.

J'ai parcouru la Terre & l'Onde,
 J'ai vû les quatre coins du monde,
 Sans voir en tous ces longs détours
 Ce qu'on voit ici tous les jours.
 J'ai bien vû des filles sçavantes,
 Mais qui n'étoient que des pedantes ;
 Des filles de grande vertu,
 Dont l'esprit étoit bien tortu ;
 Des filles d'esprit un peu folles,
 Dont l'esprit n'étoit qu'en paroles :
 Mais une fille sans défaut,
 De qui le cœur fût noble & haut,
 La vertu presque inimitable,
 L'esprit grand, solide, admirable,
 Sage, éclairé, poli, charmant,
 On la chercheroit vainement
 Par tous les quatre coins du monde,
 Car Sapho n'a point de seconde.

A C A N T E.

Il est vrai ; mais l'ambition

Est une étrange passion :
Et qui croira que de ta vie
Il ne t'ait pris aucune envie
D'aller en un plus beau séjour
Charmer nos Grands , faire ta Cour ?

LA FAUVETTE. [mes
Biens de Grands , au siècle où nous som-
Sont petits comme d'autres hommes ,
Et la plûpart.

A C A N T E.

Hola , tout beau ,
Fauvette , ton petit cerveau ,
Sans prendre garde aux conséquences ,
S'emporteroit en médifance ;
Je connois les Grands ; & j'en voi
Que j'estime aussi peu que toi ;
Mais j'en sçai plus de quatre encore
Qui méritent qu'on les honore ;
Et toi qui n'en fais point de cas ,
Dis moi , ne le connois-tu pas ?
Celui que ta Sapho revere ,
Des Muses l'Amant & le pere ,
Grand en esprit , grand en bonté ,
Et grand en générosité ,
Fâcheux en un point , je l'avouë ,
C'est qu'il n'aime point qu'on le louë ,

LA FAUVETTE.

Il a beau faire cependant ,
De l'Orient à l'Occident ,

En France , aux Nations étrangères ,
 Tout raisonne de ses loüanges ,
 Et tous les jours par mon devoir
 Je suis prête de l'aller voir :
 Mais on m'a dit que cent affaires ,
 Au bien de l'Etat nécessaires ,
 Le partagent incessamment ;
 Qu'il faut que bien adroitement
 Ses moindres momens il dispense ,
 Pour pouvoir donner audience
 A cent & cent particuliers ,
 Aux gens de Robe , aux Cavaliers ,
 Au peuple , à la Cour , aux Poëtes ,
 Et point du tout pour les Fauvettes .

A C A N T E .

Il t'écouterá toutefois ,
 Prépare seulement ta voix ,
 Et quelques Chansons des plus belles ,
 Je lui dirai de tes nouvelles .
 Mais en échange , Oiseau charmant ,
 Parle-moi plus sincèrement .
 Sapho , dis-tu , cette merveille
 Qui n'aura jamais de pareille ,
 Te fait aimer ce petit bois ;
 Et ne sçait-on pas qu'autrefois ,
 Quand cette lumière éclatante ,
 De ses propres clartez contente ,
 Se cachoit encore à nos yeux ,
 Ou n'éclairroit qu'en d'autres lieux ,

Ce bois , ta première demeure ,
Te revoyoit comme à cette heure ?

LA FAUVETTE.

O Dieux ! en quelle extrémité
Me met ta curiosité !

Veux-tu que les races futures
Se moquent de mes aventures ,
Et qu'on les vende au premier jour
Avecque l'Almanach d'Amour ?
Mais tes promesses sont trop grandes ,
Apprens ce que tu demandes ,
Et s'il se peut , tiens-le caché.

Vingt ou trente ans avant Pſiché ,
L'amour qui n'aimoit rien encore ,
Avec ce feu qui tout devore ,
Se divertissoit dans les Cieux

A tourmenter les autres Dieux ;
Ni le trident , ni le tonnerre ,
Ni le bras du Dieu de la guerre ,
Ni l'adresse , ni le ſçavoir ,
Ne résistoient à son pouvoir ,
Et bien souvent du plus aimable
Il faisoit le plus misérable.

Appollon étoit rebuté
Quand Vulcain étoit bien traité ;
Les heures , portières fidèles
De ces demeures éternelles ,
Qui ſans autres ſoins importans ,
Ne ſongeioient qu'à paſſer leur tems ,

Un jour pour punir son caprice
 Par quelque agréable malice ,
 Dirent qu'il falloit à son tour
 Donner de l'amour à l'Amour.
 Elles sont deux fois douze en nombre ,
 De qui l'humeur n'a rien de sombre
 Jeunes , fraîches , pleines d'appas ,
 Marchant toutes d'un même pas ,
 Toutes sœurs , toutes d'un même âge ,
 Même taille , même visage ,
 Même feu brille dans leurs yeux ,
 Et rien ne se ressemble mieux
 Dans leur monde , ni dans le nôtre ,
 Que fait une heure avec un autre.
 Leur pere même sans pareil ,
 Soit Jupiter , soit le Soleil ,
 (Car l'histoire en est incertaine)
 Ne les distingue qu'avec peine ;
 Cent fois il est embarrassé ,
 Prenant Irene pour Dîcé :
 Souvent il appelle Ortezie ,
 Qu'on lui répond , je suis Mazie.
 Une de ces aimables sœurs
 Fit un grand amas de douceurs ,
 De mots obligeans , de caresses ,
 De soins , d'amitiez , de tendresses ,
 De ces regards faux & charmans ,
 Qui pour les crédules Amans
 Disent tout ce qu'un cœur desire ,

Et

DE PIÈCES GALANTES. 183

Et pourtant ne veulent rien dire,
Elle choisit & tems & lieu
Pour attaquer ce petit Dieu,
Qui peut dompter les plus rebelles ;
Et bien que de mille autres Belles
Il eût sçu défendre son cœur,
Soit qu'il fût de meilleure humeur,
Soit que son heure fût venuë,
L'heure lui donna dans la vûë :
Helas ! dit-il en soupirant,
A la fin une heure m'apprend,
Par le vouloir des destinées,
Ce que n'avoient pû tant d'années,
Que mes flâmes, que mes liens
Étoient des maux, étoient des biens,
Et ce que mon cœur insensible
Trouvoit encore moins possible,
Des maux qui se font désirer,
Des biens qui nous font soupîrer.
Puis il lui parle de ses charmes,
N'épargne prières ni larmes,
Exprime mille ardens desirs,
Par autant de brûlans soupîrs,
Et dit en son nouveau martyre
Tout ce qu'aux autres il fait dire,
L'heure feint de s'en irriter,
Un moment après d'en douter,
Puis de le croire & de se rendre :
Enfin d'une voix douce & tendre,

Soyez,

Soyez , dit-elle , en le quittant ,
 Soyez amoureux & constant ,
 Et sçachez qu'une amour fidèle
 Ne trouva jamais de cruelle.
 D'aïse l'Amour est transporté ,
 Sa nouvelle félicité
 Se répand sur tout son empire ,
 Rien n'y gémit , rien n'y soupire ,
 Les plus infortunez Amans
 En plaisirs changent leurs tourmens ,
 Et la plus cruelle souffrance
 Devient heureuse en espérance ;
 A peine le Soleil levant
 A commencé le jour suivant ,
 Que l'amour s'éveille , se presse
 D'aller voir sa belle Maîtresse ,
 Et comme un petit insensé
 Cherche les yeux qui l'ont blessé.
 Mais parmi tant de sœurs aimables
 Il trouve tous les yeux semblables ,
 Chacune a les mêmes traits ,
 Et le blesse des mêmes traits ;
 Chacune lui semble sa belle ,
 C'est elle , & si ce n'est pas elle :
 En vain du geste & du regard ,
 Il veut attirer à l'écart
 Celle dont 'il étoit esclave ;
 Chaque heure d'un pas lent & grave ,
 Feignant d'ignorer son ennui ,
 Passoit ,

Passoit & se mocquoit de lui.

Il s'éloigne , & dit en lui-même ,

Que peut-être l'heure qu'il aime,

Pour le combler de ses faveurs

Se dérobera de ses Sœurs ;

Déjà son ame impatiente

Se consume dans cette attente ;

Jamais on ne fit tant de vœux ,

Jamais dans l'empire amoureux

Heure ne fut tant attenduë ,

Que le fut cette heure perduë.

Tout triste , tout honteux , tout las ,

L'amour retourne sur ses pas.

Alors toutes les Sœurs ensemble

Lui disent , Amour , que t'en semble ?

Est-il pas bien doux d'être Amant ?

Les heures n'aiment qu'un moment ,

Mais pour toi , s'il t'en prend envie ,

Tu peux aimer toute ta vie.

L'Amour après un tel affront ,

Epreuve un changement bien prompt ,

Il n'a plus que de la colere ,

Et rien ne le peut satisfaire.

Pour punir sa facilité

Qui l'avoit fausement flaté ,

Il veut , & ses loix sont bien rudes ,

Que ces Sœurs qui font tant les prudes ,

Qui dédaignent tant son amour ,

Brûlent d'autres feux tour-à-tour.

Qu'oa

Qu'on trouve une heure en la journée,
 Foible , facile , abandonnée ,
 Qui ne sçache rien ménager :
 Et c'est-là l'heure du Berger.
 Mais quoi , sa flâme méprisée
 Dans le Ciel servoit de risée :
 Il quitte le séjour des Dieux ,
 Et pour laisser en mille lieux
 Quelque marque de sa vengeance ,
 Contre la perfide inconstance :
 O vous , qui par de lâches tours
 Troublez l'empire des amours,
 Dit-il , vains diseurs de fleurettes ,
 Volages , inconstans , coquettes ,
 Esprits changeans , soyez changez ,
 Et que les amours soient vengez.
 Il dit , & sa seule parole
 Allant de l'un à l'autre Pole ,
 De mille & mille Amans légers
 Fit autant d'oiseaux passagers.
 Ceux à qui les amours nouvelles
 Ont toujours semblé les plus belles ,
 Contre ces oiseaux inconstans
 Cherchent en tous lieux le Printemps :
 Ceux que la froide indifférence
 Seule porta dans l'inconstance ,
 Vont cherchant les climats glacez ,
 Et par le beau tems sont chassiez.
 On vit sur la terre & sur l'onde

Floter

Floter la troupe vagabonde
 De ces volages emplumez ;
 Les uns en Cailles transformez ,
 Voletèrent les aîles basses ,
 Les autres devenus Bécasses ,
 Se trouverent un pied de nez ;
 Quelques autres plus étonnez
 Que s'ils fussent tombez des nuës ,
 Se trouverent tout-à-fait Grues :
 Faut-il te dire mon malheur ?
 Prens-tu plaisir à ma douleur ?
 Et bien pour être un peu coquette ,
 Je deviens moi même Fauvette.
 Mais c'étoit en mes jeunes ans ,
 Que j'avois des desirs changeans :
 Le tems m'a fait être plus sage ,
 Je consulte quand je m'engage ;
 Mais dès que j'en ai fait serment ,
 J'aime ensuite éternellement.
 Pour témoigner ma repentance
 Au Dieu vainqueur de l'inconstance ,
 Tout changement m'est odieux ,
 Jusqu'au changement de lieux :
 Si ma cruelle destinée
 Me fait errer toute l'année ,
 Au moins quand la belle saison
 Reviendra sur votre horison ,
 Ce bois , ma première demeure ,
 M'aura jusqu'à ce que je meure ;

Ou que par un destin plus doux
L'Amour appaise son courroux,
Soit enfin touché de ma peine,
Et me rende la forme humaine.

A C A N T E.

Qu'il le fasse, j'en suis content :
Entre nous, Fauvette, pourtant
Ta constance n'est qu'une fable,
Coquette est un mal incurable,
Qui coquetta dès le berceau,
Coquettera jusqu'au tombeau.
Nous sçavons toute ton histoire,
Penses-tu nous en faire accroire ?
Nous prends-tu pour des Allemans ?
Un Poëte des plus galans,
Et qui se connoît en coquettes,
Nous a conté tes amourettes
Avec le petit Roitelet :
Et que dis-tu de ce couplet ?
*Je sçai que je ne suis pas belle ;
Mais je chante passablement ;
Et quand on m'aime tendrement,
J'aime comme une Tourterelle.*

L A F A U V E T T E.

Je dis qu'on peut mal aisément
Cacher un amoureux tourment :
Mais plus aisément encore,
Ne point aimer qui nous adore.

ACANTE

A C A N T E.

Tu fais bien , car en peu de mots,
 Les constans ne sont que des fots ;
 Chere Fauvette , quand j'y pense ,
 Ta peine est une récompense :
 Tu peux d'un desir curieux
 Visiter la Terre & les Cieux ,
 Voir les Villes & les Provinces ,
 Les différens séjours des Princes ;
 Point d'affaires & point de Cour ,
 Jamais de violent amour ,
 Jamais de pensée importune ,
 Pour la gloire ou pour la fortune ,
 Sans autrement te tourmenter ,
 Qu'à prendre l'air & qu'à chanter ,
 Faisant de journée en journée ,
 Un Printemps de toute l'année.

L A F A U V E T T E.

Ah ! que tu connois peu nos maux,
 Et nos peines & nos travaux !
 Trembler sans cesse pour sa vie ;
 De mille ennemis poursuivie ;
 Trouver en cent Climats divers ,
 Non un Printemps , mais cent Hyvers ;
 Passer les mers les plus profondes ,
 En danger de choir dans les ondes ,
 Si l'aîle vient à nous manquer ,
 Ou la tempête à nous choquer ;
 Bâtir & rebâtir sans cesse ;

Chaque

Chaque jour quand la faim nous presse,
 Dépeupler tous les environs
 De mouches & mouchérons,
 Voilà nos plus doux exercices,
 Et nos plus charmantes délices.
 Crois-moi, je te le dis encor,
 Tout ce qui reluit n'est pas or,
 Et le plus souvent l'inconstance
 N'est heureuse qu'en apparence :
 Aime toujours fidèlement,
 Et prend bien garde seulement,
 Que ZENOCRATE, s'il n'est sage,
 Ne devienne Oyseau de passage.

*L'Auteur de l'Almanach d'Amour qui a dit de
 lui-même.*

Zenocrate toujours amoureux & volage,
 Courant les mers d'amour de rivage en rivage.

S U I T E.

DE LA FAUVETTE.

Le Roitelet à la Fauvette.

C'EST donc vainement que j'attens
 Les plus tardives Hirondèles,
 Ces Messageres du Printems
 N'apportent

N'apportent point de vos nouvelles,
En vain je passe chaque jour
Sur la cime du Cicomore,
Je ne découvre rien encore
Qui m'annonce votre retour ;
Mais un bruit qui vous deshonore ,
M'apprend que vous changez d'amour :
La nouvelle est trop avérée ,
Vous abandonnez nos forêts ,
Et vous êtes dans les marais
Une Coquette déclarée.
Qui vous oblige à me changer ?
M'accuse-t-on d'être léger ?
Suis-je devenu plus difforme ?
Je suis ce même Roitelet
A qui par un galant couplet,
Vous disiez quelquefois , attendez - moi sous
l'Orme.
Mais puisqu'enfin l'on me réforme,
Adieu , je suis votre valet.

REPOSÉ DE LA FAUVETTE
au Roitelet.

JE vous jure , foi de Fauvette ,
Que je ne fus jamais Coquette ,
Mais

Mais trop inconstant Roitelet,
 J'ai sçu d'une vieille Choüette,
 Qu'on dit qu'une jeune Aloüette
 Vous enchante de son caquet,
 Et que depuis cette amourette
 Vous parlez comme un Perroquet;
 Mais si vous devenez coquet,
 Je vous jure, foi de Fauvette,
 Que vous aurez votre paquet.

REPONSE DU ROITELET
à la Fauvette.

Cette causeuse de Chouëtte,
 Cette plieuse de toilette,
 Vous en a donc de moi depuis peu bien conté ?
 Hé quoi ! pour avoir écouté
 Une Alloüette jeune & belle,
 Qui chantoit en montant au Ciel à tire-
 d'aîle ;
 Est-ce de quoi vous alarmer ?
 Ne sçauroit-on la voir ni l'oüir sans l'aimer ?
 O Dieux, la plaisante querelle !
 C'est bien à vous de me blâmer,
 Vous qui tous les matins au lever de l'Aurore,
 Pendant que le Fauvet & moi dormons encore,
 Chan-

DE PIÈCES GALANTES. 193

Chantez dessus le Cicomore
Pour attirer tous les Oiseaux passans,
Avec des tons légers & languissans,
Dont vous enchantez tous leurs sens :

Un Linot depuis peu charmé de votre note,
A fait divorce avec sa Linote,

Vous mettrez des divisions
Dans les plus belles unions.

C'est une chose fort honnête :
Qui n'auroit point martel en tête,
D'un Rossignol nouveau venu,

Que vous avez déjà trois fois entretenu ?

Un folâtre Verdier l'autre jour plus d'une
heure

Avec vous becqueta dans une même Meure :

J'étois caché dans un Laurier,
Et vous voyois sur le Meurier :
Enfin je ne sçaurois m'en taire,
Quand cela devoit vous déplaire.

Je veux vous dire encor que l'on vit un Pin-
son

Un jour auprès de vous à l'ombre d'un buif-
son,

Qui vous disoit une Chançon
De sa façon,

Et vous vous plâsiez tant au son,

Que j'en eus dans le cœur un terrible glaçon.

Puisque j'ai commencé, si faut-il que j'acheve,

Car aussi-bien la douleur qui me creve

Ne me donne ni paix, ni trêve,
Je dis donc qu'il n'est pas jusques à des Moineaux

Qui ne vous disent mots nouveaux
Soir & matin dans les Ormeaux :
Mais par votre brusque menace
Je vois bien mieux encor qu'un autre à pris ma place,

Et que le Roitelet de votre cœur s'efface :
Car quand on menace tout haut,
Je suis persuadé qu'il faut
Qu'on soit prêt à faire le faut,
Si la chose n'est déjà faite :
C'est pourquoi, légère Fauvette,
Je m'en vais désormais songer à ma retraite.

R E' P O N S E

à la seconde Lettre du Roitelet.

J'AIME des Rossignols, des Verdiers, des
Pinsons,
Je chante pour leur plaire, & j'en prens des
leçons,
Mille & mille moineaux vivent sous mon empire,
Et d'un petit Linot j'écoute le martyre ?

Vous

DE PIÈCES GALANTES. 195

Vous deviez dire au moins que j'en veux au
Phénix

Et que j'adore encor l'Oiseau de Paradis.

Parlez des Peillicans , des Alcions , des Cygnes ,

Qui par leurs chants ou par leur nom ,

Pourroient sans doute être fort dignes

De changer en Coucous tous les Paons de

Junon :

Mais pour plaire à votre Alouette ,

Vous me traitez en infâme coquette ;

Cependant malgré moi , je ne vous puis haïr :

Après cela , cruel , pourrez-vous me trahir ?

Et cette injuste jalousie

Qui vous vient du rapport d'une méchante

Pie ,

Pourra-t'elle effacer d'un esprit amoureux

Tant d'innocens plaisirs , tant de momens heu-
reux ?

Revenez , revenez , quittez votre Aloüette ,

Qui ne valut jamais votre chere Fauvette :

Reprenons nos amours , reprenons nos chan-
sons ,

Et chantant tous les jours de buissons en buis-
sons

Surpassons , s'il se peut , les tendres Tourte-
relles ,

Dont les flâmes sont éternelles :

Car enfin le dépit doit ceder

Au plaisir de se raccommo-der.

Cette maxime est des plus belles ,
Et vous la trouverez dans les Chansons nou-
velles.

III. RE'PONSE DU ROITELET
à la Fauvette.

Q U E vous fert-il de me nier
Que vous êtes une infidèle ?
Vous pensez vous justifier
En me faisant une querelle ;
En venant me calomnier ,
Passer pour une Tourterelle.

[vainquans ,
Deux mots seuls , mais fort con-
vent faire voir votre inconstance :
Les plus sçavans Chantres du tems
Ont avec vous confidence ;
Mais des Confidens éloquens
Ne s'obligent pas au silence.

On peut tenir pour fort suspect
Le conte fait par la Choüette :
Mais quand vous-même sans respect
Vous vous déclarâtes coquette ,
Vous fûtes prise par le bec ,
Et vous confessâtes la dette.

Vous quittez avecque raison.

De

DE PIÈCES GALANTES. 197

De nos Forêts la nuit profonde,
Pour vous percher dans la maison
De cette Sapho sans seconde,
Dont l'esprit sans comparaison
De tant de lumières abonde.

Mais ce lieu n'est pas un séjour
Où l'on fasse estime des bêtes,
L'on ne voit rien dans cette Cour
Qui soit propre aux petites têtes,
Un Roitelet brûlant d'amour
Est plus digne de vos conquêtes.

Il est vrai que je suis rousseau,
Mais, Fauvette, vous êtes fauve;
Revenez, j'ai près d'un ruisseau
Un nid pour vous, où Dieu me sauve,
Au creux d'un petit arbrisseau,
Qui pourra vous servir d'alcove.

Mais je vous presse vainement,
Toute coquette est incurable,
Si j'étois un nouvel Amant,
Vous seriez moins inexorable :
Vous changerez à tout moment,
Je serai toujours misérable.

Dessus le tronc d'un arbre mort,
Dans une triste solitude,
Je n'espère plus de mon sort

Qu'une éternelle inquiétude ,
 Mais rien ne m'afflige si fort
 Que votre extrême ingratitude.

DERNIERE RE'PONSE

de la Fauvette au Roitelet.

JE viens d'un aimable verger ,
 Où bien souvent je rêve & je soupire ,
 J'ai vû des vers gravez sur un jeune Oranger ,
 Qui disent justement tout ce que je veux dire :
 Recevez-les , cher Roitelet ,
 Et n'oubliez jamais cet amoureux couplet.

(*) Qu'une flâme mal éteinte
 Est facile à r'allumer ,
 Et qu'avec peu de contrainte
 On recommence d'aimer !

Hélas ! je le connois par mon expérience ,
 Et je ne sçaurois plus supporter votre absence :
 Quittez , quittez cette arbre mort ,
 Faites revivre votre flâme ,
 Confessez que vous avez tort ,
 Et vous régnerez dans mon ame.

J'appris

(*) Ce sont quatre Vers d'une Pièce qu'on appelle l'Oranger.

DE PIÈCES GALANTES. 199

J'appris autrefois d'un Amant
De la sçavante Philomelle,
Que pour s'aimer plus tendrement
Il faut avoir une querelle :
Et quand je vis votre courroux,
D'un si charmant espoir mon ame fut saisie,
Que je trouvai je ne sçai quoi de doux
Dans votre injuste jalousie :
Mais hélas ! ce remede est un peu dangereux
Sur un esprit qui n'es guères amoureux,
Et mon cœur commence de craindre
Qu'un feu que je veux irriter
Ne vienne à la fin à s'éteindre
Par la même raison qui devrait l'augmenter.
Je vous en dirois davantage,
Si nous étions sous cet ombrage
Où la première fois nous parlâmes d'amour.
Dès la pointe du jour ;
Venez-y, je vous en conjure
Par cet agréable murmure
Que font les soupirs amoureux
De deux Amans heureux :
Car je veux qu'un Vautour m'emporte,
Si ma flâme n'est vive & forte,
Et si l'Aigle de Jupiter
Pourroit aujourd'hui me tenter.

CAPRICE

CONTRE L'ESTIME.

A S A P H O.

DONC je ne dois plus prétendre
D'arriver un jour à Tendre :
Donc sans jamais être aimé ,
Je ne serai qu'estimé ?
Sapho , je veux que ma rime
Berne cette vaine estime ,
Monstre aussi lâche que fin ,
Qui cache son noir venin
Sous un nom un peu moins rude
Que celui d'ingratitude.
A vous seule je prétens
D'en donner le passe-tems.
Ecoutez , Fille divine ,
De ce monstre l'origine.
En ce siècle bienheureux ,
Où vivoient les demi-Dieux ,
L'Estime étoit inconnüe ,
Et l'amitié toute nuë ,
Seule maîtresse des cœurs ,

Les

Les combloit de ses douceurs,
 Quand la foi, quand les paroles
 Furent de vaines idoles.
 L'estime en ce changement
 Pour pere eut le Compliment,
 Pour mere l'Indifférence,
 Qui lui donnerent naissance.
 Je vais d'un coup de pinceau
 Vous peindre un couple si beau.
 Pour la prude Indifférence,
 Vous la connoissez, je pense,
 Et peut-être un peu trop bien,
 Plût à Dieu, qu'il n'en fût rien !
 Cette belle, glorieuse,
 Imperieuse, rieuse,
 Croit l'Amour une chanson,
 Elle a pour cœur un glaçon,
 Et d'une façon humaine
 Suit le plaisir, fuit la peine ;
 Mais dans ses foibles desirs,
 N'a que de foibles plaisirs.
 Ainsi le destin assemble
 Le bien & le mal ensemble.
 Son bon ami Compliment
 Est un bon Seigneur Normant,
 Grand, bien fait, de bonne mine,
 Dont le poil à la blondine,
 Bouclé, poudré, pommadé,

R E C U E I L

Cache un visage fardé,
 Ses pas sont des réverences,
 Il a mille complaisances,
 Toujours prêt à cajoller,
 Se piquant de bien parler,
 Et même de bien écrire,
 Mais Sujet à se dédire,
 Pour vous le dire en un mot,
 Un peuple nombreux, mais sot,
 L'estime un grand personnage:
 Un petit peuple, mais sage,
 Ne l'estime qu'un grand sot,
 Qu'un lanternier, qu'un falot,
 Qui pour ame & pour courage
 N'a que vent & que langage.

Or comme il alloit un jour
 En cent lieux faisant sa cour,
 Partout semant ses fleurettes,
 Pour attraper des coquettes,
 Ou duppant les apprentifs
 Par de longs superlatifs,
 Il rencontra par le monde
 L'Indifférence la blonde,
 Nymphé véritablement
 Digne d'un si noble Amant:
 Ils se virent, ils s'aimerent,
 Enfin ils se marierent,
 Et de leurs froides amours
 Naquit, non pas un grand Ours,
 Non

Non pas un lion sauvage,
 Terreur de son voisinage;
 Mais un Monstre apprivoisé,
 Qui va toujours déguisé
 D'un habit de Demoiselle,
 Et qu'Estime l'on appelle.
 A son honnête maintien,
 A son modeste entretien,
 A ses paroles de foye,
 A voir avec quelle joye
 Elle vient nous visiter,
 Qu'elle ne peut vous quitter,
 Que vous n'avez rien d'aimable,
 Rien de bon, rien de passable,
 Dont son discours avec Art
 Ne fasse un chapitre à part;
 Qu'en tout ce qui vous offense,
 Elle garde le silence,
 Même avec plus de bonté
 Que ne veut la charité:
 Ne direz-vous pas qu'elle aime
 Son prochain comme elle-même?
 Mais hélas! ô siècle! ô mœurs:
 Que les signes sont trompeurs!
 Après cette mascarade,
 Que vous deveniez malade,
 Jusqu'à souffrir le trépas,
 L'Estime n'en pleure pas:
 Que la médifante Envie

R E C U E I L

Parle mal de votre vie ;
 Plûtôt que de disputer
 Et de s'aller tourmenter
 Pour tâcher de vous défendre ,
 L'estime en dit pis que pendre.
 Qu'un Tyran audacieux ,
 Qu'un voisin malicieux ,
 A vous ruiner s'apprête ,
 Ou menace votre tête
 Par des crimes supposez ,
 L'estime a les bras croisez.
 Qu'il vous faille pour ressource
 Un prompt secours de sa bourse
 Dans quelque péril urgent,
 L'estime n'a point d'argent.
 Seule en toute la nature ,
 Cette sotte créature
 Ne se laisse point charmer
 Au divin plaisir d'aimer ,
 Et ni vertu ni mérite
 Ne touchent cette hypocrite.

Sapho sans aller plus loin ,
 Je vous en prens à témoin ,
 Vous & votre excellent frere ;
 Mais j'en creve de colere.
 Quel Ecrivain aujourd'hui ,
 Se peut comparer à lui ,
 Soit que d'un vers héroïque ,
 Digne de la Muse antique ,

Il nous conte ric à-ric
 Les conquêtes d'Alaric :
 Soit que du grand Artamene,
 Ou de l'illustre Romaine
 Il mette l'histoire au jour,
 Où le plus folâtre amour
 Renonçant au badinage
 Apprend à devenir sage ;
 Quelle fille parmi nous,
 Se peut comparer à vous ;
 A cet esprit maganime ,
 Qui pour se voir si sublime ,
 Si vaste , si merveilleux ,
 N'en est pas plus orgueilleux ?
 A cette ame vertueuse ,
 Bonne , franche , généreuse ,
 A ce cœur si grand , si haut ,
 Que ceux qui vont à l'assaut ,
 Et qui défont les armées ,
 Près de lui sont des Pygmées ?
 Maintenant qui se plaindroit
 Que la Cour en votre endroit ,
 A la honte de la France ,
 Manque de reconnoissance ?
 Parlons - en de bonne foi ,
 Sa plainte , à ce que je croi ,
 Ne seroit pas légitime ,
 Toute la Cour vous estime.
 Dieux ! qui pourroit endurer

R E C U E I L

De voir toujours séparer
 Par des caprices étrangers,
 Ses bienfaits de ses louanges ?
 Mais ce discours vous déplaît,
 Laissons la Cour comme elle est.

Celle à qui mes destinées
 Dès mes plus jeunes années
 Assujettirent mon cœur,
 Et qui pleine de rigueur,
 Déjà fière de ses charmes,
 Mais plus fière de mes larmes,
 N'en avoit aucun souci,
 Elle m'estimoit aussi.
 O dure ! ô cruelle estime !
 Qui ne crois pas faire un crime,
 Quand tu laisses froidement
 Périr un fidèle Amant.

Toi, que ni soins, ni services
 Que ni vœux, ni sacrifices
 Respect, ni discretion,
 Tendresse, ni passion,
 Ni la mort la plus terrible
 Ne rendent point plus sensible,
 Que t'a fait le genre humain ?
 Tu te travailles en vain,
 Impitoyable furie,
 Porte ailleurs ta barbarie,
 Malgré toi nous nous aimons,
 Retourne avec les Démon

Dans

DE PIÈCES GALANTES. 207

Dans leur triste & noir abîme.

O dure ! ô cruelle estime !

Et vous , Sapho , que mon cœur

Avec zèle , avec chaleur

Admire , chérit , honore ,

M'estimerez-vous encore ?

N'aurai-je point par pitié

Un peu de votre amitié ?

Mais je cherche ma ruine ,

S'il est vrai , fille divine ,

Qu'à quiconque m'aime bien

Mon cœur ne refuse rien.

Si votre amitié m'engage

A vous aimer davantage ,

Ne faites que m'estimer ,

Je pourrois vous trop aimer.

Mais , que dis-je , misérable !

Non , vous êtes trop aimable ,

L'on ne peut vous trop aimer ,

Ah ! cessez de m'estimer.

L'ORANGER,

L'ORANGER, A SAPHO.

QU'ON en parle, & qu'on en
 gronde
 Chere Sapho, croyez-moi,
 Tout doit aimer dans le monde,
 C'est une commune loi.

C'est en vain que l'on se flatte,
 Enfin il s'y faut ranger;
 Si vous aimez une chatte,
 Moi j'aime un jeune Oranger.

Encore êtes-vous heureuse,
 Vous qui n'avez pour rival
 Dans votre flâme amoureuse,
 Que quelque pauvre animal.

Si je sens brûler mon ame
 Pour un objet sans pareil,
 J'ai pour rivaux de ma flâme
 Et l'Aurore, & le Soleil.

L'Aurore étalant ses charmes,
 Et tout ce qu'elle a de beau,
 Tous les matins fond en larmes
 Auprès de mon arbrisseau.

DE PIÈCES GALANTES. 209

Sur sa verdoyante tête ?
Tournoyant de toutes parts,
Le Soleil sans cesse arrête
Ses plus amoureux regards.

Mais son espérance vaine
D'elle-même se détruit,
Il n'en aura que la peine,
Et j'en cueillerai le fruit.

Ainsi jadis à sa honte,
Il suivoit incessamment
Daphné, qui quoiqu'on en conte,
Brûloit pour un autre Amant.

Mon Oranger m'est fidèle ;
Mais quoi la jalouse erreur
Est la compagne éternelle
D'une amoureuse fureur.

Quelquefois je le néglige,
Pour mieux éprouver sa foi,
Je connois qu'il s'en afflige,
Et ne peut vivre sans moi.

Sa feuille qui se retire,
M'invite à le secourir,
Et de loin semble me dire,
Veux-tu me laisser mourir ?

Aussi-

R E C U E I L

Aussi-tôt mon ame rendre ?
 Se lasse de sa langueur ,
 J'accourus , & lui fais reprendre
 Une nouvelle vigueur.

Il sort de sa fleur charmante
 Un doux air , un air charmant ,
 Dont mes soins & mon attente
 Sont payez en un moment.

Jeunes beautez qu'on redoute ,
 Et qui regnez sur les cœurs ,
 Vous vous mocquerez sans doute
 De ces legeres faveurs.

Mais sous votre injuste empire ,
 Les faveurs le plus souvent ,
 Que font-elles , à bien dire ,
 Que de l'air & que du vent ?

Conterai-je vos caprices
 Qui font perdre tant de pas ,
 Vos ruses , vos artifices
 Que les arbrisseaux n'ont pas ?

Cent fois brûlant pour vos char-
 Mais résolu de changer ,
 J'ai souhaité non sans larmes ,
 De n'aimer qu'un Oranger.

Je l'aime & quand l'inhumaine
 Qui me causoit tant d'ennui ,
 Voudroit

DE PIÈCES GALANTES. 211

Voudroit partager ma peine,
Je n'aimerai plus que lui.

Je tenois ce fier langage,
Quand ce chef-d'œuvre des Cieux,
Iris au charmant visage
Se vint offrir à mes yeux.

Qu'une flâme mal éteinte
Est facile à rallumer,
Et qu'avec peu de contrainte
On recommence d'aimer !

Iris me mit tout en flâme,
Iris me fit inconstant,
Iris m'arracha de l'ame
L'Oranger que j'aimais tant.

Quel moyen d'être rebelle ?
Il fallut s'humilier,
L'Amour étoit avec elle,
Qui me fit tout oublier.

Connois-tu bien qui nous sommes ?
(Dit l'enfant impérieux)
Volage, apprens que les hommes
Aiment comme il plaît aux Dieux.

DIALOGUE

DIALOGUE DU SOMMEIL,

DE TRASILLE, ET DE L'AMOUR,
où le Songe parle sur la fin.

LE SOMMEIL à *Trasille*.

L'AMOUR tout couvert de sonnettes,
Faisant claquer des castagnettes,
Vient dans ta chambre chaque nuit :
Trasille, il fait un si grand bruit,
Qu'enfin si tu ne le fais taire,
Chez toi je n'aurai plus que faire.

T R A S I L L E.

Mais toi qui fais tant le mutin,
Je t'attens du soir au matin,
Et passe la nuit toute entière,
Sans pouvoir clorre la paupière.
Sommeil, pourquoi ne viens-tu pas
Charmer mes maux par tes appas ?
Méchant, c'est que tu m'abandonnes
Pour suivre certaines personnes,
Qui dorment tandis que je suis
Percuté de mille ennuis.

LE

DE PIÈCES GALANTES. 213

LE SOMMEIL.

Parle bas , ou bien je quitte ,
Le moindre bruit me met en fuite ,
Trasille , cesse de gémir ,
Et tais-toy , si tu veux dormir.

L' A M O U R. [le,

Seigneur Sommeil, Seigneur Trasil-
Ce n'est pas chose si facile ,
Vous ne dormirez , ma foi , pas.

T R A S I L L E.

Hola qui me tire là-bas ;

L E S O M M E I L.

C'est l'Amour, faut-il le dire ?
Mais il ne fait encor que rire ,
Tantôt il fera le Lutin ;
Car tu sçais que ce libertin
De ton fusil brûle les méches ,
Qu'il tabourine de ses flèches ,
Et qu'il rit comme un insensé ,
Quand il a tout bouleversé.

T R A S I L L E.

Trêve , trêve de raillerie ,
Amour , laisse-nous , je te prie.

L' A M O U R.

Ce n'est pas à toi que j'en veux ,
C'est au Sommeil ce paresseux ,
Qui se frotte les yeux , qui baille ,
Qui ne fit jamais rien qui vaille ,

Et

R E C U E I L

Et qui ronfle comme un coquin,
Depuis le soir jusqu'au matin.

LE S O M M E I L. [ble,

Petit Dieu méchant comme un Dia-
Pourquoi me rends-tu misérable ?
Dis-moi le mal que je te fais ,
Et me laisse dormir en paix.

L' A M O U R.

Lâche enfant de Dame Paresse,
Qui fais gloire de ta molesse ;
T'ai-je pas cent fois reproché ,
Ce que fit la belle Pſiché ,
Quand tu m'endormis auprès d'elle ,
Et qu'elle fit brûlet mon aîle ?
Et même encore l'autre jour
Tu me fis un si méchant tour ,
Qu'il réveille toute ma bile ;
Ecoute ce qu'il fit , Traſille :
Acante étoit fort amoureux ,
Et je le rendois malheureux ,
Quand un soir au tems qu'on se couche
Le Sommeil me ferma la bouche ,
Me donna cent coups de Pavots ,
Et marmotant cinq ou six mots ,
Me mit la tête sous mon aîle ,
Et me portant dans la ruelle ,
M'endormit ainsi qu'un poulet.
Là je fus un mois tout complet ;
Si bien que l'Innocent Acante

En

DE PIÈCES GALANTES. 215

En avoit l'ame si contente,
Qu'il disoit partout (quoiqu'à tort)
Que chez lui l'Amour étoit mort :
Il chantoit partout sa victoire,
Il ne publioit plus ma gloire,
Lui qui par mille vers pompeux,
Chantoit auparavant mes feux :
Lorsqu'il crut n'être plus en cage,
Il ne fit pas le moindre Ouvrage,
Pas même un couplet de chanson,
Disant que j'étois un oison.

LE SOMMEIL.

Ce ne fut pas moi, je te jure,
Qui te fis alors cette injure,
La raison te fit tout cela,
Le dépit même s'en méla.

L'AMOUR.

Toutes leurs harangues sont vaines,
Acante est rentré dans mes chaînes ;
Là, je le laisse sermonner,
Se dépiter, & raisonner ;
La raison sans cesse raisonne,
Mais elle ne guérit personne,
Et le dépit rend bien souvent
Plus amoureux qu'auparavant.

TRASILLE.

Amour, ne sois plus en colère,
Le Sommeil veut te satisfaire,
Donne-nous un peu de repos.

L'AMOUR.

R E C U E I L

L' A M O U R.

Hé bien , je vous donne campos ,
Et près de vous deux je me couche ,
Pour y dormir comme une foughe.

T R A S I L L E.

Et moi j'enrage de bon cœur ,
Car l'Amour est mauvais coucheur ,
Hélas ! bons Dieux , comme il gambille.

L' A M O U R.

Ainsi sans cesse je fertille ,
Lorsque je couche avec les gens.

L E S O M M E I L.

Mais tu parois hors de ton sens ,
Tais-toy , je vois venir un songe ,
Couvert d'un aimable mensonge
Qui va mêler à mes Pavos
Un doux & gracieux repos ,
Et qui nous tiendra compagnie
Tant que cette nuit soit finie.

L E S O N G E *parle.*

Je rends heureux les misérables ,
Je sçai contenter leurs désirs ,
Et je sçai par des faux plaisirs
Soulager les maux véritables

Je sçai tromper heureusement ,
Mes biens ne sont biens qu'en mensonge :
Mais le bonheur le plus charmant ,
Quand il est passé , n'est qu'un songe.

Doux

Doux espoir des cœurs amoureux ,
Délices où l'on s'abandonne ,
Dans vos momens les plus heureux ,
Avez-vous rien que je ne donne ?

Trafille a toutes vos douceurs ,
Sa fortune est incomparable ,
Et sans mes charmes imposteurs
Il seroit toujours misérable.

Alors on vit un prompt éclair
Passer au-travers d'un nuage ,
Le Songe se perdit en l'air
Avec cette trompeuse image.

Votre jaloux s'en est douté ,
Le mensonge & la vérité
Donnent les mêmes défiances.
Pour agir en femme d'esprit ,
Il faut sauver les apparences ,
Et se moquer de ce qu'on dit.

Tout vous touche indifféremment ,
Et sans faire choix d'un Amant ,
Vous souffrez que chacun vous voye.
Belle Iris vous vous méprenez ,
Un heureux donne plus de joye
Que cent Galans infortunez.

Parmi vos bonnes qualitez ,
C'est sans raison que vous contez

R E C U E I L

Celle d'être fort complaisante,
 Ne l'être pas au dernier point,
 N'est pas une chose obligeante ,
 Il vaudroit mieux ne l'être point.

Qui ne vous verroit qu'une fois
 En six semaines ou deux mois,
 Vous trouveroit assez commode:
 Mais qui vous verroit plus souvent,
 Ne sçauroit vivre à votre mode,
 Sans enrager en vous servant.

Vous êtes civile d'abord ,
 Chacun vous plaît , vous plaisez fort ,
 Vous donnez quelques espérances ;
 Et de cent petits agrémens,
 Qui sont de trompeuses avances ,
 Vous n'êtes pas chiche aux Amans.

Cet Art de vivre ne produit
 Que le chagrin d'être éconduit
 Si-tôt qu'on presse davantage :
 Les faveurs que vous accordez,
 Sont celles par où l'on s'engage :
 Des autres vous vous défendez.

Vous êtes prude , je le croi ;
 Mais pour votre bien , croyez-moi,
 Piquez-vous moins de le paroître.
 Si vous tardiez, vous auriez tort ,

Sans

DE PIÈCES GALANTES. 219

Sans doute vous le pourriez être
Malgré vous jusques à la mort.

L'âge coule insensiblement,
Il nous dérobe l'agrément :
Dans peu vous serez moins galante.
Quelquefois malheureusement
L'on pense à devenir Amante,
Quand on ne trouve plus d'Amant.

Je vous aime, vous le sçavez,
Les preuves que vous en avez,
Vous devroient assez satisfaire ;
Mais étant devenu perclus,
Vous direz qu'on ne sçauroit plaire
Qu'avec quelque chose de plus.

Iris, prenez croyance en moi,
Je ferai tout ce que je dois,
Pour mériter que je vous serve :
Si-tôt qu'on a donné le cœur,
On met aisément sans reserve
Le reste au pieds de son vainqueur.

Souvent la honte & la fierté,
Ont fait que l'on a rebuté
Des offres de cette nature.
Ne tombez pas dans cette erreur ;
L'on est à plaindre, je vous jure,

K ij

Quand

Quand on n'est riche que d'honneur.

Resolvez-vous , sans m'amuser ,
 D'accepter ou de refuser
 Le parti que je vous propose ;
 Il n'est point d'homme sans défaut ,
 Chacun est bon à quelque chose
 Je le suis à ce qu'il vous faut.

R E P O N S E

A. M. D. V.

[croire !
EH! bons Dieux , qui le pourroit
 De si beaux vers sur une poire !
 Et fût-elle de Saint-Lezin ,
 Quel Voiture , ou quel Sarazin
 Disputeroit avec ces Belles
 De la gloire des bagatelles ,
 Quand afin de nous mieux charmer
 Elles se mêlent de rimer ?
 Pour moi que l'injuste Nature
 Ne fit Sarasin ni Voiture ,
 Je m'y trouve bien empêché ;
 Mais il faut tenir son marché ,
 Je n'aime point à me dédire ;
 Je l'ai dit , il faut vous écrire.

Helas !

Hélas ! quoi ! vous écrire encor !
 Ces poires à la robe d'or ,
 Si mignonnes , si parfumées ,
 Ces deux poires nos bien aimées ,
 Et dont vous faisiez tant de cas ,
 Ces poires ne sont plus , hélas !
 Ou ne sont que poires d'angoisse ;
 Car pour si peu que l'on connoisse
 Combien elles eurent d'appas ,
 On en pleure , on en créve : hélas !
 C'étoit bien raison que la vôtre
 Eût beaucoup plus d'esprit que l'autre.
 Elle en eut trop pour son malheur ,
 Et se perdit avec sa sœur .
 Voici de l'une & l'autre poire
 La triste & lamentable histoire.

Fiere de vous appartenir ,
 Et gardant en son souvenir
 Vos loix , vos sévères paroles ,
 (Car ce n'étoient pas poires molles)
 La vôtre sans se contenter
 De vivre , croître & végéter ,
 Pour s'instruire & pour profiter ,
 Ne faisoit jamais qu'écouter ;
 Surtout elle prêtoit l'oreille ,
 Quand cette fille sans pareille ,
 Sapho notre grande merveille ,
 La mere des tendres Amours ,
 La mere des tendres discours ,

R E C U E I L

Au jardin tenoit ses grands jours,
 Or elle entendoit que sans cesse
 Chacun y parloit de tendresse ;
 Lettre , billet , ou compliment ,
 Tout finissoit par tendrement ;
 De travers ou de bonne grace
 Tendre trouvoit partout sa place ,
 Jusqu'à mettre à landreriry (*)
 Un petit endroit attendry.
 Que fit-elle ? à force d'entendre
 Il lui prend une amitié tendre
 Pour un Abricot son voisin ,
 Elle l'appelle son cousin ,
 Le voit , l'entretient , le caresse :
 Ce n'étoit pourtant que tendresse :
 Souvent en ce doux entretien ,
 Tout un jour ne lui dure rien ,
 Hors de là l'ennui la devore :
 Ce n'étoit que tendresse encore :
 Mais qui peut résister au sort ?
 Comme l'Abricot l'aimoit fort ,
 Et que même il n'aimoit rien qu'elle ,
 Qu'il étoit beau , qu'elle étoit belle ,
 Et

(*) Contrat sage comme un Coton ,
 A pourtant , au cœur , ce dit-on ,
 Landriette ,
 Un petit endroit attendry ,
 Landreriry .

Et qu'ils se voyoient nuit & jour,
 Leur amitié devint amour ;
 Je voyois la Poire parée,
 Sa douceur faire la sucrée,
 Ne pouvoir tenir dans sa peau,
 Montrer ce qu'elle avoit de beau,
 Regarder l'Abricot sans cesse :
 Qu'est-ce-ci, lui disois-je ? qu'est-ce ?
 Je vois de l'amour sur le jeu,
 Bien, je cacherai votre feu,
 A votre tour, foyez discrète,
 Et quand quelque nouveau Poëte,
 Quelque Cavalier inconnu,
 Au Samedi nouveau venu,
 Quelque Dame jeune & galante
 Dira, c'est donc là cet Acante ?
 Je ne sçai pas s'il écrit bien :
 Mais pour le moins il ne dit rien.
 Vous qui sçauvez que mon silence
 N'est pas toujourns ce que l'on pense,
 Qui par vos maux, par vos tourmens
 Jugerez de ce que je sens,
 Qui verrez enfin ma pauvre ame
 Brûler d'une semblable flâme,
 Se ronger d'un pareil souci,
 Poire, n'en dites rien aussi.
 Cependant la poire enflâmée,
 Croissoit, aimoit, étoit aimée,
 Estimoit son sort bienheureux.

R E C U E I L

En vain pour combattre ses feux,
 Son voisin, l'arbre de Pirame, *
 Qui porte le deuil de sa Dame,
 Et l'Amante aux pâles couleurs,
 Clitie, & quelques autres fleurs
 Du Pays des Métamorphoses,
 Qui sçavent de si belles choses,
 Lui disoient chacun à son tour,
 C'est une peste que l'amour.

Comme une jeune écervelée,
 De mille blondins cajollée,
 Quand sa mere sur ses vieux ans
 Lui défend de voir des Galans,
 Laisant passer cette tempête,
 Ecoute, rit, hoche la tête,
 Et dit par fois en marmottant :
 Vous en avez bien fait autant.
 La Poire votre favorite
 Lui répliquoit, je vous imite,
 En arrive ce qui pourra,
 L'Abricot m'aime & m'aimera,
 Quand notre amour seroit publique
 C'est un amour chaste & pudique,
 Un amour tout Platonique,
 Qui sans désir & sans espoir,
 S'attachant aux loix du devoir,

Ne

* C'est un grand Meurier qui est tout auprès.

Ne prétend qu'aimer & que voir.
 Possédé d'un amour extrême,
 L'Abricot n'en dit pas de même,
 Il enrage, il fait le mutin,
 De ce que son cruel destin
 L'attache contre une muraille:
 Il veut enfin, vaille que vaille,
 Malgré l'espalier & ses cloux
 (Voyez si les Amans sont foux)
 Courber sa branche pour descendre,
 Et près de la poire se rendre.
 Aussi tôt de son petit corps
 Il y fait cent petits efforts,
 La branche à son désir résiste,
 Mais dans son desir il persiste,
 Et menace de la quitter,
 Puisqu'elle veut tant résister.
 Elle sans se mettre en colère,
 Trois fois comme une bonne mere,
 Lui dit, hola, mon fils, hola:
 Mais ce fou vous la laisse là.
 Il tombe, (O poire infortunée!)
 Et met fin à sa destinée:
 Après lui tu fis cent efforts
 Pour aller joindre son beau corps,
 En tombant de la même sorte:
 Mais ta branche fut la plus forte,
 Et peut-être encore aujourd'hui
 Tu vivrois & vivrois sans lui,

R E C U E I L

Si bien-tôt l'amoureux Zéphire
 N'eût eu pitié de ton martyre :
 Ce Dieu presqu'au même moment ,
 Parlant à Flore tendrement ,
 Disoit : Si Flore étoit mortelle ,
 Je voudrois mourir avec elle.
 Il entend du bruit à ce mot ,
 Et voit par terre l'Abricot ;
 Il voit que la Poire affligée
 Se débat comme une enragée ,
 Et ne demande qu'à mourir :
 Je veux dit-il , la secourir ,
 En un état si pitoyable
 La vie est un mal effroyable.

Alors Zéphire entre en courroux ,
 Et n'est plus ce Zéphir si doux ,
 Qu'on trouve dans tous nos Poètes ,
 Disant à Flore des fleurettes :
 Il se renforce , & puis devient
 Tel qu'Homere , il m'en souvient ,
 Le représente en ses Ouvrages ,
 Couvrant le Ciel d'épais nuages ,
 Avec ces autres insolens ,
 Qui ne sont nullement galans.
 Il souffle , & la poire abbatuë ,
 Rend graces au coup qui la tuë ;
 Comme elle avec même douceur ,
 Tombe aussi ma poire sa sœur ,

Qui

Qui l'aimoit d'un amour extrême,
 Et presque autant que je vous aime :
 Ainsi qu'un gros morceau d'aimant
 Attire un aiguille aisément
 En cette aiguille encore une autre,
 Ainsi ma poire suit la vôtre,
 Qui roule & se rend aussi-tôt
 Auprès de son cher Abricot.

Sapho, de ses mains charitables
 Relève ces trois misérables,
 Et pour s'être si bien aimez,
 Veut que leurs corps soient embaumés
 Et mis ensemble en marmelade.
 Qui conque d'amour est malade,
 Qu'il se garde bien d'en tâter,
 Il verroit son mal augmenter,
 Peut-être jusqu'à l'emporter.
 Hazard pourtant ; je vous le jure,
 Je tenterai cette aventure ;
 Car enfin si je meurs pour vous
 Mon sort me semblera trop doux.



 R O N D E A U

fait par Silvie.

A Chevez, cher Tirsis, achevez votre ouvrage,

Né traitez plus l'amour comme un pur badinage ;

A quoi bon tant de soins, à quoi bon tant d'ardeur,

Si depuis si long-temps que vous avez mon cœur,

Vous n'en demandez point de secret témoignage ?

Vous n'avez de ma foi ni promesse ni gage,

Quoi ! pour les obtenir manquez vous de courage ?

Si l'Amour vous conduit, qui vous peut faire peur ?

Achevez.

Ecoutez de mes yeux l'intelligent langage.

Lorsque vous m'approchez, je change de visage,

Dans mon ame l'amour surmonte la pudeur,

Mon front est tout couvert de honte & de rougeur

Ah ! timide Tirsis, en faut-il davantage ?

Achevez.

R E-

R E Q U E S T E
D E S A M A N S
C O N T R E L E S F I L O U X.

PRINCE le plus aimable, & le plus grand
des Rois,

Nous venons implorer le secours de vos Loix :

Tout l'Etat amoureux vous adresse ses plaintes ;

Vous seul pouvez calmer nos soucis & nos craintes,

Vous seul pouvez nous faire un sort qui soit plus
doux,

L'amour même ne peut nous rendre heureux sans
vous.

La nuit si favorable aux flâmes amoureuses,

A beau nous préparer les faveurs précieuses :

Sans respecter ce Dieu, les Voleurs indiscrets

Troublent impunément ces mystères secrets :

Chaque jour leur audace éclate davantage,

On ne va plus la nuit sans souffrir quelque ou-
trage :

On trompe d'un jaloux les regards curieux :

Mais d'un filou caché l'on ne fuit point les
yeux :

Comme

Comme on n'ose marcher sans avoir une escorte ,

On ne peut se glisser par une fausse-porte ,
Et seul au rendez-vous , si l'on veut se trouver ,

On est deshabillé avant que d'arriver.

La nuit dont le retour ramenoit les délices ,

Ces paisibles momens à l'amour si propices ,

Destinez seulement à de tendres plaisirs ,

Ne sont plus employez qu'à de fâcheux soupirs ;

Les maris rassurez , les meres sans alarmes ,

Dans un si grand désordre ont sçu trouver des charmes.

La nuit n'est plus à craindre à leur esprit jaloux ,

Ils dorment en repos sur la foi des Filoux :

Ils aiment le plaisir qui nous tient en contrainte ,

Et la frayeur publique a dissipé leur crainte.

O vous qui dans la paix faites couler nos jours ,

Conservez dans la nuit le repos des amours ,

Que du Guet surveillant la nombreuse cohorte

Nous serve à l'avenir d'une fidèle escorte ;

Qu'ils sauvent des Voleurs tous les Amans heureux ,

Et souffrent seulement les larcins amoureux :

Qu'ils nous ôtent la crainte , & qu'en toute assurance ,

Nous goûtions les plaisirs de l'ombre & du silence.

En faveur de l'Amour , finissez notre ennui,
 Vous n'avez pas sujet de vous plaindre de lui:
 Ce Dieu dont le pouvoir domine tous les au-
 tres,
 En vous donnant ses loix , semble avoir pris les
 vôtres :

Il garde pour vous seul ce qu'il a de plus doux,
 Il commande par-tout , & n'obéit qu'à vous ?
 Il sépare de vous l'éclat de la Couronne ,
 Et fait qu'on aime en vous votre seule personne:
 Plaisir , que rarement les Rois peuvent goûter ,
 Et duquel toutefois vous ne pouvez douter.
 Ainsi , puisse le Ciel , pour vous faire justice ,
 Au moindre de vos vœux être toujours propice ,
 Épargner vos souhaits , prévenir vos desirs ,
 Et remplir votre cœur de joye & de plaisirs :
 Mais comme il n'en est point hors l'amoureux
 empire ,

Et qu'un Roi ne peut être heureux s'il ne sou-
 pire ,

Puissiez-vous de l'Amour secrettement charmé ,
 Toujours fort amoureux , être toujours aimé ;
 Et sans vous desirer de nouvelles conquêtes ,
 Puissiez-vous demeurer dans l'état où vous êtes.



REPONSE



R É P O N S E

D E S F I L O U X

A LA REQUÊTE DES AMANS.

PRINCE, dont le seul nom fait trembler
les Rois,

Suspendez un moment la rigueur de vos Loix,
Souffrez que les Voleurs vous demandent jus-
tice

Contre de faux Amans tous remplis d'artifice.
Si l'on les croit, ils font de nous fort maltraî-
tés,

Nous nous opposons seuls à leurs félicités ;
Nous troublons leurs plaisirs, les nuits les plus
obscures

N'ont plus pour leur amour de douces avan-
tures.

Où sont-ils les Amans que nous avons volés ?
Commandez qu'on les nomme, & qu'ils soient
enrôlés.

Hélas ! depuis dix ans que nous courons sans
cesse,

Nous n'avons pû trouver ni Galans, ni Maîtres-
ses.

Et pour notre malheur, nous n'avons jamais pris
Ni

Ni portraits précieux, ni bracelets de prix :
 En vain sans respecter, Plumes, Soutanes,
 Croiffes,

Nous avons arrêtez & Chaises & Carosses ;
 Nous ne trouvons jamais où s'adressent nos
 pas,

Que plaideurs, que joueurs, que chercheurs de
 repas,

Que courtisans chagrins, que chercheurs de for-
 tune,

Dont la foule, grand Roi ! souvent vous im-
 portune :

Mais de tendres Amans, vrais esclaves d'a-
 mour,

On en trouve la nuit aussi peu que le jour.

C'étoit au tems jadis que les Amans fidèles

Pour tromper les Argus, montoient par les échel-
 les,

Qu'on les voloit sans peine au premier point
 du jour,

Et qui cachoient leur vol autant que leur
 amour.

Sous votre grand ayeul, d'amoureuse mémoire,

Les Filoux nos aïeux célèbres dans l'Histoire,

Ne passoient pas de nuits sans prendre à des
 Amans

Des portraits enrichis d'or & de dimans :

Et chacun sans Placet, sans tant de doléance,

Rachetoit

Rachetoit son portrait , & payoit le silence.
 C'est ainsi qu'on aimoit en ce siècle si doux,
 Sous un Prince charmant qu'on voit revivre en
 vous,
 Mais aujourd'hui qu'amour daigne suivre la
 mode :
 Que le moindre respect passe pour incom-
 mode,
 Nous trouvons tout-au-plus quelques pauvres
 Coquets,
 Qui n'ont jamais sur eux que des Madrigalets :
 Ils courent nuit & jour , se tourmentant sans
 cesse ,
 Sans jamais enrichir ni voleurs ni Maîtresse.
 Qu'ils marchent hardiment , ils font peu de ja-
 loux ,
 Et n'ont à redouter ni Maris ni Filoux ,
 Pour tous leurs rendez vous , ils peuvent prendre
 escorte
 Sans besoin de la nuit , ni de la fausse-porte.
 Mais la licence régne avecque tant d'excès ,
 Qu'ils osent bien se plaindre & donner des Pla-
 cets.
 Ne les écoutez pas , ils sont pleins d'artifice ,
 Prononcez cet Arrêt tout rempli de justice :

*Un Amant qui craint les Voleurs ,
 Ne mérite point de faveurs.*

PROCURATION

PROCURATION D'AMOUR.

FUT présent devant Nous Notaire du grand
Dieu,

Dont le sacré carquois se fait craindre en tout
lieu,

Et qui pour triompher ne veut pas d'autres armes
Que la seule douceur de ses aimables charmes;
Tendre & discret Amant Messire Endimion,
Toujours ferme & constant en son affection,
Demeurant dans Erice, au cœur percé de flèches,

Où l'on voit mille amours entrer en mille brèches,

Qui pour son Procureur Apollon a commis,
L'un de ses Confidens & plus fidèles amis,
Auquel pour cet effet il a donné puissance,
Ainsi comme pour lui d'agir en son absence
Près de sa chère Amante, à qui l'œil du Soleil,
Dans son vaste contour ne voit rien de pareil,
Et dans qui le Destin propice & favorable
Eut soin de renfermer tout ce qu'on voit d'aimable :

Et donne d'abondant au susdit Apollon
Ledit Constituant, noble homme Endimion,

Plein-

Plein-pouvoir de toucher des mains de la Re-
belle

Ce qu'elle peut devoir à son amour fidelle ,
En un mot d'en tirer le plus qu'il se pourra ,
Bons mots , bons entretiens , faveurs & ca-
tera :

Lui bailler du reça décharge suffisante ,
Telle que cette Belle en demeure contente ,
Et que sur le refus par sa sévérité ,
De payer les salaires à sa fidélité ,
De la faire rappeler au Tribunal d'Erice ,
Pour s'y voir condamner à payer son service ,
Et suivant l'équité d'un juridique Arrêt ,
Rembourser son amour avecque l'intérêt ,
Même la prendre au corps , en cas que l'inhu-
maine

Ne voulût de douceur reconnoître sa peine ;
A charge toutefois par ledit Procureur
Qu'Endimion commet de son bien Receveur ,
De rendre un compte exact de ce que sa con-
duite

Pourroit enfin tirer d'une juste poursuite.
Ne désire & n'entend ledit Constituant ,
Que sondit Procureur en qualité d'Agent ,
Dans cette qualité aucun autre il subroge ,
Voulant expressément , au cas qu'il y déroge ,
Et qu'il souffre qu'un tiers lui prête son secours ,
Qu'il soit déchu du droit de traiter ses
amours.

Fait

Fait ainsi que dessus, ès Etudes d'Ericc,
Présens à cet Ecrit Alcandre & Bérénice,
Environ le midi, justement dans le jour
Qu'on commence à compter les Kalandes d'A-
mour,
Par nos cœurs asservis à l'amoureux Empire,
Et de notre prison l'an mil six cent le pire.

VERS ENVOYEZ
A MADEMOISELLE
DE SCUDERY,

*POUR ACCOMPAGNER UNE
corbeille pleine de bijoux, dont les Filoux
lui faisoient présent pour ses Etrennes.*

CEs hommes redoutez que l'on nomme Fi-
loux,

Dont vous avez pris la défense,
Sont de leur gloire trop jaloux,
Pour demeurer dans le silence :
Ils parlent; mais bien foiblement,
N'ayant aujourd'hui la puissance
De marquer leur reconnoissance
Que par des souhaits seulement,
Si la fortune favorable

Jettoit

Jettoit un doux regard sur eux ,
 Et que devenant plus traitable ,
 Elle favorisât leur vœux ,
 Quand du butin ils feroient leur partage ;
 Le plus riche seroit pour vous faire un hom-
 mage.

Tous les jours en faisant leurs courses,
 Ils rapportent assez de bourses ,
 Dont l'espoir les va dévauçant ;
 Car pipez de leur bonne mine ,
 Quand au fond on les examine ,
 On n'y rencontre que du vent.

Telle est celle que dans ce jour
 Nous vous présentons pour étrenne ,
 Nous en avons fait choix sur plus d'une dou-
 zaine

Prises en Ville ou dans la Cour ;
 Car la nuit nous ne sçavons pas ,
 Où le hazard guide nos pas.

Nous primes la même journée
 Le brasselet plein de petits bijoux ,
 Qu'une Dame peu fortunée
 Venoit de recevoir avec un billet doux.
 La belle croyant nous toucher ,
 Nous en conta toute l'Histoire ,
 Que sans peine elle nous fit croire ;

Mais

Mais nos cœurs furent de rocher.

Si nous vous sommes nécessaires ,
Sans vous faire tant de discours ,
Nous quitterons en tout tems nos affaires ,
Pour vous offrir notre secours.
Dans le besoin sonnez fort votre cloche ,
Soudain le Balafré , la Roche ,
Bras de Fer , & Roland fans peur ,
Vous serviront avec ardeur ;
Car ce sont des gens fans reproche.

R E P O N S E

DE MADEMOISELLE
DE SCUDERY,

*A UNE JEUNE DEMOISELLE
qu'elle soupçonne lui avoir fait cette
galanterie.*

VOTRE injustice est sans égale ,
De faire parler des Filoux ,
Lorsque d'une main libérale
Vous donnez d'aimables bijoux.

Croyez-

Croyez-moi, Charmante Célie,
 Vous ne sçauriez vous déguiser,
 Et votre Muse est trop polie,
 En vain elle veut m'abuser.

Je connois sa délicatesse,
 Son air charmant & ses appas,
 Et je ne sçai quelle tendresse
 Que les autres Muses n'ont pas.

En vain le Balafre, la Roche,
 Entreprennent de me duper,
 Et je vous fais un doux reproche,
 De me vouloir toujours tromper.

[dre,
 Vous sçavez pourtant trop bien feindre,
 Et mon cœur vous feroit pitié,
 S'il commençoit un jour à craindre
 D'être surpris en amitié.

Reprenez-vous, chere Célie,
 Et promettez vous désormais,
 Que soit sérieux, soit folie,
 Vous ne me tromperez jamais.



LE SOUFFLET.

Ces Vers ont été envoyez par
Sapho, avec un soufflet fort
joli.

*On suppose que c'est lui qui parle à
la Dame.*

AUTREFOIS en Zéphir je voloïis par les plaines,

Et sentoïis les ardeurs des amoureuses peines :
Maintenant en soufflet je me vois transformé,
Et ne puis plus courir après l'objet aimé.

Flore pour me punir, me changea de la sorte :
Pour un Zéphir d'hyver j'ai l'haleine assez
forte,

Et je vous servirai jusqu'au mois des Amours,
Où l'aimable Printems raméne les beaux
jours.

Ce fut moi, malheureux, (oserai - je le
dire ?

Ah ! quand j'y pense encor, mon triste cœur
souponne)

Qui badinant un jour avec des jeunes fleurs ,
 Ternis insolemment leurs plus vives couleurs ,
 Sans sçavoir que votre chere conquête ,
 Vouloit vous les donner le jour de votre fête.
 Lors elle s'en plaignit, Flore s'en courrouça,
 Et pour la contenter, me bannit, me chassa,
 M'interdit les jardins de toute la Nature,
 Et me fit prendre enfin cette triste figure :
 Mais si je puis passer l'hyver auprès de vous ,
 De nul autre Zéphir je ne serai jaloux.

L A

TUBEREUSE

A CELIE,

LE JOUR DE SA FESTE.

ANGELIQUE, ou Celie, ou tous les deux
 ensemble,

Malgré toutes les fleurs, que ce beau jour as-
 semble,

Je veux tous vos regards, toute votre amitié,

Ou ne leur rien laisser que regards de pitié.

Des bords de l'Orient je suis originaire,

Le Soleil proprement se peut dire mon pere,

L o

Le Printems ne m'est rien , je ne le reconnois
pas ,

Et ce n'est point à lui que je dois mes appas.

Je l'appelle en raillant le pere des Fleurettes ,

Du fragile Muguet , des simples Violettes ,

Et de cent autres fleurs qui naissent tour - à -
tour ,

Mais de qui les beautez durent à peine un jour.

Voyez-moi seulement , je suis la plus parfaite ,

J'ai le teint fort uni , la taille haute & droite ,

Des roses & des lis j'ai le brillant éclat ,

Et du plus beau jasmin le lustre délicat.

Je surpasse en odeur & la jonquille & l'am-
bre ,

Et les plus grands des Rois me souffrent dans
leur chambre.

Faut-il vous dire tout ? Votre esprit est discret ,

Je vais lui confier mon plus galant secret.

J'ai sçu plaire à Louïs , à qui tout voudroit
plaire ,

Ne me regardez plus comme une fleur vul-
gaire :

A son air de Héros , à ses exploits guerriers ,

On eut dit que son cœur n'aimoit que les lau-
riers ,

Que seule à ses faveurs la palme osoit pré-
tendre :

Cependant il me voit d'un regard assez tendre.

Après un tel honneur , cedez , moindres beautez ,

Vous avez plus de nom que vous n'en méritez.
 Vous, Celie, excusez si j'ai l'ame hautaine,
 Et si dans mes discours je paroiss un peu vaine:
 Par l'avis de Sapho, je demande vos chants,
 Si chéris des neuf Sœurs, si doux & si touchans,
 Pour publier par tout du Couchant à l'Aurore,
 Que je suis sans égale à l'empire de Flore,
 Que le triste Hyacinte, avec tous ses appas,
 Et cette fleur qui suit mon pere pas-à-pas,
 Les roses de Venus nouvellement écloses,
 Ajax si renommé dans les Méthamorphoses,
 La fleur du beau Narcisse, & la fleur d'Adonis,
 Toutes doivent céder à la fleur de Louïs.

M. DE SCUDERY.

XIV. ELEGIE.

REMPLISSEZ l'air de cris & vos grottes pro-
 fondes ;
 Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos
 ondes,
 Et que Langueil enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ses bords,
 On ne blâmera point vos larmes innocentes,
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pré-
 santes,

Chacun

Chacun attend de vous ce devoir généreux ,
Les destins sont contents , Oronte est malheureux.

Vous l'avez vû n'aguères au bord de vos fontaines ,

Qui sans craindre du Sort les faveurs incertaines

Plein d'éclat , plein de gloire , adoré des mortels ,

Reçoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.

Hélas ! qu'il est dcchu de ce bonheur suprême !

Que vous le trouveriez différent de lui-même !

Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ,

Les soucis devorans , les regrets , les ennuis ,

Hôtes infortunés de sa triste demeure ,

En des gouffres de maux le plongent à toute heure.

Voilà le précipice où l'ont enfin jetté

Les attraits enchanteurs de la prospérité.

Dans les Palais des Rois cette plainte est commune ;

On n'y connoît que trop les jeux de la fortune ,

Ses trompeuses faveurs , ses appas inconstans :

Mais on ne le connoît que quand il n'est plus tems.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles ,

Qu'on croit avoir pour soi le vent & les
étoiles,

Il est bien mal-aisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des Zéphirs.

Jamais un favori ne borne sa carrière,
Il ne regarde point ce qu'il laisse en arrière,
Et tout ce vain amour de grandeurs & de
bruit

Ne le sçauroit quitter qu'après l'avoir dé-
truit.

Tant d'exemples fameux que l'Histoire ra-
conte,

Ne suffiroient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ha ! si ce faux éclat n'eut point fait ses plai-
sirs,

Si le séjour de Vaux eut borné ses désirs,
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son
âge !

Vous n'avez pas chez vous ce brillant équi-
page,

Cette foule de gens que l'on voit chaque jour
Saluer à longs flots le Soleil de la Cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récom-
pense

Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ce penser, Oronte nous rappelle :
Vous

DE PIÈCES GALANTES. 247

Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmans ap-
pas,
Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage :
Il aime ses Sujets, il est juste, il est sage,
Du titre de Clement rendez-le ambitieux,
C'est par-là que les Rois sont semblables aux
Dieux.
Du Grand, du Grand HENRY qu'il contemple
la vie,
Dès qu'il se put vanger, il en perdit l'envie.
Inspirez à LOUIS cette même douceur ;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clemence ;
S'il a crû les conseils d'une aveugle Puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L E

LOUIS D'OR

A MADEMOISELLE

DE SCUDERY.

SAPHO, qui recevez de mille endroits di-
vers

Tant de prose galante & d'agréables vers
 Jetez les yeux sur cet Ouvrage:
 De grace d'aignez le souffrir ;
 Quand j'eus dessein de vous l'offrir ,
 Votre seule bonté m'en donna le courage.
 Ainsi, rare Sapho, l'ornement de nos jours,
 Sans chercher de plus longs détours,
 Ni sans m'excuser d'avantage,
 Je vais commencer mon discours.

Ne vous imaginez point, Mademoiselle,
 que ce que je vais vous conter, soient
 des nouvelles particulieres de la Cour :
 bien que j'y sois depuis quelque tems, je
 n'en sçai pas davantage. Les gens aussi peu
 considérables, & aussi peu empressez que
 moi,

moi, la suivent assez ordinairement sans la voir, ou la voyent bien souvent sans la connoître. L'autre jour m'étant retiré de meilleure heure qu'à l'ordinaire, dans l'oïveté où je me trouvai, m'amusant à conter ce qui me restoit d'argent pour mon voyage, il me tomba dans la pensée, que si tant de pièces différentes que je tenois, avoient du sens & de l'intelligence dans la tête dont elles étoient marquées, il n'y auroit presque rien qu'elles ne pussent m'apprendre; & que l'or & l'argent ayant de tout tems gouverné le monde, on pourroit sçavoir par leur moyen des nouvelles de tous les siècles. A peine avois-je eu cette pensée, qu'une Pistole d'Italie, que j'avois séparée des autres, prenant brusquement la parole pour toutes, me parla de cette sorte :

Comme je te connois discret,

Je t'avertis en confidence,

Mais n'en dis rien, car c'est un grand secret,

A tort vous nous croyez manquer de connoissance :

La plupart des hommes sont foux,

Car bien que nous sçachions nous taire,

Nous voyons ce qu'ils font pour nous,

Et sçavons ce qu'ils nous font faire.*

L v

Je

Je fus fort épouvanté d'une nouveauté si extraordinaire : bien que je n'ignorasse point que les Pistoles se mêloient de beaucoup de choses , je ne sçavois pas encore qu'elles sçussent parler. Mais enfin m'étant un peu rassuré , je lui repartis : Et quoi , as-tu bien assez d'esprit pour répondre à toutes les questions que je te ferai ?

Alors avec ardeur reprenant la parole ,

Je dirai d'Or , repliqua la Pistole.

Vrayement , lui dis je , tu ne te contentes pas de parler , tu fais des vers , & qui pis est , tu fais des pointes. Mais puisque te voilà de si belle humeur , je suis prêt à t'écouter. Je ne serai pas le premier qui me serai engagé dans des Dialogues extraordinaires : en tout cas puisqu'il y en a dans Lucien d'aussi surprenans , il sera mon garant. Sur-tout , si tu me veux plaire , entretiens-moi de diverses choses dont tu peux avoir connoissance : conte-m'en des galantes autant qu'il te sera possible : mais aumoins que je ne sçache rien de certaines aventures qui ne méritent pas le nom de galanterie , & dans lesquelles les Pièces de moindre valeur que toi peuvent avoir cours.

Sur

DE PIÈCES GALANTES. 251

Sur cet article par avance
J'impose un éternel silence
Aux écus d'or autant qu'aux écus blancs.

Ne crains point, interrompit gravement un double Louis, qui mouroit d'envie de parler : si nous avons à t'entretenir de quelque chose qui approchât de l'amour, où l'intérêt put avoir quelque lieu, nous ne traiterions pas cette matière si grossièrement ; je ne te parlerois que de ces dons utiles & secrets, que l'on appelle générosité & grandeur d'ame ; que de ces personnes bien faites & bien-faisantes, qui pour donner courage à leurs Galans, travaillent à leur établissement & à leur fortune ; ou de ces Galans industrieux, qui sçavent faire des libéralités si à propos, qu'on ne sçauroit les refuser ; enfin de tous ceux qui employent leurs richesses pour l'utilité ou pour le plaisir des personnes qu'ils aiment.

Qui sçait de ses grands biens faire un parfait usage,

Est magnifique en équipage,

Fait tout avec profusion,

Tâche à donner souvent bal ou collation.

Que s'il peut engager à quelque promenade
L'objet dont les beaux yeux l'on sçu rendre
malade,

Son carrosse attelé de six chevaux de prix ,
 Fait trembler sous ses pas le pavé de Paris :
 Il se met en campagne , & sans reprendre ha-
 leine ,

En d'agréables lieux il conduit l'inhumainé.

Là l'aimable Musique & les mets délicats
 Par des soins diligens ont devancé leurs pas.

Cependant ce train magnifique ,

Tous ces mets délicats , cette aimable Musique ,

Ce qui devance ou ce qui suit ,

Et qui gagne le cœur des plus indifférentes ,

Ce n'est que de l'argent traduit

En cent manières différentes.

En effet , poursuit le Louis , recevoir ou
 donner de l'argent est une chose égale-
 ment honteuse : même après l'avoir don-
 né , quelques-uns tâchent de le rattraper.
 Une Dame de ma connoissance en usa de
 cette sorte assez plaisamment il y a quel-
 que tems. Après avoir fait un présent
 considérable à son Amant , elle le pria à
 deux jours de là , de lui prêter tout ce
 qu'il auroit d'argent en son pouvoir , pour
 une affaire de conséquence qui lui étoit
 survenuë.

Le Cavalier surpris d'entendre ces paroles ,
 De sa mourante bourse arracha ses pistoles ,

Et

Et confus autant qu'interdit ,
Les croyant prêter , les rendit.

Toutefois , continua le Quadruple , si tu voulois être entièrement satisfait il te faudroit parler à tous ceux que tu viens de remettre dans ta bourse. Quand nous sommes seuls , comme je suis présentement , nous ne sommes pas propres à grand'chose , ni ne sommes point d'un fort grand entretien. Cependant beaucoup de nous ensemble , faisons tous les jours des choses incroyables : & c'est en grande compagnie que nous avons contribué au gain de plusieurs Batailles , à la prise de plusieurs Villes imprenables , & à mille conquêtes amoureuses. Il m'avertit même de bonne foi , que le plus souvent la vertu des gens ordinaires n'alloit que du plus au moins.

Que leur grand nombre avoit des charmes si
puissans ,

Que souvent la plus prude & plus habile ,
Qui peut résister à deux cens ,
Se laisse emporter à deux mille.

Je crois aisément ce que tu dis , lui
répondis je ; mais quoi qu'il en soit , j'ai-
me mieux ne m'engager en conversation
qu'avec toi seul , de-peur d'embrouiller la
chose.

chose. Tu n'as pas tant de tort , me dit-il : si nous étions plus de deux , nous voudrions peut-être parler tous à la fois , comme font assez ordinairement les hommes quand ils se trouvent plusieurs ensemble. Ecoute-moi donc tout seul , je t'en conjure , & sois persuadé que je te ferai sçavoir des choses assez curieuses. Comme je suis d'un Or le plus ancien qu'on puisse trouver , je pourrai te conter mes aventures : car afin que tu ne t'y trompes pas , j'ai conservé le même sens & la même intelligence que j'ai présentement , dans toutes les formes différentes sous lesquelles j'ai paru. Je fus tiré de la Mine sous le règne du dernier Darius , & j'ai vu tout le bouleversement de ce grand Empire. Cependant sans te rien dire de toute la suite de l'Histoire , dont je te fais grace , & que je te pourrois conter ici , s'il m'en prenoit fantaisie , il me suffira de t'apprendre qu'en ce tems-là je portai la figure du Conquérant qui renversa le Trône des Perses : & je me contenterai de te faire sçavoir en passant , quelque chose des amours de ce siècle-là , qui étoient tout-à-fait différentes de celles de celui-ci. Les langueurs , les plaintes , & les désespoirs n'étoient point en usage parmi les Courtisans de ce grand Prince. Comme c'étoient tous gens accoutumés à
de

de promptes & grandes expéditions, ils avançoient bien plus en un jour, qu'on ne fait maintenant en une année. Pour te confirmer cette vérité, souviens-toi de la Reine des Amazones :

Rappelle un peu dans ta mémoire
 De Talestris la mémorable Histoire,
 Qui pour se délivrer de ce mortel ennui
 Qu'on a toujours de trop attendre,
 Arriva le matin dans le camp d'Alexandre,
 Et coucha le soir avec lui.
 Mais depuis est venu le règne des fleurettes,
 Véritablement chicane en matière d'amour.
 L'on ne fait qu'en dix ans ce qu'on fit en un
 jour,
 Encore dans ses amourettes,
 Où l'on se brûle à petit feu,
 Si l'on trouve jamais ou coquette ou cruelle,
 Ce n'est qu'un pitoyable jeu,
 Et tout se passe en bagatelle.

Mais pour te conter par ordre mes avan-
 ture, il faut que je te dise, que long-tems
 après la mort d'Alexandre je tombai entre
 les mains d'un avare, qui ne se contentant
 pas de m'enfermer avec plusieurs de mes
 compagnons, il nous enterra, ce miséra-
 ble, dans les fondemens d'une vieille tour,
 & mourut enfin sans s'être servi de son
 argent,

argent, ni sans l'avoir enseigné. Nous demeurâmes là plusieurs siècles, jusqu'à ce qu'on nous déterra par hazard, en creusant pour avoir les pierres des murailles sous lesquelles nous étions : nous fûmes ainsi de nouveau remis au jour ; mais nous n'y fûmes pas plutôt, que nous trouvâmes une grande différence dans le monde.

Depuis ce long enterrement
Le monde avoit changé de formes & de figure :
L'on y parloit différemment,
Tout étoit d'une autre nature.
Nous n'étions même plus à l'usage de tous ;
Puisqu'en en sortant de sous cette muraille,
Jusques à la moindre de nous
Parvint à la grandeur d'antique & de médaille.

Aussi fûmes-nous recherchés avec soin des Curieux qui nous firent valoir un prix excessif, & qui nous montroient comme le plus rare ornement de leurs cabinets. Je pense que je serois encore entre leurs mains, si mon dernier maître, qui se mêloit de Chimie, me jugeant d'un Or très-pur, ne m'eût voulu multiplier. Je ne sçache point de tourment qu'il ne me fit

fit endurer. Il essaya toutes choses inutilement ; il me fit passer plusieurs fois par le feu.

Mais il ne fit que s'y morfondre.
Il eut beau me fondre & refondre,
Le bon-homme fut confondu,
Car je ne fus rien que fondu.

Je ne demeurai pourtant pas long-tems en cet état ; je fus donné à un Orfèvre, qui m'employa à mettre en œuvre plusieurs Diamans de prix, & fit une boëtte de Portrait magnifique. A peine étoit-elle achevée, qu'un jeune Romain l'acheta pour mettre le Portrait de sa Maîtresse. Au-reste, comme l'on ne conte jamais d'histoire pareille à celle-ci, sans qu'il soit à propos de se souvenir de quelques Vers, il faut que je r'en dise, qui ont été traduits en François, & que j'entendis réciter à notre Cavalier, un jour qu'il regardoit le Portrait de sa Maîtresse, & qu'il parloit à soi-même, suivant la louïable coutume des Amans :

Malgré la rigueur de l'absence,
L'amour qui sçait charmer la plus forte douleur,
Vient au secours de ma constance,

Et

Et tient ce doux propos dans le fonds de mon
cœur :

Vis en repos , Tircis , ta divine Princesse
Partage en ce moment ta profonde tristesse ,
Et par mille transports secondant ses desirs ,
Elle te rend avec tendresse

Et douleur pour douleur , & soupirs pour sou-
pirs.

Alors dans l'excès de ma joye
Je sens dans mon esprit tant de charmes se-
crets ,

Qu'en quelque rang que je la voye ,
J'abandonne mon cœur aux plus hardis sou-
hairs.

Amour , qui prends le soin d'une âme si belle ,
Afin de la rendre immortelle ,
A nos cœurs amoureux donne une même
loi :

Que je ne vive que pour elle ,
Qu'elle ne vive que pour moi.

Tu jugeras par ces Vers ; que c'étoit un
simple Cavalier qui aimoit une personne
fort au-dessus de lui , & je ne t'en dirai
pas davantage ; car en matiere de digres-
sions , comme de folies , les plus courtes
sont les meilleures. Aussi sans m'arrêter à
cette Histoire , je t'apprendrai que je pas-
sai

fai entre les mains d'un autre Maître, qui m'employa d'une maniere bien différente, quoiqu'au même usage : il me fit servir à cinq ou six Portraits en moins de rien, & j'eus le divertissement de voir que tantôt la Blonde chassoit la Brune, selon que la Blonde ou la Brune régnoit dans son cœur : j'avois pourtant bien du dépit de ce qu'il en quittoit quelquefois une belle pour une laide : car il ne lui importoit, pourvû qu'il changeât. Il ne laissoit pas avec tout cela d'avoir des momens bien amoureux ; & il me souvient qu'un jour qu'il attendoit sa dernière Maîtresse, il dit plusieurs fois d'un air assez languissant, passionné & chagrin.

Qu'une impatience amoureuse

Est un supplice rigoureux !

Qu'une heure qu'on attend, & qui doit être heu-
reuse,

Cause de momens malheureux !

Quoi, Climéne n'est point venuë ?

Cette ingrante ne m'aime pas :

Qui pourroit l'avoir retenuë,

Si l'amour conduisoit ses pas ?

Enfin ce galant homme se lassa de cel-
le-ci comme des autres, & quelque tems
après

après l'avoir quittée, comme il étoit changeant en tout, il fit faire de sa boëtte de portrait, deux tables de diamans. Nous fûmes ensuite au service d'une Dame, qui nous donna bien du plaisir avec ses façons : elle avoit deux Galans, dont l'un étoit fort riche & fort sot, mais faisant grande dépense : l'autre étoit bien fait, plein d'esprit & de cœur, mais marchant à fort petit train.

Aussi pour adoucir cette fiere inhumaine,
 Ecrire juste & parler bien
 Ne lui purent servir de rien :
 Il perdit ses pas & sa peine ;
 Car par un silence éloquent,
 L'autre, sans dire mot, lui contoit de l'argent.

Cependant le règne de cette Belle finit en moins de rien. L'un se lassa de souffrir, & l'autre de payer ; & je fus séparé des diamans avec lesquels j'avois été depuis long-tems, pour être employé à mille usages différens. Je fus tantôt en bague, tantôt en montre, tantôt en chaîne ; mais sur toutes choses je devins un des plus jolis Cachets du monde ; je portai la figure d'un petit Amour, qui au lieu d'avoir son bandeau sur les yeux, l'avoit sur
 la

la bouche , & qui marchant comme à la dérobée & fort doucement , tenoit une de ses mains devant son flambeau , pour en cacher la clarté : ces cinq paroles étoient écrites autour : *Ni le bruit , ni l'éclat.*

Je pourrois bien te conter ici mille choses si je voulois ; mais ma qualité de Cachet m'en empêche : & je te puis même assurer que jamais personne n'a rien sçu des mystères dont j'ai été dépositaire.

Mon empreinte toujours heureuse
 Ne ferma jamais de Poulet ,
 Ni ne servit à de Lettre amoureuse ,
 Qui vît éventer son secret.

Il fallut pourtant changer de condition avec le tems. Je fus encore fondu plusieurs fois , & j'ai servi à plusieurs Statuës ; j'ai été employé tantôt à celle d'un Héros , d'un demi-Dieu , d'une Déesse , d'un Homme , & tantôt à celle d'un animal : mais à la vérité , bien que j'aye été dans tant de conditions différentes , je n'ai jamais pu devenir Or potable , quelque soin qu'on y ait apporté. Je suis revenu en monnoye plusieurs fois , & il n'y a point d'usage où je n'aye été mis : tantôt
 j'ai

j'ai été employé pour payer, tantôt pour prêter, tantôt pour donner, rarement pour honorer la vertu; mais plus rarement encore pour la récompense d'un Poëte. Les choses magnifiques & flatteuses qu'ils disent de tous ceux qui leur peuvent faire du bien, leur sont presque toujours inutiles.

Leur mérite est toujours connu,

[ges,

Mais les grands Seigneurs sont étran-

Et qui subsiste de louanges,

Vit avec peu de revenu.

Mais pour ne m'arrêter pas davantage, il faut que je t'apprenne que j'ai presque couru toute la terre; que j'ai été Sequin en Turquie, Mouton à la grande laine, Noble à la Rose, & Jacobus en Angleterre, double Ducat en Espagne; & que je te pourrois conter mille sortes de choses; mais j'aime bien mieux qu'on m'accuse d'avoir oublié beaucoup que d'avoir trop dit. Il me suffira donc de t'apprendre, qu'après toutes ces aventures, comme je semblois être destiné au service des Dames, je fus remis en œuvre, & fus employé en une paire de pendans d'oreilles. Je ne fus pas plutôt en cet état, que je bénissois ma bonne fortune, m'imaginant que

que je ne pouvois manquer d'être du secret de la personne que j'allois servir : & je crus que tous ces petits mots qu'on disoit si bas , étoient des choses si agréables , que j'aurois un plaisir extrême à les entendre. Je fus pourtant bien attrapé quand je connus que ce n'étoit le plus ordinairement que des secrets que tout le monde sçavoit , que de fausses confidences , & que des sortises dites avec précaution. Je m'avisai même qu'il y avoit certains Galans qui parloient à ma Maîtresse de cette sorte , pour faire les importants ; ou pour faire croire à ceux qui les voyoient , qu'ils n'étoient point mal avec une Dame aussi-bien faite. Cependant comme celle-ci étoit fort Coquette , & qu'elle écoutoit à droit & à gauche , chacun de nous n'avoit que la moitié de son secret. Ce n'est pas que la plûpart du tems ce ne fût la même chose ; car ce qui entroit par une oreille , sortoit par l'autre , surtout , pour les reprimandes d'une vieille Dame qui lui faisoit souvent des leçons. Enfin , je n'aurois jamais achevé , si je voulois dire tout ce qu'on entend à l'oreille d'une Coquette , & tout ce que j'appris au service de celle-là. Elle l'étoit si fort , qu'après avoir trompé tout le monde , tout le monde la quitta.

Vous

Vous qui pensez avec adresse
 Fourber & coquetter sans cesse,
 Même chose vous aviendra,
 Autant vous en pend à l'oreille:
 Et quiconque coquettera,
 Craigne une aventure pareille.

Enfin après m'être beaucoup ennuyé avec la Belle dont je viens de parler, je faillis à périr absolument : car une Demoiselle suivante nous vola, & me sépara des Emeraudes avec lesquelles j'étois depuis un tems si fâcheux : si bien que je fus brisé en mille pièces, & mis en billon avec quelque passément d'argent. Je ne fus pas plutôt en cet état, qu'il ne tint presque à rien que je ne fusse donné à ces hommes impitoyables & cruels, qui à force de coup de marteaux mettoient l'or en feuille ou en couleur. J'étois anéanti si cette dernière aventure me fut arrivée ; & je te laisse à penser le grand plaisir que j'aurois eu, ou quel avantage ce doit être, de servir à la dorure d'un plancher, d'être appliqué au derrière d'un carrosse, ou de finir malheureusement sa vie en papier doré. Ma bonne fortune me garantit de tous ces malheurs, & je suis parvenu à la dignité, & en l'état où tu me vois, dans lequel je souhaite de durer à jamais ; car ni l'image
 de

de tant de Princes que j'ai portée, ni la figure du grand Alexandre que j'ai conservée durant tant de siècles, ne m'embellissoient point tant que celle du jeune Heros que je porte aujourd'hui, qui avec toutes les vertus qui manquoient à l'autre, & avec encore plus de courage que lui, s'il ne venoit de donner la Paix, auroit trouvé la conquête de tout le monde aisée.

Aux lauriers immortels qui couronnent sa tête,
Jules vient de mêler les myrthes de l'Amour.
Un calme bienheureux succède à la tempête,
La Discorde est rentrée en son triste séjour.
Nous ne verrons former nos heureuses années

Que de beaux & paisibles jours,
De nos cruelles destinées

Jules vient d'arrêter le pitoyable cours.

Cependant il est tems que je finisse, de-peur de t'ennuyer, & que je te laisse en repos pour ce soir. S'il te prend fantaisie d'en sçavoir davantage, tu n'as qu'à t'informer à d'autres Pièces, à qui il sera arrivé des choses d'une nature différente.

Notre Dialogue finit ainsi, & le Louis n'eut pas plutôt cessé de parler, que je pris la résolution d'avoir quelques jours

après, une pareille conférence avec les autres : à quoi je n'aurois pas manqué, si toute cette bonne compagnie ne se fût bien-tôt séparée, & si je n'eusse vu avec un déplaisir tout-à-fait sensible, qu'il m'étoit impossible de faire de longues conversations, & de retenir long tems mon argent avec moi.

R E P O N S E
DE MADemoiselle
DE SCUDERY.

Vous sçavez bien, Monsieur, que je suis accoutumée d'entendre parler des Lapins, des Fauvettes & des Abricots : mais après tout je n'ai pas laissé d'être surprise de la conversation que vous avez eüe avec votre Louis d'or, & je le trouve si bien instruit des choses du monde, que j'en suis étonnée.

Quand il seroit du tems des premiers Jacobus,
Des Nobles à la Rose, & des vieux Carolus,

Il ne sçauroit pas plus de chose.

Ovide a moins que lui fait de Métamorphoses :

II

Il fait aux plus Galans d'agréables leçons :
Il raille, il fait des vers de toutes les façons :
Mais ce qu'il fait de plus étrange,
C'est qu'entre mes mains il se range :
Car ses freres ne m'aiment pas.
Ils n'ont aussi pour moi que de foibles appas,
Et par le mépris je m'en venge.
Mais pour ce Loüis d'or que je reçois de vous,
De qui la gloire est immortelle,
Qui ne craint plus ni touche ni coupelle,
Il fait seul un trésor dont mon cœur est jaloux.

Voilà, Monsieur, tout ce qu'une mala-
de vous peut répondre ; mais je vous as-
sure que ce n'est pas tout ce qu'elle pense,
& que si Sapho se portoit bien, elle vous
loueroit de meilleure grace, & vous remer-
ceroit avec plus d'esprit. Que sçai-je mê-
me si passant des louanges de votre Loüis
d'or à un sujet plus relevé, elle ne se senti-
roit point inspirée de vous parler.

D'un Loüis dont la vie en merveilles féconde
Est l'ouvrage du Ciel, & le bonheur du mon-
de,
Dont le bras triomphant, & les charmes vain-
queurs
Domptent les Nations, & captivent les cœurs ;
D'un Jules, dont les soins redonnent à la
France

Les jeux & les plaisirs , la paix & l'abondance ;
Qui va faire couler dans nos heureux climats
Ces larges fleuves d'or , la force des Etats ,
Et gémir de regret le Pactole & le Tage ,
Que la Fable a flattés d'un pareil avantage :
D'un Jules dont les soins ont nos désirs bor-
nés ,
Dont les sages conseils justement couronnés ,
Font voir à l'Univers que la plus belle gloire
Est de cesser de vaincre au fort de la victoire.

Mais je m'apperçois que ce sujet-là est trop relevé pour moi , & qu'il vaut beaucoup mieux ne rien dire , que de n'en dire pas assez. Il n'en est pas de même de vous, Monsieur ; au-contre, je vous exhorte à faire quelque ouvrage plus grand à la gloire de ceux que vous avez loués en huit vers seulement : car il ne faut pas faire des portraits en petit, d'un grand Héros, comme on en fait d'une Maîtresse, puisqu'on ne doit avoir les uns que pour les cacher , & les autres doivent être vus de tout le monde.

CHANSON

C H A N S O N.

Sous ces ombrages verts un Amant le plus
tendre

Que l'Amour ait jamais charmé,
Un soir-voyant qu'Iris ne pouvoit se défendre
Des violens transports qui l'avoient enflâmé :
O nuit, s'écria-t-il, devenez plus obscure,
Et cachez mon bonheur à toute la Nature ;
Celle pour qui je meurs se rend à mes désirs.
A ces mots, éperdu d'amour & de plaisirs,
Il n'en put dire davantage,
Et l'on n'entendit plus dans le sombre bocage
Qu'un murmure confus de languissans soupirs.

Autre Chanſon.

Forêts solitaires,
Où la fraîcheur, le ſilence & les ombres
Se conſervent malgré le jour,
Ne ſçauriez-vous charmer le mal qui me poſ-
ſède ?
Et n'avez-vous point de remede
Contre un cruel & malheureux amour ?

Autre Chanſon.

Le doux ſilence de nos bois
N'eſt plus troublé que de la voix

Des oiseaux que l'Amour assemble,
 Bergere qui fais mes désirs,
 Voici le mois charmant des fleurs & des zéphirs,
 Et la saison qui te ressemble ;
 Ne perdons pas un moment des beaux jours,
 C'est le tems des plaisirs & des tendres amours.

Autre.

Il n'est rien dans la vie
 Qui ne lasse ou n'ennuye,
 Quand on n'a point d'amour,
 Et peut-on sans aimer passer un heureux jour ?

Autre.

Je sens au cœur un nouveau trouble
 Qui m'inquiète & qui me plaît ;
 En vous voyant il se redouble,
 Je ne sçai pas quel trouble c'est.

Autre.

Un Berger plus beau que le jour
 Me disoit dans ces bois au lever de l'aurore,
 Iris, si tu voulois que j'y revinsse encore,
 Tu me verrois mourir d'amour.
 Ah! dût-il m'en coûter ma vie avec la sienne,
 N'importe, Amour, faites qu'il y revienne.

Autre.

Je fuyois sous ces verts ombrages
 Un Berger qui sur moi prenoit trop de pou-
 voir,
 Et j'avois résolu de ne jamais le voir,
 Quand

Quand il vint me surprendre au fond de ces bocages.

Ah ! que son air étoit amoureux , triste & doux !

Que l'on est foible quand on aime !

Et que mal aisément dans ce péril extrême ,
Amour , on auroit pu se défendre de vous !

Autre.

Qu'il est propre à se faire aimer
L'amoureux Berger qui m'enflâme !
Tout ce qui peut plaire & charmer ,
Est dans ses yeux & dans son ame.

Ah ! que ses doux regards & ses tendres sou-
pirs

Servent bien ses jeunes désirs !

Autre.

Ah ! c'est verser trop d'inutiles larmes ,
Perfide, enfin, je trouve ailleurs des charmes,

Un cœur fidèle

Languit pour mes yeux :

Mais, ô Dieux ,

Ta passion m'étoit toujours nouvelle ,

Ingrat , perdons-en tous deux

La mémoire cruelle.

Autre.

Dans ce bocage , où brille une jeune verdure ,

Amarillis rêvoit au murmure des eaux ,

Et laissoit ses troupeaux

Errans à l'avanture ,

Quand l'amoureux Berger qu'enflâment ses regards,

Rassémbla les troupeaux épars.

Lors remarquant ce soin fidèle,

Retirez-vous, Berger, dit-elle,

Je sçaurai bien garder tous mes troupeaux des lousps,

Mais mon cœur ne sçauroit se défendre de vous.

Autre Chançon.

Etoiles d'une nuit plus belle que le jour,

Qui pénétrez ces lieux solitaires & sombres,

Et qui venez malgré les ombres

Jusqu'au fond de ces bois découvrir mon amour :

Jugez si le Berger dont mon ame est charmée

Sçait mieux aimer que moi,

Soyez les témoins de sa foi.

Voyez si j'aime, & si je suis aimée ;

Et si vous prenez soin de flatter les Amans,

D'une si douce nuit prolongez les momens.

Autre.

O vous, dont le langage & sensible & flatteur

Sçait si bien pénétrer jusques au fond du cœur !

Par quels charmes nouveaux sçavez-vous faire naître

L'estime & l'amitié, sans vous faire connoître ?

Hélas si vous avez ce dangereux pouvoir,

Que

Que ne feriez-vous point si l'on pouvoit vous
voir !

O vous , cruelle autant que vous êtes flatteuse,
Pourquoi dérobez-vous à mes justes désirs
Un bonheur qui pouvoit faire tous mes plai-
sirs ?

Me tiendrez - vous long - tems cette loi rigou-
reuse ?

Quel plaisir prenez-vous de me faire souffrir,
Et dans une recherche inquiète & douteuse

Me faire si long-tems languir ?

Helas ! je suis trop sensible & trop tendre,
Pour supporter cette injuste rigueur ;

Quand une douce idée a rempli tout le cœur ,

On n'a pas la force d'attendre.

Si j'ai sçu me faire estimer ,

Pourquoi se cacher à ma vûë ?

Ah ! si je sçai jamais quelle est cette inconnuë,
Elle sçaura si je sçai bien aimer.

M. la C. de la Suze.



L'AMOUR RAISONNABLE.

I.

JE ne sçai si les chagrins de l'Amour ne sont pas à préférer aux ennuis de ces cœurs, dont l'indifférence les rend incapables d'aucun plaisir. Le Tems à qui les Poëtes & les Peintres donnent des aïles, ne passe jamais que lentement pour eux.

 Quoique les heures soient bornées,
Et que le tems soit court, même aux plus mal-
 heureux,
Si vous voulez compter les jours pour des an-
 nées,
 Ne foyez jamais amoureux.





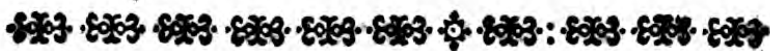
I I.

CE n'est pas qu'on ne se trompe de s'imaginer que l'amour n'ait que des douceurs , il a ses chagrins aussi-bien que ses plaisirs , & un cœur se doit résoudre à les ressentir , tant qu'il vivra sous l'empire amoureux : mais on peut dire que souvent quelques momens de plaisirs font oublier tous les maux qu'on a soufferts , & qu'un Amant qui sçait l'Art de flatter sa douleur , trouve des charmes dans cette passion.

L'amour a des douceurs & de charmans desirs ,

L'amour a des chagrins , des tourmens & des gênes :

Pour en connoître les plaisirs ,
Il en faut connoître les peines.



I I I.

Rien n'est plus difficile ni plus important que le choix d'une Maîtresse ,

trresse : il faut qu'il se fasse autant par connoissance que par inclination; & le repos d'un Amant est tellement attaché à ce choix, qu'il fait lui-même sa bonne ou sa mauvaise fortune, Il doit connoître toutes les qualitez d'une Belle, avant que de s'engager à la servir. Comme on n'aime pas toutes les fois qu'on veut aimer, on ne cesse pas d'aimer aussi-tôt qu'on le veut.

Si vous faites une Maîtresse,
 Choisissez-là d'un esprit doux,
 Qu'elle ait le cœur capable de tendresse,
 Et que ce cœur soit tout à vous.
 Mais pour faire encor davantage,
 Il faudroit la choisir & jeune & belle &
 sage.



I V.

LE nombre des Rivaux ne fait pas le mérite d'une Belle. La plupart des hommes aiment par caprice, ou suivent leur inclination, sans consulter la raison. Ils s'attachent souvent auprès de ces beautés adroites, à qui mille cœurs ont déjà passé

passé par les mains , & qui ont donné le leur à mille Amans ; ou bien ils s'engagent avec ces beautés naissantes , qui n'ont encore rien aimé.

La belle dont le cœur est tout neuf en amour,
Vous fait mal - à - propos soupirer plus d'un
jour ,

A peine vous peut-elle entendre :
Mais n'y soyez point abusé,
Il est plus facile de prendre
Un cœur tout neuf qu'un cœur usé.



V.

L Es Belles fieres peuvent devenir sensibles , & l'amour est accoutumé à de semblables changemens ; mais ne vous opiniâtrez pas à servir ces beautés ingrates , qui ne veulent pas connoître le mérite d'un honnête homme , & qui font profession de cruauté : attachez-vous seulement auprès de ces Belles qui ne sont fieres que par un sentiment de vertu.

Si vous voulez dompter la fierté d'une Belle ,
Tâchez à vous faire aimer d'elle ,
Et soyez assidus à faire votre cour.

Dans

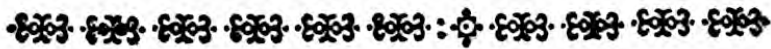
Dans ces cœurs pleins de gloire
 La fierté combat l'amour ,
 Mais l'amour bien souvent remporte la vic-
 toire



V I.

JE ne conseillerois jamais d'offrir un cœur à ces belles capricieuses qui ne font rien par raison , qui dépendent sans choix les rigueurs & les graces , & qui ne considèrent ni les soins ni les services d'un Amant. On n'est jamais assuré de leur affection ; elles désavoient un moment après ce qu'elles on dit d'obligeant , & on ne sçait de quelle maniere les prendre pour plaire.

Gardez-vous bien d'aimer une belle inhumaine ,
 Capricieuse , fiere & vaine ;
 Car vous la perdrez tôt ou tard.
 Son cœur ne s'acquiert qu'avec peine ,
 Et se conserve par hazard.



VII.

IL est difficile de dire de quelle humeur doit être une Maîtresse ; les uns aiment les enjouées , les autres en veulent aux mélancoliques : la bonne foi ou la coquetterie se peuvent trouver en ces divers tempérammens. C'est à l'Amant à choisir , où plutôt c'est à l'Amour à l'attacher auprès de celle qui lui plaît. Il ne dépend pas toujours de nous de disposer de notre cœur.

Le choix d'une Maîtresse est assez difficile ,
 Surtout quand on la veut jeune , belle & civile ,
 Et dont l'esprit ne soit ni gay ni sérieux ;
 mais selon le commun usage ,
 Si l'enjouée a l'art de plaire davantage ,
 la mélancolique aime mieux.



VIII.

AUssi-tôt qu'on a donné son cœur à une Belle , on ne doit songer qu'à lui plaire , on ne doit avoir d'autre volon-
 té

té que la sienne ; & de quelque humeur qu'on soit , il faut se faire violence pour se régler sur ses sentimens. Il faut étudier toutes ses pensées pour s'y conformer , regarder toutes ses actions pour y applaudir , & s'oublier soi-même pour ne se souvenir que d'elle , & pour rendre hommage à sa beauté.

Quand on approche d'une Belle,
Et que l'on soupire pour elle ,
On doit lire d'abord son humeur dans ses
yeux.

Le véritable Amant en bonne politique ,
Doit paroître enjoué , doit être sérieux ,
Selon qu'elle paroît gaye ou mélancolique.



I X.

UN Amant est à plaindre , lorsque deux Belles entreprennent de s'en faire aimer : elles observent ses regards , ses paroles & ses actions , & le plus souvent elles veulent pénétrer jusqu'à ses pensées. Il est nécessaire pour son repos , qu'il se declare , qu'il donne son cœur à celle qui lui plaît le plus , & qu'il n'ait pour l'autre que de la civilité.

Qu'un

Qu'un Amant est dans l'embarras,
Quand deux Beautés égales en appas
En veulent à son cœur, & flattent sa fortune !
C'est en vain qu'il se croit heureux,
Il vaudroit mieux pour lui n'être aimé de pas
une,
Que de l'être de toutes deux.



X.

LA facilité qu'on trouve dans le cœur
d'une Belle, est plutôt une marque
de sa foiblesse, qu'un témoignage du
mérite d'un Amant. Le hazard qui se mêle
de tout, peut faire qu'une conquête ne
coûte pas beaucoup de soins; mais alors
on doit regarder le cœur qu'on a acquis,
comme un bien qu'on peut perdre facile-
ment.

L'Amant qui gagne un cœur plus vite qu'il ne
faut,

A se voir tromper se hazarde :
Les cœurs que l'on prend d'assaut,
Sont de difficile garde.



X I.

Peu de gens sçavent faire une déclaration d'amour de bonne grace ; cependant chacun s'en mêle , & croit s'en acquitter heureusement. Il faut bien prendre son tems pour y réussir. Un Amant qui ne plaît pas alors , court risque de ne plaire jamais. Avant que de vous engager à parler de votre passion , examinez bien les dispositions qu'on a de vous écouter.

Je vous aime sont trois mots
 Qu'un Amant dit dès qu'il soupire ;
 Mais ce n'est rien que de les dire,
 Si l'on ne les dit à propos.



X I I.

Lorsque l'Amour commence à naître, un Amant n'a point de plus pressant désir que d'en parler à celle qu'il aime , & il se rendroit malheureux , s'il prétendoit le lui cacher toujours. Il ne faut point
 douter

douter qu'il ne lui soit avantageux, qu'elle connoisse en même tems la passion & son respect.

Il ne faut pas qu'on s'obstine
A se taire nuit & jour :
Mais avant qu'un Amant parle de son amour,
Il est bon qu'on le devine.

+++++

XIII.

UN regard dit plus en un moment que les plus longs discours, & le langage des yeux n'est pas celui qui persuade le moins. Non-seulement il est expressif, amoureux & languissant; mais il est extrêmement hardi, & les Amans peuvent dire par ce muet langage tout ce qu'ils veulent, malgré la défense des Belles, & sans qu'elles puissent s'en fâcher.

Le langage des yeux est un charmant langage,
Et c'est le seul dont l'usage
Est à la mode en tous lieux.
Il peut même adoucir une beauté farouche,
Et l'expression de la bouche
Doit céder à celle des yeux.



XIV.

Quelque longue que puisse être une conversation , elle paroît toujours trop courte aux Amans. Ils sont tellement charmés dans leur entretien , qu'ils voudroient y passer le reste de leur vie. Ils ne se quittent qu'à regret , & il semble qu'ils ne se soient jamais parlé , & qu'ils ayent à traiter de toutes les affaires du monde.

Qu'on s'entretienne sans cesse
 Avec une aimable Maîtresse ,
 Qu'on parle par autrui , qu'on parle par écrit :
 Dès qu'un Amant se retire ,
 Après avoir cru tout dire ,
 Il trouve qu'il n'a rien dit.



XV.

Lorsqu'on n'est point aimé , on ne souffre pas une médiocre douleur , & elle redouble sa force quand il n'est pas permis de la faire voir. Les douleurs muettes sont insupportables. Comme on n'espere

pere de soulagement qu'en rompant le silence, le désir de parler donne presque autant de peine, que la passion qu'on ressent.

On peut aimer sans esperer,
Et dans ce désespoir tout craindre;
Mais difficilement un cœur peut endurer
Un mal violent sans se plaindre.



XVI.

Les Amans veulent toujours être assurés du rang qu'ils tiennent dans l'esprit de leur Maîtresse; les yeux peuvent en dire quelque chose; mais souvent ils sont des trompeurs, & l'on prend quelquefois des regards de hazard pour des regards amoureux. L'incertitude n'est pas un des moindres supplices de l'amour.

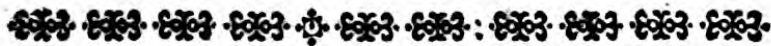
Pour sçavoir avec quelque adresse,
Si l'on est bien avec une Maîtresse,
Il en faut consulter les yeux:
Mais pour être plus sûr que votre amour la touche
Vous ferez encore mieux,
De l'apprendre de sa bouche.



XVII.

Tous les soins qu'on peut prendre, ne sçauroient cacher long-tems l'amour. Il est de cette passion comme du feu qui paroît toujours ou par sa flâme, ou par sa fumée. Tout ce qu'on peut faire, est d'empêcher qu'elle ne fasse un grand éclat. C'est à la prudence d'un Amant d'y mettre ordre, & sa passion seule n'est pas capable de cette conduite.

Sçachez qu'il est bien mal aisé,
Lorsqu'on brûle pour une Belle,
Qu'on ne montre quelque étincelle
Du feu dont on est embrasé.



XVIII.

IL se faut bien garder parmi les Dames de parler de ses bonnes fortunes : un Amant qui en entretient sa Maîtresse, ne fait guères bien sa cour, & l'on se défie toujours d'un cœur qui a brûlé d'autres feux.

Quand

Quand vous aurez éteint dans le fond de votre
ame

Une premiere flâme ;
Oubliez-la pour toujours :
Vous manquerez de prudence & d'adresse ,
Si vous confiez vos premieres amours
A votre derniere Maîtresse.



X I X.

TOutes les Belles se plaisent à donner
de l'amour , & s'étudient à n'en point
prendre. Les conquêtes qu'elles font , flat-
tent leur vanité ; & les plus modestes ,
lorsqu'elles sont véritablement aimées , ne
rebutent pas toujours un Amant.

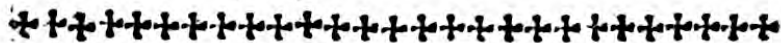
Il n'est point aujourd'hui de Belle raisonnable
Qui se fâche de voir adorer ses appas ;
Et lorsque sa rigueur fait quelque misérable ,
Ce n'est pas que l'amour ne lui soit agréable ,
C'est que l'Amant ne lui plaît pas.



X X.

C'Est une erreur de croire que la hardiesse sied bien aux Amans , lorsque la raison ne la guide pas. L'amour respectueux est le véritable amour , & un honnête homme n'en connoît point d'autre.

Auprès des jeunes Beautés ,
 Gardez-vous bien d'avoir de ces témérités
 Par le respect condamnées :
 Car un téméraire Amant
 Perd souvent dans un moment,
 Le fruit de plusieurs années.



X X I.

Si votre Maîtresse vous permet de lui écrire , vos Billets ne feront pas de légères impressions sur son esprit , & ils solliciteront puissamment son cœur : mais si vous pouvez la résoudre à vous faire réponse , ses aimables caractères charmeront toutes vos inquiétudes. Les momens qu'on
 donne

donne à cette lecture, sont les plus agréables qu'on puisse goûter.

Oùi, dès qu'une Beauté vous écrit à son tour,

Vos amours sont heureuses :

Un seul Billet vaut mieux en matière d'amour.

Que mille paroles flatteuses.



XXII.

L'Amour ne marche guères seul, & la jalousie est souvent à sa suite ; mais c'est une de ces suivantes infidèles dont les rapports ne donnent que des inquiétudes & des soupçons. Ce n'est pas qu'une médiocre jalousie ne soit quelquefois utile : ce petit trouble qu'elle excite dans les cœurs, porte enfin à des éclaircissemens qui rendent les Amans plus heureux.

Un peu de jalousie a souvent bonne grace

Entre la Maîtresse & l'Amant :

Mais il faut qu'insensiblement

Cette humeur jalouse se passe ;

Lorsqu'elle dure trop, on connoit aisément,

Que l'amour s'affoiblit de moment en moment,

Et que la haine prend sa place.



XXIII.

Plus vous aurez d'aimables qualitez , plus vous serez haï de vos Rivaux : mais quand on espere d'être aimé d'une Maîtresse , on ne craint guères leur haine. Quoiqu'on doive estimer ses Rivaux , lorsqu'ils ont du mérite , on n'est pas obligé de les aimer ; il est toujours permis de souhaiter qu'ils soient exposez à toutes les rigueurs de l'amour.

Si votre amour vous sollicite
A rendre vos Rivaux malheureux & jaloux ,
Faites que l'on trouve en vous
Plus d'amour & plus de mérite.



XXIV.

Que ne souffre point un Amant éloigné de la Beauté qu'il aime ? Mais celui qui voit qu'un Rival l'entretient , ressent une peine encore plus cruelle , & voudroit être absent de sa Maîtresse , pour n'être pas le témoin du plaisir de son Rival. On

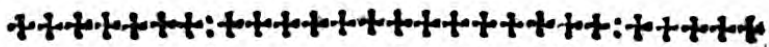
On apprend par expérience
Que ce n'est pas un petit mal
D'être contraint de garder le silence,
Pour laisser parler un Rival.



XXV.

IL faut donc avouer que les Rivaux
donnent de la peine ; & bien qu'on soit
persuadé de la fidélité de celle qu'on aime,
on ne doit pas laisser de craindre leur
persévérance.

Quoiqu'aimé, l'on doit toujours
craindre
Ces opiniâtres Rivaux
Qui ne font que se plaindre
De la rigueur de leurs maux.
Il est même nécessaire
De les éloigner tout à-fait,
Non pour le progrès qu'ils ont fait,
Mais pour celui qu'ils pourroient faire.



XXVI.

DE tous les Rivaux, ceux qui sont au-
dessus de nous, ou de qui notre for-
tune

tune dépend , sont toujours les plus à craindre. Il n'arrive que trop souvent qu'une Maîtresse se laisse éblouir à la grandeur ; mais avant qu'elle en soit vaincue , il faut qu'un Amant employe tout son amour & toute son adresse, afin qu'elle lui livre ces redoutables Rivaux. Je ne ferai jamais du sentiment de ceux qui disent :

Quand nos Rivaux sont au-dessus de nous ,
 Nous devons toujours filer doux ,
 Bien que leur présence importune ;
 Et le secret , est dans ces maux ,
 De ne point nuire à ses Rivaux ,
 De-peur de nuire à sa fortune.

* * * * *

X X V I I .

JE sçai qu'il est nécessaire qu'un Amant conserve un certain caractère d'homme d'honneur , qui ne doit jamais s'effacer ; mais il lui est permis de travailler pour son amour , sans considérer l'intérêt de ses Rivaux : lorsqu'il s'en trouve qui tâchent de nuire à la réputation de sa Maîtresse , il est bon qu'il les lui fasse connoître , & il est encore mieux qu'il se fasse sage à leurs dépens.

Sans

Sans envie & sans médisance
D'un Rival indiscret découvrez les défauts,
Et profitez avec prudence
Des sottises de vos Rivaux.



XXVIII.

L'Amour aussi-bien que la guerre, demande beaucoup de soins. Comme un Capitaine doit tâcher d'éloigner les ennemis de la place qu'il assiège, & d'y avoir quelque intelligence : un Amant ne doit rien épargner pour écarter ses Rivaux d'auprès de sa Maîtresse, & pour se mettre bien dans son cœur.

Les plaisirs succèdent aux maux,
Lorsqu'un Amant par son adresse
Se fait aimer de sa Maîtresse,
Et craindre de tous ses Rivaux.



XXIX.

FAites en sorte qu'une Belle conçoive une haute opinion de votre vertu ; ce sera le plus sûr moyen de vous établir
N iij dans

dans son cœur. Les premières impressions qu'on fait sur l'esprit d'une Maîtresse, sont les premiers pas de l'infortune, ou de la félicité d'un Amant.

Tous les fidèles Amans
Doivent avoir pour maxime,
Qu'en matière d'estime
Tout dépend des commencemens.



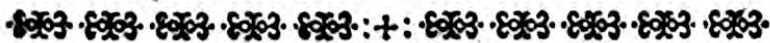
X X X.

J'Avouë qu'il est doux d'être favorisé de la fortune : mais les faveurs d'une Maîtresse ont quelque chose de plus sensible. Si elles viennent avec moins de faste & moins de bruit, elles se font ressentir avec plus de douceur ; & l'Amour qui ne prend jamais la Renommée pour la confidente, ne met d'ordinaire les véritables plaisirs que dans les faveurs les plus secrètes.

Qui n'a qu'une flâme commune,
L'éteint bien-tôt pour suivre la fortune,
Et pour s'attacher à la Cour :
Mais le parfait Amant sur d'autres biens se
fonde,

Et

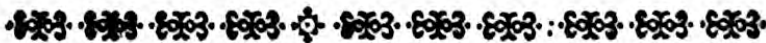
Et pour ceux que donne l'amour,
Il renonce souvent à tous les biens du monde.



XXXI.

UN homme est heureux lorsque la fortune & l'amour lui distribuent leurs faveurs. La fortune donne de l'éclat à son amour, l'amour lui donne lieu de faire paroître sa fortune, & toutes deux ensemble contribuent à le rendre heureux.

Pour être toujours sans tristesse,
Et pour vivre sans souci,
Soyez, si vous pouvez, aimé d'une Maîtresse,
Et de la fortune aussi.



XXXII.

IL y a des Amans à qui leurs chaînes paroissent légères, & qui trouvent même des charmes dans leur servitude: mais il faut qu'ils ne soient point haïs, ou qu'ils se flattent de l'espoir d'être aimez. L'espérance entretient l'amour, affoiblit les douleurs, & redouble les plaisirs.

Un cœur fortement amoureux ,
 Trouve mille plaisirs dans son amour extrême :
 Mais il faut pour se voir heureux ,
 Être autant aimé que l'on aime.



X X X I I I.

IL n'est rien de plus vrai , que l'intérêt
 corrompt les cœurs , & que lorsqu'on
 agit par ce principe , ce n'est point l'amour
 qui y régné , mais bien un autre passion
 qui se sert de son nom. Quelques grandes
 que soient les faveurs d'une Maîtresse , si
 elles sont intéressées , elles diminuent de
 leur prix. Il faut n'être ni raisonnable , ni
 amoureux pour en faire cas ; & quiconque
 les estime , mérite d'être trompé.

Les loix de l'amour sont blessées ,
 Lorsqu'il se rencontre des cœurs
 Qui mettent au rang des faveurs
 Les faveurs intéressées.



XXXIV.

TOut le monde tombe d'accord que l'amour est aveugle : il ne faut pas donc s'étonner si un Amant est dans l'erreur, lorsqu'il croit que rien n'est égal à l'objet qu'il aime. Ce qui plaît le plus, l'emporte toujours ; & souvent les sens séduisent tellement la raison, qu'ils persuadent tout ce qu'ils veulent.

Quelquefois les Amans se trompent en beauté,
 Et négligent les plus aimables :
 Mais à dire la vérité,
 Les erreurs en amour sont toujours excusables.



XXXV.

Pour sçavoir si vous aimez fortement, examinez le pouvoir que l'Amour & la raison ont sur votre cœur : si la raison l'emporte, vous n'aimez pas assez ; si c'est l'amour, vous aimez un peu trop : mais si leur puissance est partagée, vous
 N v êtes

êtes en état de jouir de toutes les douceurs de cette passion, & de n'avoir que des désirs raisonnables.

Qui brûle doucement d'une amoureuse flâme,
 Ne doit jamais chercher sa guérison,
 Surtout lorsque l'Amour se trouve dans son
 ame
 Aussi forte que la raison

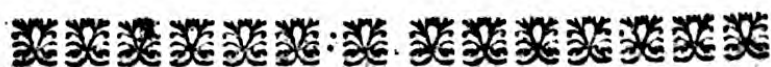


X X X V I.

ON a beau dire à un homme amoureux, qu'il cessera d'aimer; il n'en veut rien croire, & il ose même assurer qu'il aimera toujours. C'est répondre un peu légèrement de l'avenir, & c'est vouloir ignorer que le tems affoiblit l'amour, & que mal-aisément on peut disposer pour toujours de son cœur.

Il est certain qu'un jeune Amant
 Croit aimer d'un amour extrême,
 Et jure qu'éternellement
 Il aimera l'objet qu'il aime;
 Mais souvent il n'est plus le même,
 Et change presque en un moment.

XXXVII.



XXXVII.

ENcore que le cœur d'un Amant soit capable de changer, il faut qu'il soit persuadé que s'il étoit possible, il aimeroit au-delà du tombeau ; que rien ne peut ébranler sa passion ; que le tems ne fera que l'augmenter : & il doit agir comme si son amour ne pouvoit finir.

Un véritable Amant présume d'ordinaire,
 Qu'il doit aimer d'un éternel amour,
 Et quiconque prévoit de n'aimer plus un jour,
 S'il n'a cessé d'aimer, est bien près de le faire.



XXXVIII.

UN Amant ne doit jamais perdre l'espérance, & quand la raison n'est pas assez forte pour lui donner des conseils, il faut que le tems soit le médecin de sa douleur. On a beau désirer la mort, elle ne vient pas toujours au secours de ceux qui la souhaitent.

N vj Qu'un

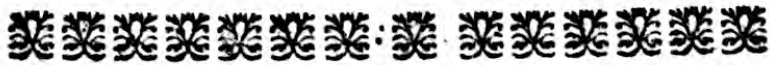
Qu'un Amant maltraité peste contre le fort ,
 Qu'il souhaite cent fois la mort ,
 Qu'à cent chagrins divers son ame s'abandonne ;
 Malgré tous ses transports ses yeux verront le
 jour :
 L'absence ni l'ennui , les chagrins ni l'Amour ,
 Ne font jamais mourir personne.

✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦✦

X X X I X.

IL y a des Amans qui s'imaginent qu'on
 ne doit pas tout dire à une Maîtresse :
 Ces Amans n'aiment guères , ou ne con-
 noissent pas le pouvoir de l'Amour. Il est
 bien difficile qu'en donnant son cœur , on
 puisse s'en réserver les secrets.

N'en doutez point , Amans discrets ,
 L'Amour n'est jamais sans foiblesse ,
 Celle que votre cœur a choisi pour Maîtresse
 Sera par force ou par adresse ,
 Maîtresse de tous vos secrets.



X L.

L'Amour ne se paye que par l'Amour ; & ceux qui ne demandent pas d'être aimés , trahissent leur passion , & se privent du bien dont ils voudroient jouir. J'avouë qu'une Belle en donnant son amitié , donne beaucoup à un Amant ; mais c'est lui faire un présent dont il ne sçauroit être satisfait.

Quand on vous donneroit des preuves chaque
jour

D'une amitié sans seconde ,

La plus grande amitié du monde.

Ne vaut jamais le moindre amour.



X L I.

LA plupart des Amans ne sçavent ce qu'ils demandent , & au-lieu de consulter la raison . ils ne consultent que leur caprice. Ce n'est pas qu'il n'y ait des momens où ils paroissent raisonnables ; mais ces momens passent , & il en succède d'autres ,

tres , où ils ne sont contents ni d'eux-mêmes , ni de leurs Maîtresses.

L'Amour est d'une humeur difficile à comprendre ;

Toujours prêt à tout entreprendre ,
 Tantôt il suit le mal , tantôt il suit le bien :
 Souvent il prend tout ce qu'on lui présente ,
 Quelquefois rien ne le contente.
 Et Quelquefois il est content de rien.

+++++

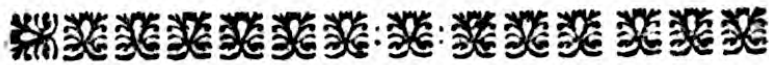
X L I I .

Plusieurs font ce que les Amans les plus passionnés pourroient faire , & cependant ils sont persuadés que leur cœur est à l'épreuve de toute sorte d'atteinte. Si l'on ne veut rien aimer , il ne faut rien voir d'aimable. Lorsqu'on a l'ame tendre , le cœur sensible , & qu'on est auprès des Belles , il est dangereux qu'on ne s'y trouve pris.

Il ne s'est point passé de jour ,
 Qu'Amour en badinant n'ait fait des aventures ;

Quiconque se joue à l'Amour ,
 N'en sort pas toujours sans blessures.

X L I I I .



XLIII.

LE cœur des Amans n'est jamais sans espérance, ou sans crainte : ces deux passions y succèdent l'une à l'autre, & l'occupent presque toujours. On a beau faire des efforts pour chasser la crainte, & pour rappeler l'espérance, les Amans ne peuvent pas le faire toutes les fois qu'ils le désirent.

Amans, tant que vous aimerez,
 Vous craindrez, vous espérerez,
 Malgré toute votre prudence :
 Lorsque l'on peut être un seul jour
 Ou sans crainte, ou sans espérance.
 On se peut dire sans amour.



XLIV.

L'Extrême prudence n'est guères le partage d'un Amant : ce n'est pas que cette vertu l'abandonne toujours ; il peut la conserver dans le plus fort de sa passion ; mais alors elle n'est point exacte à régler
 les

les mouvemens d'un cœur, & elle est souvent contrainte de relâcher de ses droits en faveur de l'Amour.

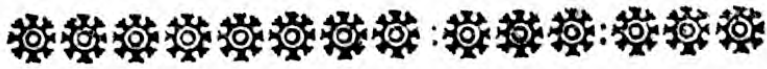
Il est difficile qu'on montre
Un cœur aussi tendre qu'ardent,
Qui puisse être en toute rencontre
Fort amoureux & fort prudent



X L V.

CEux qui disent que la ruse est permise en Amour, ne sont pas du parti de la raison. Le Dieu qui fait aimer, nous oblige souvent de rendre avec honte, les cœurs que nous avons pris par ruse. Ne soyez donc point prévenu de ces erreurs, & persuadez-vous que la probité est nécessaire pour se faire aimer.

Sans doute un Amant s'abuse,
Quand de son artifice il se fait une loi;
La Guerre peut souffrir la ruse,
Mais l'Amour veut la bonne foi.



XLVI.

Peu de cœurs se trouvent capables de bien goûter les plaisirs qu'on trouve en aimant. Pour faire qu'un Amant ressent toutes les douceurs de l'Amour, il faut qu'il ait je ne sçai quoi de délicat dans l'ame, qui ne se rencontre qu'en ceux qui ont beaucoup de tendresse.

Un cœur délicat en tendresse,
Trouve mille douceurs dans ses propres sou-
pirs :

Mais un cœur sans délicatesse,
N'a point de sensibles plaisirs,



XLVII.

ENcore qu'on s'imagine souvent de n'aimer pas, on a dans le cœur un commencement d'amour qui devient, avec le tems, une passion violente. Quelquefois cette flâme inconnuë répand dans l'ame un excès de joye qui charme ceux qui le
ref-

ressentent , & quelquesfois elle les accable
d'un chagrin extrême.

Dans l'excès d'une ardente flâme
Nous formons divers désirs :
Tantôt cent maux s'emparent de notre ame,
Tantôt nous goûtons cent plaisirs



XLVIII.

L Es soumissions , les civilités & l'obéissance , sont les armes ordinaires dont un Amant se sert pour gagner le cœur d'une Belle ; mais il ne suffit pas d'être soumis , civil & obéissant , il faut avoir une espece de soumission douce & agréable , jointe à une civilité sans affectation , & à une obéissance pleine de douceur. Dès le moment qu'on aime , on a le dessein de se faire aimer ; mais plus d'un Amant après avoir pris mille soins , se trouve payé d'ingratitude.

Il est sans doute nécessaire
D'être aimé de l'objet dont on se voit charmé :
Pour être bien tôt aimé,
Il ne faut que bien-tôt plaire,



XLIX.

UN Amant qui désire d'être aimé, ne doit jamais partager son cœur. Il est difficile qu'avec une partie du vôtre, vous puissiez en gagner un tout entier. Quand on croit aimer deux Maîtresses, il est constant qu'on n'en aime aucune.

Partager son cœur en aimant
Est presque une chose impossible,
Le cœur d'un véritable Amant,
Doit être un cœur indivisible.



L.

Fuyez toujours la coquetterie, comme un obstacle invincible aux desseins d'un Amant. Vous pourriez être le mieux fait de tous les hommes, si vous passez pour coquet, vous serez aimable sans être aimé; vous verrez tous vos desseins avorter, & il n'est point de Belle raisonnable qui ne vous refuse son cœur.

Tous

Tous les coquets ont beau faire ,
 Ils sont moins aimez que haïs ,
 Et souvent ils n'avancent guère ,
 En battant bien du païs.



L I.

ON se trompe lorsqu'on s'imagine
 qu'on ne sçauroit se passer de coi fi-
 dens. Une Belle qui aime sa réputation ,
 ne doit jamais endurer que son Amant
 soit prévenu d'une maxime si pernicieuse.
 Toutes ces confidences accusent une Maî-
 tresse de foiblesse , ou un Amant de va-
 nité.

Pour rendre avec peu de soins
 Vos intrigues bien secrètes ,
 N'ayez dans vos amourettes
 Ni confidens, ni témoins.



L I I.

IL est nécessaire qu'un Amant soit tou-
 jours en garde contre les envieux &
 contre

contre les médifans ; ils font dans l'Empire de l'Amour les perturbateurs du repos Public. S'il n'y en avoit point dans le monde , peut-être les Dames feroient un peu moins féveres , & les Amans pourroient parler des faveurs innocentes qu'ils reçoivent , fans qu'on les expliquât mal ; mais le fiécle est trop perversi , & il faut regarder la plupart des hommes comme autant d'ennemis.

Afin de vivre en paix dans l'Empire amoureux ,

Gardez-vous toute votre vie
Des médifans , des envieux :
Car la médifance & l'envie
Troublent tous les Amans heureux.



LIII.

EN Amour , comme en toute chose , il faut avoir des armes assez fortes pour s'opposer aux médifans. Tel voudroit vous attaquer , que lorsqu'il vous voit en état de repouffer ses coups , y songe plus d'une fois. Il est bon néanmoins d'éviter ces combats de langue , où la réputation
des

des Belles peut être blessée. On n'y gagne jamais rien , & si un Amant n'a pas trop dit , il a souvent trop écouté pour son repos , ou pour la gloire de sa Maîtresse.

Fuyez ces médifans , ces ames de satire ;
Et pour vivre avec eux dans une longue paix ,
Soyez en état de médire ;
Mais il faut , s'il se peut , ne médire jamais.



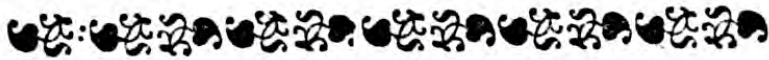
L I V .

UN Amant dont l'ame est sans tendresse n'a que des désirs sans bornes , & d'ordinaire il demande les graces comme s'il étoit en droit de les obtenir. Ne soyez point de cette humeur , & ne prétendez pas même qu'une Maîtresse vous accorde toutes les innocentes faveurs que vous lui demanderez. La rareté en fait le prix , & les Belles ne doivent pas prodiguer leurs bienfaits : les favorables regards & les douces paroles donnent de sensibles plaisirs à ceux qui ont l'ame tendre.

Quand vous serez aimé d'un objet plein d'ap-
pas ,
Qu'un honnête refus ne vous rebute pas.

Et

Et ne l'accusez point d'avoir l'ame inhumaine.
Il faut en ce tems-là pénétrer dans son cœur :
Quelquefois un refus lui coûte tant de peine ,
Qu'il vaut plus qu'une faveur.



L V.

ON ne doit pas s'endormir dans les bras de la bonne fortune , il faut songer à garder ses conquêtes , & faire ce qu'on peut pour plaire toujours à la personne à qui nous avons plû une fois. Encore que vous soyiez aimé d'une Belle , si vous cessez de paroître aimable , l'Amour peut sortir de son cœur , & vous pourriez vous repentir de votre négligence.

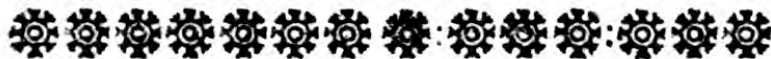
Soyez toujours constant , sensible & raisonnable ,
Et ressouvenez-vous qu'un Amant est blâmé ,
Si dès qu'il est sûr d'être aimé.
Il cesse de paroître aimable.



LVI.

LA plûpart des Amans s'imaginent que dès qu'on est aimé, les respects, les soumissions, & les devoirs sont inutiles; qu'on ne doit plus traiter une Maîtresse, de souveraine, & que c'est lui faire grace de partager son autorité avec elle. Le cœur d'une aimable personne est toujours d'un même prix, & il est honteux de négliger ce qu'on a acquis avec peine.

Lorsqu'une Maîtresse vous aime,
 Soyez toujours le même,
 Sans vous lasser de ce bonheur:
 L'Amour vous doit apprendre,
 Qu'il faut que l'on conserve un cœur
 Par les mêmes moyens dont on a sçu le prendre.



LVII.

Quoique le principal dessein d'un
 amant soit de plaire à sa Maîtresse, il
 doit



LX.

Les Belles se plaisent souvent d'être aimées de ceux qui passent pour braves, dans la pensée qu'elles ont d'être exposées à la médisance : Elles s'imaginent que les hommes de cœur sont plus aimables, & qu'ils ont toutes les qualités qu'on peut souhaiter.

Le moyen le plus excellent
De toucher le cœur des Belles,
Est de passer auprès d'elles
Pour amoureux, brave & galant.



LXI.

L'Amour se déguise en complaisance, afin d'entrer avec moins d'éclat dans l'ame d'une Belle. C'est par la complaisance qu'on commence tous les projets amoureux, & sans elle l'Amour ne sauroit par où se prendre pour faire les approches d'un cœur.

O ij Afin

Afin qu'une Beauté malgré sa résistance,
 Ait un jour quelque complaisance
 Pour flatter votre amour,
 Il est besoin que vous même,
 Ayiez pour elle à votre tour,
 Une complaisance extrême.



L X I I.

IL est à souhaiter qu'un Amant soit toujours propre, & qu'il ne paroisse jamais en désordre aux yeux de sa Maîtresse, ou dumoins que sa négligence ne puisse pas lui déplaire.

Ne vous piquez point de beauté,
 C'est une trop grande foiblesse,
 Soyez pourtant bien mis sans paroître affecté:
 Qui néglige la propreté,
 Semble négliger sa Maîtresse.



L X I I I.

IL est bien difficile qu'on n'ait quelques démêlés avec une Maîtresse, & que

que la prudence d'un Amant puisse toujours les éviter ; mais dans cet interrègne (s'il faut ainsi dire) les cœurs prennent de nouvelles forces pour aimer avec plus d'ardeur.

C'est un bonheur pour les Amans fidèles
 Lorsque durant quelques momens
 Ils souffrent les chagrins que donnent les querelles ,
 Pour goûter les plaisirs des raccommodemens.



L X I V .

TOut le monde ne tombe pas d'accord que l'absence soit un remède contre l'Amour ; ce n'est pas qu'elle ne l'affoiblisse , non-seulement dans le cœur des Amans tièdes qui ne veulent jamais rien fortement , & qui oublient ce que leurs yeux ne voyent pas , mais encore dans les cœurs les plus constans. Je ne parle que d'une longue absence ; car une absence de quelques jours n'est pas capable d'alterer une forte passion.

Un amour véritable a de la violence
 L'absence toutefois en peut venir à bout ,

O iij

Quand

Quand l'Amour résiste à l'absence,
Il est à l'épreuve de tout.



L X V.

ENcore que tous les Amans soient sensibles à tous les plaisirs & à toutes les douleurs de l'amour, on peut dire que les mélancoliques aiment fortement, & que les enjoués n'ont que de foibles ardeurs.

Un Amant enjoué plaît dans sa belle humeur,
Un sérieux est propre à conquérir un cœur,
Et tous deux sont enfin capables de tendresse.
Mais quand l'Amour se les assujettit,
Et qu'ils sont avec leur Maîtresse,
L'un persuade, & l'autre divertit.



L X V I.

L'Esprit donne cent agréables moyens de gagner le cœur d'une Belle, & la réputation d'homme d'esprit fait souvent une partie de la bonne fortune d'un Amant.

Et

Et par la Prose , & par les Vers,
Votre amour peut avoir mille sujets divers
De se faire connoître :
Faites-les donc servir à votre passion ;
Mais gardez-vous bien de paroître
Bel esprit de profession.



LXVII.

UN Amant dont la voix est agréable ,
a l'avantage de ne laisser jamais lan-
guir la conversation , & c'est un secours
pour ceux qui n'y peuvent toujours four-
nir ; mais il ne faut pas imiter ceux qui
chantent à tout moment , & qui malgré
la beauté de leur voix , ne laissent pas à
la fin de lasser ceux qui les écoutent.

Bien souvent un cœur amoureux ,
Par un air triste & langoureux
Exprime toute sa tendresse :
Et l'on a vu plus d'une fois
Une ingrate & fiere Maîtresse ,
Se rendre aux doux accens d'une charmante
voix.



LXVIII.

LA bonne mine attire les regards de la plupart des femmes , & pour peu qu'on ait d'ailleurs des qualités , on se fait bien-tôt aimer. En amour les yeux sont les premiers vaincus , & tous ces Amans qui plaisent aux yeux d'une Belle , peuvent bien-tôt être selon son cœur.

La bonne mine est un grand avantage ,
 Et qui peut l'avoir en partage ,
 N'a pas un petit bonheur.

Un tel Amant triomphe & l'amour le destine
 A tous les excès de faveur ,
 Pour peu que son esprit , son adresse & son
 cœur ,
 Répondent à sa bonne mine.



LXIX.

Lorsqu'on a de l'esprit & du jugement , on n'est pas en peine de se faire valoir ;

valoir. Qu'on n'affecte pas de faire paroître à tout moment ses bonnes qualitez ; il faut qu'on les montre , parcequ'on les a ; mais il ne faut pas qu'on les ait seulement pour les montrer.

Tous les Amans d'un mérite ordinaire ,
Sont presque toujours rebutez ;
Mais plus on a de bonnes qualitez ,
Plus on a de moyens de plaire.

✻✻✻ ✻✻✻ : ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ + ✻✻✻ ✻✻✻ ✻✻✻ : ✻✻✻ ✻✻✻

L X X.

SI l'on demande raison à la mode de tous ces caprices , elle vous répondra , tel est mon plaisir. Cependant presque tout le monde suit les règles de cette capricieuse , comme si la raison les avoit autorisées. Un Amant qui les choqueroit , passeroit pour ridicule. C'est en cette occasion qu'il faut faire comme les autres , & aller quelquefois contre sa propre inclination.

Les modes sont certains usages ,
Suivis des fols & quelquefois des sages ,
Que le caprice invente , & qu'approuve l'Amour.

O v

Tels

Tels usages souvent sont assez incommodes ;
 Mais quand on aime , ou quand on suit la
 Cour ,
 On doit toujours suivre les modes.



L X X I.

NE refusez point de jouer avec les Dames , lorsque la personne que vous aimerez sera de la partie. Mais ne faites pas comme ces Amans qui affectent de perdre au jeu , pour montrer leur libéralité ; jouez seulement avec générosité & sans chagrin : pour le moins vous aurez l'occasion de contribuer au divertissement de votre Maîtresse , & de vous rendre souvent nécessaire.

S'il faut en quelque occasion
 Jouer avec l'objet de votre passion ,
 Faites , sans hésiter , tout ce qu'on vous propose.
 Vous pourriez perdre par malheur :
 Mais ce que vous perdrez sera bien peu de chose ,
 Si vous pouvez gagner son cœur.

tune leur a refusé cette grace , la vertu
leur tient lieu de naissance.-

Quelque soit votre rang , ayez de l'espérance ,
L'amour ne peut souffrir un courage abbatu ,
S'il est bien en amour d'avoir de la naissance ,
Il est encore mieux d'avoir de la vertu.



L X X I V .

UN Amant ne doit jamais rien faire
qui puisse l'éloigner du cœur de sa
Maîtresse , & lorsqu'il a sujet de s'en plain-
dre il faut qu'il lui parle en Amant sou-
mis , & qu'il ne l'irrite jamais.

De crainte qu'une Belle ait lieu de vous blâmer ,
Ne vous emportez point quand vous voudrez
vous plaindre ;

Le propre d'un Amant est de se faire aimer ,
Et non pas de se faire craindre.





L X X V.

L'On ne doute point que l'infidélité d'une Maîtresse ne puisse jeter un Amant dans le désespoir ; mais quelque criminelle qu'elle soit , on ne doit consulter ni l'amour , ni la colere.

Un homme qui a de l'honneur ,
Lorsqu'il veut punir dans son cœur
L'infidélité d'une Dame ,
Doit la laisser à son Rival,
Pour la fuir avec soin , la haïr en son ame ,
Et n'en jamais parler , soit en bien , soit en mal.



L X X V I.

L'Amour ne se plaît jamais tant à parler , que lorsqu'il se trouve avec la joye ; néanmoins un Amant doit prendre garde à ne s'ériger point en grand parleur. Faites que le jugement conduise vos paroles , & ne dites pas toujours tout ce que vous avez envie de dire.

Un

Un Amant qui parle sans cesse ,
 Fait penser à sa Maîtresse
 Qu'il ne peut jamais rien celer.
 Pour agir avec prudence ,
 Il ne faut ni trop parler ,
 Ni trop garder le silence.



L X X V I I.

LE mensonge est tellement connu pour un vice , que ceux mêmes qui aiment le plus à mentir , le condamnent. Pour être toujours malheureux en amour , il ne faut que passer pour menteur. Bien-loin de persuader une Belle raisonnable , on ne persuade pas même une coquette. L'on n'est guères heureux quand on doit à un mensonge les faveurs d'une Maîtresse.

Les Belles de bon sens aiment la vérité :

Ainsi l'Amant sans probité
 Découvre bien-tôt sa malice ;
 Et dès qu'il passe pour menteur ,
 On peut accuser d'artifice
 Sa bouche , ses yeux , & son cœur.

L X X V I I I.



LXXVIII.

Qui cesse d'aimer la gloire , mérite d'être haï. Ceux qui vivent sous l'empire amoureux , la doivent considérer comme la compagne de leur amour , & celui qui ose la trahir , est capable de trahir une Maîtresse. Aimez la gloire de tout votre cœur , vous n'aurez en cet amour que d'illustres Rivaux , & vous serez avouez de la personne que vous aimerez.

Il est bien mal-aisé de croire
 Qu'un cœur fidèle ait deux amours ;
 Mais il peut aimer toujours
 Une Maîtresse , & la gloire.



LXXIX.

N'Imitez point ceux qui n'aiment que par vanité ; ils se rendent insupportables à toutes les Belles ; & selon leurs maximes , si les faveurs ne sont connues , elles sont sans douceur. Ils aiment la beauté
 d'une

d'une Maîtresse , & sont ennemi de sa réputation , ou plutôt ils n'aiment que la vanité. Vous devez considérer la gloire de la personne que vous aimez plus que votre propre satisfaction.

Aimez avec fidélité,
Et cachez les faveurs de la personne aimée ;
Qui n'aime que par vanité,
N'en attrape que la fumée.

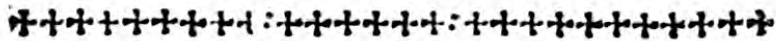


L X X X.

Quelquefois un Amant abandonne une entreprise sur le point qu'il ne faut plus qu'un pas pour l'achever , le tems & les services parlent à son avantage , & il est bien difficile qu'une Belle défende toujours l'entrée de son cœur avec opiniâtreté.

Ne désesperez de rien ,
Attendez de pied ferme & le mal & le bien ,
Soyez constant , soyez fidelle ,
Et l'amour vous sera garant ,
Qu'après avoir été esclave d'une Belle ,
Vous en serez le conquérant.

LXXXI.



LXXXI.

UN Amant se rend malheureux s'il persevere dans un amour qui ne lui donne que des chagrins , & il est juste qu'il cesse d'aimer lorsqu'il n'a plus d'esperance. Souvent on se fait haïr à force de vouloir se faire aimer. Pour éviter ce malheur , ne donnez plus de soins lorsque vous voyez qu'on n'a point de disposition à les recevoir.

Après avoir poussé cent soupirs enflâmés
 Dans votre persévérance,
 Si la Belle que vous aimez
 Est toujours dans l'indifférence ,
Sans faire le fâcheux , l'emporté , le jaloux ,
 Prenez congé de cette Belle ;
 Car elle n'est pas pour vous ,
 Ni vous n'êtes pas pour elle.





LXXII.

L Amour a toujours pris en amitié le Dieu du silence, & le secret n'est pas le moindre de ses plaisirs ; mais quelquefois les Amans commencent leur malheur par leur imprudence, & le monde l'acheve par sa malice.

Les secrets de l'Amour seroient toujours secrets,

Malgré les médifans, malgré les indiscrets,
Si deux cœurs bien unis ne manquoient point
d'adresse :

Mais rien ne rompt ce commerce charmant
Que l'imprudente humeur d'une jeune Maîtresse,

Ou la vanité d'un Amant.

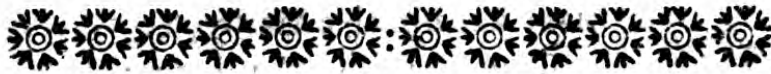


LXXIII.

L'Amour est quelquefois aussi injuste qu'aveugle. Nous aimons plutôt ce qui paroît aimable, que ce qui nous aime ;

me ; & malgré la raison , un Amant est obligé de suivre les caprices de l'Amour. Il faut alors donner notre estime & notre amitié aux Belles à qui nous refusons notre cœur ; mais il ne faut rien faire qui puisse entretenir leur passion , ou qui puisse leur promettre plus qu'on ne veut leur donner.

A tort un Amant est blâmé ,
De n'être pas toujours le maître de soi-même ,
Il n'est point criminel de n'aimer pas qui l'aime
Quand l'objet qui l'enflâme est digne d'être
aimé.



LXXXIV.

Qui voudroit ôter à l'Amour les exagérations , lui ôteroit une partie de ses agrémens , & son langage auroit bien de la peine à persuader. L'Amour veut toujours flatter , & les Belles veulent toujours être flattées.

En vain voudroit-on en douter ,
La plus modeste aime à se voir flatter :
En toute sorte de langage

La

La flatterie est douce , & plaît infiniment ;
 Mais elle plaît davantage
 Quand elle vient d'un Amant.



L X X X V.

L Es ruptures ne sont point avantageu-
 ses aux Amans , & le dépit s'y mêle
 presque toujours. Il n'est pas aisé d'ap-
 païser les Belles , & souvent elles refaïent
 la paix qu'on leur demande.

Ne rompez jamais , s'il se peut ,
 Avec une aimable Maîtresse :
 Toutes les fois qu'on le veut ,
 On n'a pas toute sa tendresse ,
 Et qui la perd pour trois jours ,
 Peut la perdre pour toujours.

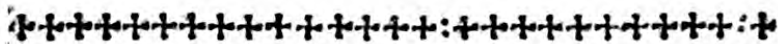


L X X X V I.

E Ncore que les plaintes d'une Belle
 soient injustes , un Amant ne laisse
 pas d'y trouver des douceurs , & surtout
 lorsqu'elle ose se plaindre qu'il ne l'aime
 pas

pas assez. En cette rencontre il faut attribuer ce reproche plutôt à son amour qu'à sa raison , & un Amant en doit tirer des conséquences favorables.

Malgré tout ce qu'un Amant craint ,
Son ame doit être charmée ,
Lorsqu'une Maîtresse se plaint
De n'être pas assez aimée.



LXXXVII.

ON doit se trouver autant qu'il est possible avec une Maîtresse , & le moins qu'on le peut avec les autres Belles. Tous les Amans ne sont pas à l'épreuve d'un regard favorable , & la plupart se laissent séduire à ce qui les flatte.

Les doux regards ne sont que trop puissans
Pour surprendre les sens,
Et quiconque les souffre , un peu trop se hazarde :
L'Amant le plus fidèle en est souvent pressé ,
Et si son cœur n'est point en garde ,
Il court risque d'être blessé.



LXXVIII.

ON doit toujours suivre la volonté d'une Maîtresse : il est vrai que ses commandemens peuvent être injustes ; mais alors c'est la punition du mauvais choix qu'un Amant a fait , & l'Amour qui veut être absolu ne lui permet pas d'en appeler.

Il faut qu'un Amant se presse
D'obéir à sa Maîtresse ,
Et surtout lorsqu'il le peut.

Il ne fait jamais bien d'oser lui contredire ,
Il doit faire ce qu'elle veut ,
Ou bien sortir de son empire.



LXXIX.

TOus les commandemens d'une Maîtresse sont autant de faveurs. Un Amant n'a pas peu de pouvoir sur l'esprit d'une Belle , lorsqu'elle se résout à lui commander quelque chose , & c'est une marque

DE PIÈCES GALANTES. 335
que infaillible qu'elle le préfère dans son
cœur au reste des hommes.

La priere d'une Maîtresse
A des douceurs pour un Amant ;
Mais un simple commandement
A toujours eu plus de tendresse.

+++++

XC.

SI vous pouvez obliger votre Maîtresse
d'écouter le récit des principaux inci-
dens de votre vie , vous l'engagerez insen-
siblement à prendre part à votre fortune ,
& à vous instruire d'une partie de ses sen-
timens. C'est dans ces sortes d'entretiens
que l'Amour unit souvent les cœurs.

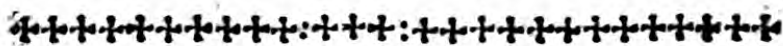
Parfaits Amans , faites enforte
Qu'on soit sensible à vos malheurs,
Le plaisir est plus grand , & la douleur moins
forte ,
Quand on partage entre deux cœurs
Et les plaisirs , & les douleurs.



XCI.

C'Est une marque d'amour d'être persuadé qu'une Maîtresse possède des qualitez qu'on trouve rarement à celles de son sexe. En cette occasion ce n'est point la raison qui éclaire les Amans, c'est l'Amour seul qui ne fait jamais voir que des choses avantageuses dans la personne qu'on aime.

Courez sur la terre & sur l'onde,
 Et voyez tout ce qu'a le monde
 De plus rare & de plus charmant;
 Vous n'avez aucune tendresse,
 Si vous ne croyez fortement
 Que tout cede à votre Maîtresse.

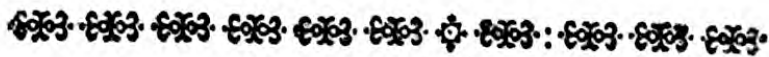


XCII.

L'Amour ne haït point les richesses;
 Cependant toutes les Belles ne sont
 pas d'humeur à prendre, & celles qui ai-
 ment la gloire, ne voudroient pas se re-
 pro-

procher d'avoir reçu des présens. Leur ame ne connoît point l'intérêt , & elles préfèrent un cœur à tous les biens de la fortune.

Un présent peut toucher & l'esprit & les sens.
 De mille Coquettes aimables ;
 Mais les Belles bien raisonnables ,
 Préfèrent les soins aux présens



X C I I I .

QUand on n'est pas auprès de la personne qu'on aime , on a bien de la peine à goûter les plaisirs de la société : il est même nécessaire qu'un Amant aime un peu la solitude , & qu'il sçache l'Art d'y rêver & d'y soupirer agréablement. Sa propre tendresse peut faire naître dans son cœur une certaine mélancholie douce , qui vaut presque autant que la joye , & qui flatte souvent son amour. Ces agréables rêveries charment les ennuis , & lorsqu'on ne peut pas être avec une Maîtresse , on n'est pas fâché d'être seul.

Un Amant dans la solitude
 Ne souffre pas toujours beaucoup d'inquiétude ,
 Tome I. P Et

Et peut même y goûter un assez doux plaisir.

Si ce plaisir n'est pas extrême ,

Il donne dumoins le loisir

De bien songer à ce qu'on aime.



X C I V .

QUand on a de ces amis illustres qui sont capables de toutes les belles choses , on passe doucement la vie , & on a le plaisir de les entretenir quelquefois de la personne qu'on aime. Dans ces aimables entretiens , tout se passe à l'avantage d'une Maîtresse.

L'Amour n'empêche pas qu'on n'ait pour plusieurs Belles

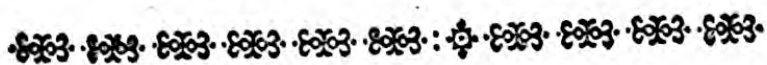
Des amitez fidèles.

On peut en faire chaque jour ,

Mais il faut que sans cesse

L'Amitié cede à l'Amour ,

Et l'amie à la Maîtresse.



XCV.

ON se tromperoit de croire que l'Amitié & l'Amour eussent du rapport; leurs droits sont différents, & les moyens dont ils se servent pour parvenir à leur fin, n'ont rien de semblable. L'empire de l'Amour n'a point d'autres bornes que celles de la terre, & il a presque autant de sujets qu'il y a d'hommes. L'empire de l'Amitié est plus borné: s'il a moins de sujets, ils sont choisis, & son autorité n'a rien que de doux & de raisonnable.

L'Amour & l'Amitié ne sont jamais semblables
 Bien qu'elles plaisent routes deux:
 L'Amitié rend toujours tous les sujets heureux,
 L'Amour en fait de misérables.



S U R
L A N A I S S A N C E
D E
M O N S E I G N E U R
L E D U C
D E B O U R G O G N E .

VENEZ, heureux Enfant, venez à la lumière,

Vous allez commencer une illustre Carrière,

Et le Soleil qui nait aux bords de l'Orient

N'a pas à sa naissance un éclat si riant.

Tout brille autour de Vous, les Jeux, les Ris, la
Gloire

Parent votre Berceau comme un char de Vic-
toire :

Mais ô divin Enfant ! quand on sort de Hé-
ros

On ne vit pas long-tems dans les bras du re-
pos.

Hâtez-

Hâtez-vous , que le Corps , l'Esprit & le Cou-
rage

Forcent les Loix du Tems , & les règles de
l'Age ,

Passés rapidement les frivoles plaisirs ,

Et concevez bien-tôt d'héroïques désirs ;

Vous pourrez surpasser tous les Princes du Monde :

De vos premiers Exploits couvrir la Terre &
l'Onde :

Digne de votre Nom , être adoré de tous ,

Et voir toujours L O U I S bien au - dessus de
vous

Eclairer tous vos pas , vous servir de modèle :

Être du R O I des Rois une image fidelle ,

Le bonheur des François , l'Ame de ses Etats ,

Et l'exemple éternel de tous les Potentats.



Sur le même sujet.

DEs que le Soleil fut sous l'Onde,
La première Ville du monde

Vit apparaître en un instant

Un Palais d'un or éclatant ,

Tel qu'est le Temple de la Gloire ,

Peint par les Filles de Mémoire ,

Ou dans son pompeux appareil

Le riche Palais du Soleil.

Une Architecture excellente ,

P ij

Toute

R E C U E I L

Toute lumineuse & brillante ,
 Ravissoit par sa nouveauté ,
 Aussi bien que par sa beauté.
 La nuit ôtant les sombres voiles ,
 Montra des millions d'étoiles ,
 Qui n'étoient point du Firmament ,
 Et tout parut enchantement.
 Tous les Elémens sont en guerre ,
 Le Feu sort de l'Eau sur la Terre ,
 L'air retentit de toutes parts :
 La Paix craignit que ce fût Mars ,
 Ou que Jupiter en colere
 Vînt foudroyer notre Hemisphere ;
 Mais des Dauphins brûlans nageoient ,
 Et d'autres en l'air voltigeoient ,
 Qui disoient : *Ce n'est que la joye*
D'un DUC que le Ciel nous envoie ,
DUC par tant de vœux souhaité.
DUC qui vaut une Majesté.

Un Cahos d'ombre & de lumiere
 Réfléchissoit sur la riviere ,
 Couverte de mille Batteaux ,
 Mais qui n'osoit troubler les eaux ,
 De-peur d'effacer les Images
 Qu'envoyoient tous ces beaux Rivages,
 Des Jets de feu frappant les Cieux ,
 Surprennent & charmoient les yeux :
 En cent figures différentes
 De longues flammes ondoyantes ,
 Tantôt

Tantôt calmes, tantôt bruyantes,
 Se mêloient au doux son des voix,
 Des Trompettes des Hautbois :.
 Lorsque la Nymphé de la Seine,
 Empruntant une voix humaine,
 Prononça clairement ces mots
 Que répéterent les Echos :

*Nouveau PRINCE, dont l'Origine
 Toute grande, toute divine,
 Vous montre tant & tant de Rois,
 Dignes du Sceptre des François,
 Plusieurs LOUIS un CHARLEMAGNE,
 Un HENRI, terreur de l'Espagne,
 Vainqueur de ses propres Sujets,
 Qui m'enrichit de ses bienfaits,
 Vous sçavez bien-tôt leur Histoire :
 Mais pour aller droit à la gloire,
 Croyez-moi tous ces Rois si grands,
 Justes, Pieux, ou Conquerans,
 Leur Bonté, comme leur Puissance,
 Leur Valeur, comme leur Prudence,
 Enfin tous leurs Faits inouis,
 Vous les trouverez en LOUIS.*

*Cessez heureux Mortels, d'admirer ces Spectacles,
 L'Etoile de LOUIS, fait bien d'autres Mira-
 cles.*

M. D. S.

MADRIGAL



MADRIGAL

De Monsieur l'Abbé Têtu , chez
Madame la Duchesse de Riche-
lieu ,

Sur le même Sujet.

DU FILS , du PERE & du Grand-
PERE , .

Célébrons le bonheur en ce Banquet fameux
Que le Grand-PERE est grand ! que le FILS est
heureux !

Du Petit-FILS il n'est rien qu'on n'espere,
Il aura les Vertus & l'Esprit de sa MERE.

Qu'il étonnera nos Neveux ,
S'il trouve encore des Conquêtes à faire !

MADRIGAL



MADRIGAL

Sur celui de Monsieur l'Abbé
Têtu.

Par M. D. S.

IL faut une adresse divine
Pour louer en un MADRIGAL,
LOUIS, qui n'eut jamais d'égal,
Et deux jeunes HEROS avec une HEROINE.
Tant de matiere, & tant de choix,
En huit Vers tout d'une tirade,
C'est mettre plus que l'ILIADE
Dans une coquille de Noix.

Fin du Tome Premier.

TABLE

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUËS
dans ce Tome premier.

I <i>Mitation du Pastor Fido.</i>	Page 1
II. <i>Elegie.</i>	4
II. <i>Elegie.</i>	10
<i>Jouissance. Sonnet.</i>	13
III. <i>Elegie sur une Jalouſie.</i>	14
IV. <i>Elegie.</i>	19
V. <i>Elegie.</i>	24
<i>Le Séjour des Ennuis.</i>	33
<i>Le Séjour des Ennuis.</i>	34
VI. <i>Elegie.</i>	45
<i>Nouvelles d'Amour.</i>	47
VII. <i>Elegie.</i>	55
<i>Relation d'une Revuë des Troupes de l'Amour.</i>	60
<i>Revuë des Cœurs qui ſont au ſervice d'Iris.</i>	62
VIII. <i>Elegie ſur une Abſence.</i>	70
<i>Maximes d'Amour.</i>	75
<i>Jalouſie.</i>	90
IX. <i>Elegie.</i>	95
<i>Le Buſc, Galanterie.</i>	105
<i>Vers envoyez avec un ſoufflet fort joli.</i>	107
<i>Muſique de la Grotte de Verſailles.</i>	109
<i>Lettre aux Filles de Madame.</i>	115
<i>Relation du Voyage que la Reine a fait en Flandres.</i>	118
X. <i>Elegie.</i>	

T A B L E

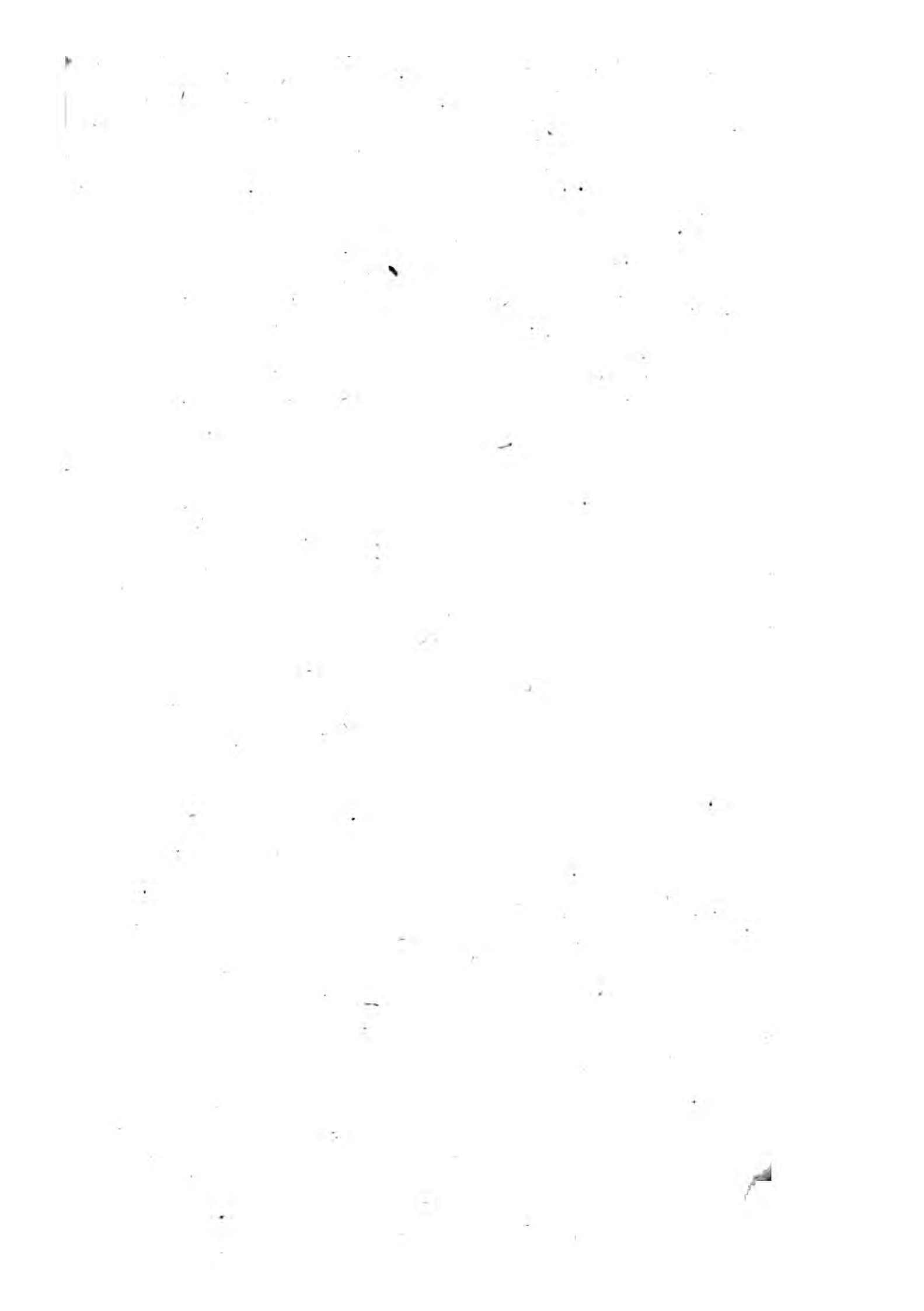
X. <i>Elegie.</i>	128
XI. <i>Elegie.</i>	132
XII. <i>Elegie.</i>	139
XIII. <i>Elegie</i>	142
<i>Edit de l'Amour.</i>	151
<i>L'Heure du Berger.</i>	160
<i>Placet de la Pigeonne Morte au Roi.</i>	168
<i>La Pigeonne.</i>	170
<i>Epître à Achante.</i>	172
<i>Stances du Chevalier de Riviere sur une Fauvette.</i>	174
<i>La Fauvette. Dialogue.</i>	190
<i>Réponse de la Fauvette au Roitelet.</i>	191
<i>Réponse du Roitelet à la Fauvette.</i>	192
<i>Réponse à la seconde Lettre du Roitelet.</i>	194
III. <i>Réponse du Roitelet à la Fauvette.</i>	196
<i>Derniere Réponse de la Fauvette au Roitelet.</i>	198
<i>Caprice contre l'Estime , à Sapho.</i>	200
<i>L'Oranger , à Sapho.</i>	208
<i>Dialogue du Sommeil.</i>	212
<i>Réponse A. M. D. V.</i>	220
<i>Rondeau fait par Silvie.</i>	228
<i>Requête des Amans contre les Filoux.</i>	229
<i>Réponse des Filoux à la Requête des Amans.</i>	232
<i>Procuracion d'Amour.</i>	235
<i>Vers envoyez à Mademoiselle de Scudery.</i>	237
<i>Réponse de Mademoiselle de Scudery.</i>	239
<i>Le</i>	

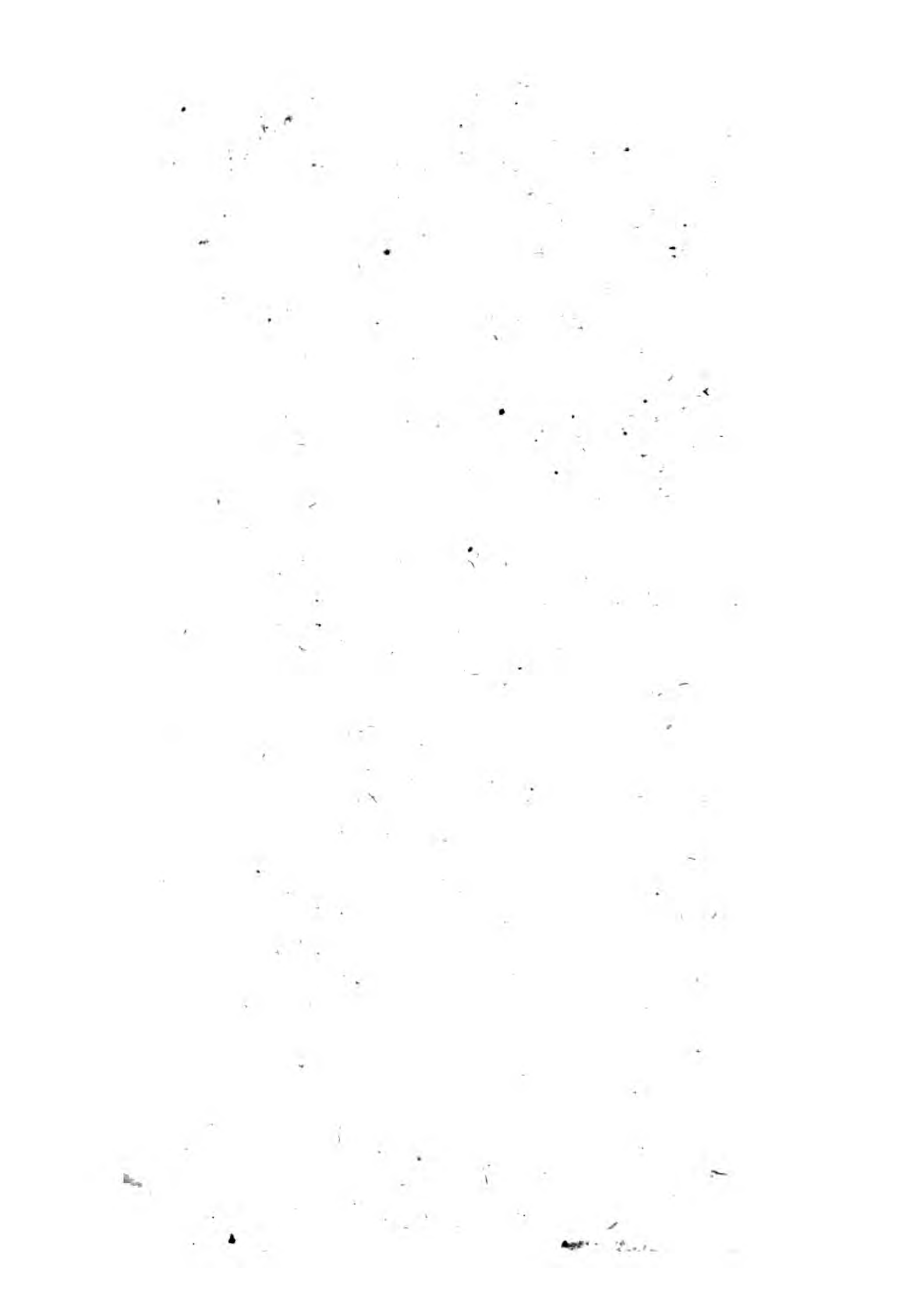
T A B L E

<i>Le Soufflet.</i>	241
<i>La Tubereuse, à Celie.</i>	242
XIV. <i>Elegie.</i>	244
<i>Le Louis d'or, à Mademoiselle de Scudery.</i>	248
<i>Réponse de Mademoiselle de Scudery.</i>	266
<i>Chanson.</i>	269
<i>L'Amour Raisonnable.</i>	274
<i>Sur la Naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne.</i>	340
<i>Sur le même Sujet.</i>	341
<i>Madrigal de M. l'Abbé Tétu.</i>	344
<i>Madrigal sur celui de M. l'Abbé Tétu.</i>	345

Fin de la Table du Tome premier.

77781900





coll. cpl. Fra

